

THE CROW

BRANDON LEE rentre dans la légende

BATMAN CONTRE LE FANTOME MASQUE
la naissance d'un mythe



Belgique : 180 FB - Espagne : 700 Pts
Canada : $ 7,25 - RCI : 2800 CFA
Suisse : 8 F

M 2016 - 90 - 25,00 F-RD

Hip, Hip, Hip, COWABUNGA !

Une Grande Aventure dans le Japon des Samouraïs.

LES TORTUES NINJA® III







LES TORTUES NINJA III

Une incroyable aventure dans le temps à la rencontre de samouraïs légendaires









Rédaction, Administration : 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/ Directeur de la publication** : Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 90. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction** : Didier Allouch, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Betty Chappe, Alexis Dupont-Larvet, Guy Giraud, Erwan Sorin. **Correspondants** : Emmanuel Itier (Los Angeles), Alan Jones (Londres). **Maquette Men** : Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements : Sophie Brassier, Clarisse Coufourier, Joël Dangol, Agnès Desplanches, Christine Duriez, Laurent Erre, François Frey, Béatrice Giraud, Laura Gouadain, Victor Hadida, Mary Johnston, Christophe Jouvet, Sarah Keene, André Koob, Anne Lara, Laurence Laurelut, Floriane Mathieu, Elizabeth Meunier, Christine Nicolay, Joëlle Rameau, Robert Schlockoff

Photocomposition/ Montage : Les Feignasses Associées. **Photogravure** : AMG. **Impression** : ISTRA BL. **Distribution** : N.M.P.P. **Tirage** : 80.000 exemplaires. **Dépot légal** : Juillet 1994. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire** : 59956. **ISSN** : 0338 - 6791.

sommaire

4 - Notules Lunaires et Editorial
8 - Dans les Griffes du Cinéphage
9 - Abonnement
10 - Box-office, Avis Chiffrés



12 - The Crow
Assassiné avec son amie par une bande de truands, Eric Draven sort de la tombe un an plus tard pour accomplir sa vengeance. Il n'en faut pas plus pour apprécier ce qu'on peut considérer comme l'un des rares films fantastiques purs de ces dernières années. La naissance d'un mythe vue par le réalisateur Alex Proyas, les effets spéciaux discrets du film et un retour sur l'accident tragique qui a coûté la vie à Brandon Lee.

24 - Batman contre le Fantôme Masqué
Un Batman animé digne d'un Batman de chair et d'os. Respectueux du mythe, les auteurs de ce ténébreux cartoon intègrent le justicier de Gotham City dans l'imagerie du film noir. Comble de la réussite, ils le rendent plus humain qu'il ne l'a jamais été !



28 - Absolom 2022
Sur une île perdue hébergeant les criminels les plus endurcis, une bande de sauvages livre une guerre à une communauté pacifique. Moins méchant qu'il en a l'air, Ray Liotta livre ses impressions sur un tournage très physique...

32 - Max le Meilleur Ami de l'Homme
Un bidouillage génétique transforme un bon gros toutou en dangereux molosse. Après **Cujo**, un nouvel exemple de terreur canine signé John Lafia et lorgnant du côté de **Terminator**.

34 - Le Bazaar de l'Epouvante
Ce que vous désirez le plus au monde, il peut vous l'obtenir en échange d'un petit service. Mais en sourdine, Leland Gaunt tisse un réseau de haines tenaces entre les habitants de Castle Rock. Une des meilleures adaptations de Stephen King par Fraser C. Heston.

38 - Les Flintstones
Le film aux vingt scénaristes est loin d'être une merveille. A sauver : de délicieux effets spéciaux dignes du ***Muppet Show***. Ce sont d'ailleurs les héritiers de Jim Henson qui bricolent cette galerie de monstres bouffons allant de la poubelle porcine au mammouth spécialisé dans la douche domestique, deux fleurons de la technologie jurassique...



40 - Aux Frontières du Réel
Après ***Twin Peaks***, l'étrange revient sur les petits écrans. Chaque épisode de cette série lève le voile sur une affaire bizarre traînant dans les tiroirs du FBI, via les enquêtes passionnantes des agents Mulder et Scully...

44 - Highlander
Après le succès remporté sur *TF1* par les premières aventures de Duncan McLeod, *M6* diffuse durant l'été la seconde saison de la série. Une bonne façon de passer ses vacances avec un immortel !



46 - Le Film Décrypté : Eraserhead
Si **Eraserhead** est culte, c'est surtout à travers les réactions incroyables d'un public qui a fantasmé le film. D'une limpidité hallucinante, **Eraserhead** est pourtant le travail le plus sensé, le moins ésotérique de David Lynch.

50 - Video et Débats
56 - Ze Craignos Monsters
58 - Ze Mad Rubrik
60 - Tonton Mad Vs the Flying Jaquette
62 - Le Courrier des Lecteurs
64 - Mad'gazine
66 - Les Petites Annonces, Le Titre Mystérieux

NOTULES LUNAIRES

■ C'est terrible l'été, le sexe remonte. Enfin, je veux dire, la production érotique reprend, et quand le film cochon spécule sur la montée en puissance des ligues de moralité, cela donne **The Inseminator**, authentique film X californien. Ainsi, y apprend-on que la pornographie fut bannie des États-Unis en 1997, que le mouvement gagna progressivement le reste du monde. Plus de porno le samedi soir sur *Canal* + donc (*arrête, nous fait pas repérer, ils n'ont parlé que des USA pour l'instant...*). Après que les producteurs de cassettes licencieuses aient été terrassés en 2006, la guerre semble perdue. Mais non ! Quelques irréductibles, en 2084, inventent une machine à voyager dans le temps qui transporte depuis une époque bénie où le cul était roi l'Inséminateur, le **Terminator** du film X, le seul capable de restaurer partouzes, pipes et cie en ces temps de sagesse. Fort du succès de **The Inseminator**, son réalisateur, Gee Man, enchaîne illico sur **The Inseminator 2, Domination Day** dont le très membré héros, maniaque de la caméra vidéo, revient en 1994 pour empêcher que l'irréparable se produise. Si vous êtes fatigué des aventures cybernétiques d'Arnold Schwarzenegger, voilà de quoi vous occuper la main droite...

■ A peine peut-on annoncer la nouvelle qu'elle est déjà périmée ! Couvert de lauriers au festival de Cannes pour **Pulp Fiction**, Quentin Tarantino avançait à qui voulait l'entendre qu'il était bel et bien scénariste et co-producteur de **Halloween 6**, la mise en scène revenant à son ami Scott Spiegel (rédacteur de **Evil Dead 2**). Cette séquelle devait, sous l'égide du petit génie de **Réservoir Dogs**, explorer les origines du psychopathe Michael Myers. Ben voilà, Quentin Tarantino s'est fâché avec l'initiateur de la série, Moustapha Akkad. Du coup, c'est Matthew Patrick (pas mal du tout son **Indesirable** avec Gary Busey !) qui reprend le projet en main. Souhaitons que Tarantino se rabatte sur un autre film d'horreur, propre à étancher sa soif d'hémoglobine.

■ Décidément, X et fantastique batifolent allègrement ces temps-ci. Le producteur-réalisateur spécialisé Mario Salieri (dont le **Viva Italia !** vient de faire monter très haut l'érectomètre dans les vidéo-clubs) se penche donc sur le roman de Bram Stoker à l'occasion d'un **Dracula**, lequel Prince des Ténèbres ne fait pas que planter ses canines. Eh oui, Mario Salieri confirme ce que l'on soupçonnait depuis des lustres : Dracula est un vieux cochon lubrique !



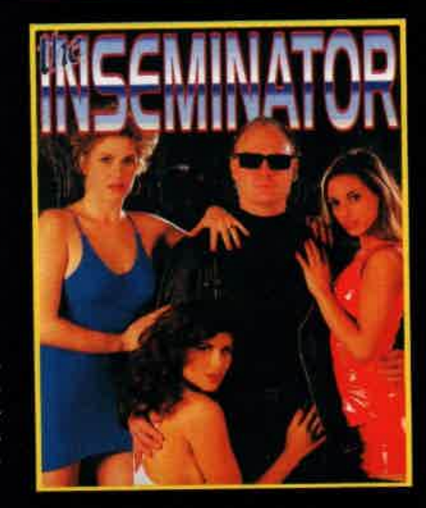
Editorial

Oui, vous avez vu, hein? Lorsque vous avez abandonné vos 20F habituels à la voracité chronique de votre libraire, comment il n'a pas lâché son *Mad Movies* ? Et tandis que vous tiriez, fort de votre bon droit, il s'accrochait de même au noble journal (ah si !) jusqu'à l'octroi d'une dîme supplémentaire.
Eh oui, je sais... Personne n'était plus attaché que moi à cette somme symbolique de 20 F et nous avons tenté d'y demeurer le plus longtemps possible. Mais il suffit de considérer la précarité actuelle des autres revues de cinéma pour mesurer le malaise qui plane actuellement sur ce secteur de presse (et sur les autres aussi, voyez Robert Hersant, réduit à se séparer d'une partie de son empire. *L'Auto-Journal* aujourd'hui, mais dix autres titres devraient suivre). Ce prix de 20F, depuis une onzaine d'années (on aurait pu faire un effort, c'est rien moche "onzaine" !), outre son exemplarité de chiffre rond, représentait aussi un message au lecteur. Du genre "oui, nous travaillons, nous consacrons un temps légitimement rémunéré à l'élaboration de ce magazine, mais ce n'est pas seulement votre fric qui nous intéresse". Sinon, pourquoi *Mad Movies* aurait-il vécu dix années d'amateurisme, et encore deux premières années de professionnalisme, sans gagner le moindre argent ? (oui, c'était il y a longtemps, mais quand même).
Cette complicité, relevant plus du partage cinéphilique que du simple négoce, nous comptons la poursuivre à travers notre formule d'abonnement dont le prix restera inchangé. Si la lecture de *Mad Movies* dépend pour vous d'une question de budget, après onze ans à ce prix de 20F, nous allons tenter le record des vingt ans pour les 100 F tout rond du tarif de l'abonnement. Top Chrono, c'est parti...
Mais passons plutôt aux nouvelles agréables. Et ce matin j'en découvre une de taille dans mon courrier ordinaire : la réception du questionnaire "Balladur" réservé aux jeunes. Ça y est, les mecs, je suis jeune ! Depuis le temps que je l'attendais, la récompense tombe enfin. Ah ça fait du bien. Et pour les jeunes un peu âgés, comme moi, les questions ne sont pas trop difficiles, en plus. Enfin, pas du genre formulaire de sécurité sociale où, en lieu et place du oui ou non attendu, vous auriez plutôt tendance à répondre : ça dépend, quelquefois, quand le temps vire à l'orage, etc...
Ici, rien de tout ça, des questions simples et précises : "Je suis : 1) un garçon - 2) une fille"... Ah... Euh oui, vous pouvez répéter la question ? Je peux utiliser un joker ?
D'autres questions frisent en revanche le mémo de philosophie : *"Quels sont vos priorités dans la vie ?"*, par exemple. Pas facile de répondre, hein ! Et celui qui rétorque *"ben, le blé, le cinoche, la marrade et les nanas"* reviendra-t-il en deuxième semaine ? Pas sûr...
Non, sérieusement. A travers la formulation des nombreuses questions (près de quatre-vingts), la démarche des enquêteurs apparaît de façon assez limpide. Elle ne repose pas tant sur l'écoute des aspirations légitimes d'une jeunesse désabusée, mais plutôt sur la tentative de définition d'une génération montante échappant jusqu'ici aux statistiques. Qui sont-ils, ces jeunes, que pensent-ils, pour qui voteront-ils demain, quel discours politique pourrait les convaincre ? En clair ce questionnaire participe davantage du service de renseignement que du service public et - ultime dérision - n'y répondront que ceux qui voudront bien en faire la démarche, alors qu'il aurait fallu sonder la totalité des jeunes à travers les écoles, les universités, les centres d'apprentissage. Résultat (vous en aurez la primeur avant le dépouillement officiel) : des jeunes politiquement corrects, attachés aux valeurs familiales, soucieux de leur devoir civique, conscients de leur responsabilité et dans l'attente fiévreuse du joli attaché-case Vuitton aussi chicos que celui de Papa. Le jeune des banlieues, lui, en restera à se marrer doucement sans que son avis ne parvienne jamais aux oreilles princières de sa courtoise suffisance. La technocratie européenne avance à grand train. S'il n'existe pas de gare près de chez vous, sautez en marche...

Jean-Pierre PUTTERS

■ Cela fait des années que le projet d'une suite/remake à **Dr. Jerry & Mr. Love** traîne. Maintenant qu'Eddie Murphy s'y intéresse, il semble que le projet prenne enfin son envol. Évidemment, Jerry Lewis, plus en âge de jouer les professeurs tarés et les séducteurs odieux, se consacrera essentiellement à la mise en images de cette comédie fantastique que produira *Walt Disney*.

■ L'Association *Flash-Back* organise une opération *Nuit du Court Métrage* réservée aux films super 8 et vidéo d'une durée maxi de dix minutes. Canditatures et renseignements chez Mr. Lafitte, Rés. Rochebrune, Bât C, Appt. 36, 47120 Le Passage.




Le Trickster. Et on dit "merci Freddy" !

BRAINSCAN

John Flynn n'est pas forcément le réalisateur que l'on attend le plus dans le fantastique. Spécialiste du polar (**Pacte avec un Tueur, Haute Sécurité, Justice Sauvage**), il s'y met néanmoins dans un **Brainscan** à quelques mètres d'Elm Street. Le croquemitaine est ici le Trickster, le Freddy des consoles vidéo, un compromis entre Dracula, Mick Jaegger et une créature de Frankenstein punk. Héros du CD-ROM intéractif "Brainscan", le Trickster (un nouveau méchant du nom de T. Ryder Smith) attire dans son monde artificiel Michael (Edward Furlong), un inconditionnel de films d'horreur. En matière d'horreur, l'adolescent sera comblé, au point de douter de sa responsabilité dans un meurtre au couteau. Inventé dans un moment de folie, le monstre sarcastique échappe à l'autorité de son créateur et tue abondamment entre deux clins d'œil complices. Le CyberJob du **Cobaye**, le Karl Hochman de **Ghost in the Machine** et aujourd'hui le Trickster... La génération An 2000 en matière de fêlés et psychopathes est en pleine effervescence, mais, malgré leur technicité, les nouveaux maniaques usent et abusent des recettes des ancêtres et modèles. L'indispensable détective de **Brainscan** bénéficie de l'interprétation de Frank Langella qui, aprés avoir été le Dracula romantique de John Badham retourne sa cape au profit des forces du bien.

■ Après **Les Envoûtés de l'Espace** et **A Fire in the Sky**, **Roswell** traite à son tour, très sérieusement, une affaire d'ovnis. Mise en images par le bon Jeremy Kagan (**Par l'Epée**), interprété par Kyle MacLachlan, Martin Sheen et Kim Greist, ce téléfilm de prestige se déroule en 1947, dans le désert du Nouveau Mexique. Aux alentours de la base aérienne top secrète de Roswell, un cow-boy découvre des débris métalliques d'origine inconnue. Malgré les démentis des autorités militaires, cette découverte est reprise dans la presse. Chargé au début de l'investigation, le Major Jesse Marcel se heurte vite à la loi du silence, à la volonté du Pentagone d'étouffer purement et simplement l'histoire... Véritable prélude à **Rencontres du Troisième Type**, **Roswell** lève le voile sur l'une des nombreuses manipulations concernant une vie extraterrestre fomentées par les autorités militaires américaines.



■ Timothy Dalton en ayant ras le Martini de James Bond, c'est Pierce Brosnan (**Le Cobaye**) qui reprend le rôle dans **Golden Eye** dont Martin Campbell (**Absolom 2022**) prépare le tournage aux studios de Pinewood, en Russie, à Monte-Carlo et aux Caraïbes. Dans ce dix-septième 007, il s'agit pour l'espion préféré de sa Gracieuse Majesté de contrer des trafiquants d'armes atomiques, en cheville avec la mafia, qui opèrent dans l'ex-bloc de l'Est. Un sujet d'une brûlante actualité. Pas de précision pour l'instant sur l'identité de la girl de service et du méchant, aucune confirmation ayant été rapportée concernant Anthony Hopkins. Brosnan, pour sa part, annonce que son Bond sera à la mesure des années 90 et plus torturé qu'à l'habitude. Un retour aux origines, à Sean Connery peut-être.

■ *"Jason et Freddy sont fatigués"* prétend, un rien sarcastique, le producteur Joel Silver qui a tout intérêt à dénigrer les concurrents. En effet, sa série ***Tales from the Crypt*** (***Les Contes de la Crypte***) prend son envol sur les grands écrans tandis que la chaîne câblée *HBO* donne son feu vert à la mise en chantier d'une saison de 15 nouveaux épisodes. De même, *ABC* programmera le dessin animé **Tales from the Cryptkeeper**, dérivé du précédent. En ce qui concerne le cinéma, Ernest Dickerson (ancien chef opérateur de Spike Lee et réalisateur récent de **Surviving the Game**) ouvre le bal avec **Demon Knight**, "*un cas typique de possession diabolique qui ne se prend pas très au sérieux et doté d'effets spéciaux horrifiques haut de gamme*" dixit le producteur. Suivront **Fat Tuesday** de Gil Adler et **Body Count**, sans réalisateur à ce jour.

■ Jim Wynorski tourne à peu près tout ce que l'on lui propose, une série B bêta pour gosses (**Munchie Strikes Back**) et une histoire de sorcellerie sexy (**Temptress**). Dans le second, avec Linda Blair et Edward Albert, le réalisateur de **976 Evil 2** et du **Vampire de l'Espace** avec Traci Lords, assiste aux aventures d'une épouse modèle, tellement soucieuse de la réussite sociale de son mari avocat qu'elle use de la magie noire pour éliminer ceux qui lui barrent le chemin. Un beau jour, elle se heurte à une sérieuse rivale : une épouse (Linda Blair) aux talents nettement supérieurs aux siens en matière d'incantations et de sorts, et dont elle aura tenté de liquider le mari ! Dans **Munchie Strikes Back**, avec Andrew Stevens et Lesley-Anne Down fourvoyée, le bon Jim se met à son plus bas niveau pour les facéties d'un lutin extraterrestre. Paillard et fêtard, l'alien sur le retour comparaît devant un tribunal improvisé par des créatures de son espèce : pour échapper à une lourde peine, il se doit d'accomplir le bien. Le Munchie se charge donc d'aplanir les ennuis de la famille McClelland dont la mère célibataire est harcelée par un soupirant arrogant. Le premier **Munchie** était d'une nullité insondable mais son incroyable succès vidéo aux States justifie la production de cette séquelle. Le commanditaire : l'incontournable Roger Corman, toujours gaillard. !

■ Les affaires marchent pour Marco Brambilla, le jeunot à la barre de **Demolition Man**. Deux projets d'envergure sur ses tablettes : **An American Werewolf in Paris**, suite du **Loup-Garou de Londres**, et **Ranxeros**, adaptation de la fameuse bande dessinée destroy et cybernétique de Liberatore.



■ Le succès sur le câble de **Howard Phillip Lovecraft Détective** de Martin Campbell, avec Fred Ward sous le feutre très Bogart de l'écrivain tourmenté, incite la productrice Gale Anne Hurd à la production d'une séquelle, **Witch Hunt** avec Dennis Hopper. Ecrit par Joseph Dougherty (scénariste de **L'Attaque de la Femme de 50 Pieds**) dont le script est mis en images par Paul Schrader (**American Gigolo, La Féline**), **Witch Hunt** part d'une situation cliché : une actrice célèbre (Penelope Ann Miller) demande au détective Lovecraft de retrouver son riche et infidèle mari. Le privé se retrouve au centre d'une sombre affaire de magie noire dont les adeptes peuvent à loisir se métamorphoser et changer de formes. De plus en plus, le téléfilm pour le câble prend le relais de la bonne vieille série B.

■ Projet très excitant pour le surdoué du polar John Dahl (**Kill Me Again, Red Rock West, The Last Seduction**) : **Unforgettable** qui débute par la mort de l'épouse d'un médecin. L'investigation, menée par le mari et une scientifique, aboutit à la découverte d'une drogue contenant l'essence même de la mémoire des morts. Voilà qui peut aboutir à un thriller très flippant (mais faut prendre de l'essence super, alors...).

PTERODACTYL WOMAN FROM BEVERLY HILLS

Philippe Mora apprécie rigolade et fantastique. **The Return of Captain Invincible, Horror, Hurlements 3**... Et aujourd'hui **Pterodactyl Woman from Beverly Hills**, une satire piquante de l'American Way of life. La femme ptérodactyle en question se nomme Pixie (Beverly D'Angelo), épouse modèle du paléontologiste Dick Chandler. Après que celui-ci ait découvert des fossiles de dinosaures, Pixie répugne soudain à manger des œufs. Par contre, elle se jette sur le poisson. C'est la première étape d'une métamorphose spectaculaire que le gourou new-age Salvador Dali (!) ne parvient pas à endiguer. Enceinte d'un œuf que d'affreux scientifiques voudraient bien ouvrir, elle donne tout naturellement naissance à un petit volatile préhistorique ! Dingue cette histoire que revendique Philippe Mora. Pour les effets spéciaux, il s'offre les services de Scott Billups, l'un des nombreux artisans de l'animation informatique de **Jurassic Park**. Rien n'est trop beau pour cette rombière de Beverly Hills qui finit par très bien s'accommoder de sa malédiction !

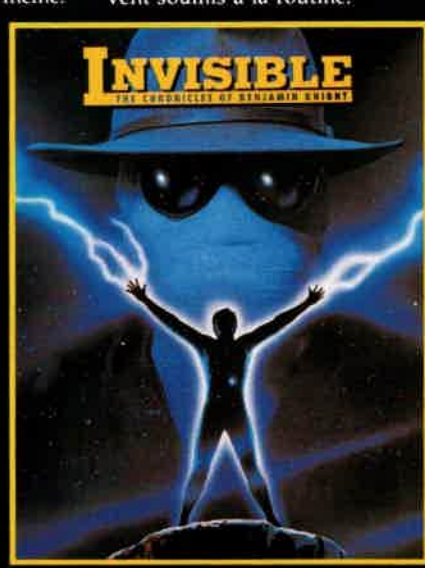


- Alors, ma chérie, il me ressemble ? C'est une fille ou un garçon ?
- Euh... Je lui pose la question, mais il n'est pas très causant, en fait...

■ Ce n'est pas John Carpenter, mais David Cronenberg qui adapte en ce moment le livre "American Psycho" de Bret Easton Ellis. En compagnie de son partenaire sur le scénario de **Faux Semblants**, Norman Snider, le réalisateur malheureux de **M Butterfly**, s'applique donc à décrire la psyché et les actes incroyablement barbares d'un serial killer auprès duquel Hannibal Lecter est un aimable farceur. Celui-ci, 26 ans et diplômé de Harvard, fait preuve d'une imagination aussi fertile que cruelle dans les tortures qu'il inflige à ses victimes, presque toutes des femmes (*ouf, tu m'as fais peur, on risque rien, alors !*).
Accaparé par **American Psycho**, David Cronenberg ajourne la série télé ***Crimes against Nature***. Dommage quand même.

■ Complice de Quentin Tarantino, Roger Avary vient de réaliser un film essentiel, le polar déjanté **Killing Zoé**. Il en mitonne d'autres, le polar **Mafia Cop** en tant que scénariste pour John Woo. Et deux films fantastiques. **99 Days**, montre un vampire bénéficiant de seulement 99 jours pour tuer l'homme qui l'a contaminé. Jean-Hugues Anglade devrait jouer le vampire en devenir, secondé par Rutger Hauer. Egalement au stade de l'écriture : **Mr. Stitch**, une variante sur le thème de Frankenstein. **Mr. Stitch** met en scène un monstre fait à partir de centaines de morceaux de cadavres. Connaissant bien les penchants de Roger Avary pour un cinéma aussi sensé qu'extrêmiste, autant **99 Days** que **Mr. Stitch** devraient électriser des mythes trop souvent soumis à la routine.

■ Dans le cadre des productions Charles Band, **Mandroïd** était une sacrée bonne surprise. Il y était surtout question d'un robot dirigé à distance. Sa suite, **Invisible : The Chronicle of Benjamin Knights** reprend la même équipe et le réalisateur Jack Ersgard pour des déboires aventureux empruntés au thème de l'homme invisible. Ses partenaires, Wade et Zanna, remuent ciel et terre pour trouver la formule qui lui rendra sa consistance. Evidemment, le méchant de **Mandroïd**, une sorte de **Darkman** roumain, vient perturber leur recherche. De bonne augure comme on dit.



■ Le diabolique lutin irlandais incarné par le nain Davis Warwick reprend du service dans **Leprechaun 2**. Un flashback nous en dit plus sur ses mœurs. Au dixième siècle, le jour de la Saint-Patrick, Leprechaun prend pour fiancée, une jolie et innocente vierge. Au vingtième, il remet le couvert (ça devait drôlement le démanger, dites-donc...), kidnappant la descendante de sa dulcinée originelle, la pimpante Bridget. A son petit ami de la sauver de la libido du monstre haut comme trois pommes mais teigneux comme tout, lors d'une nuit de noces particulièrement agitée. En bref, **Leprechaun 2** pourrait très bien se titrer **Bride of Leprechaun**, en souvenir d'un monstre de Frankenstein transi d'amour.



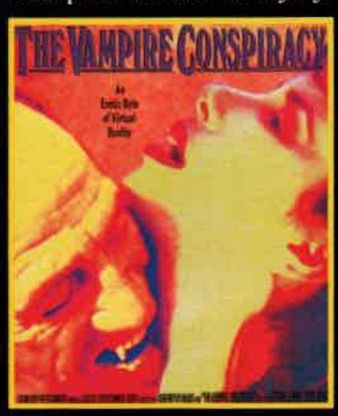
■ **Batman 3** se titre désormais **Batman Forever** et sortira aux Etats-Unis en juin 95. Le réalisateur Joel Schumacher dispose désormais d'un casting définitif : Michael Keaton, pour 15 millions de dollars, reprend le costume du justicier, Tommy Lee Jones est le vilain Pile ou Face, Jim Carrey (la nouvelle coqueluche d'Hollywood, et contortionniste facial de **The Mask**) incarne E. Nigma, Chris O'Donnell (le D'Artagnan de la dernière et pitoyable mouture des **Trois Mousquetaires**) rentre dans les collants de Robin. Femme de tête, Rene Russo (**L'Arme Fatale 3** et **Dans la Ligne de Mire**) se joint à cette bande de mecs. Des rumeurs font part d'un scénario convaincant réécrit à partir d'un script de base de Daniel Waters (**Batman le Défi**).

■ Donald G. Jackson rêve visiblement d'une filmographie à la Fred Olen Ray, ou à la Jim Wynorski. Déjà initiateur de deux séries dont les gourmets du bis raffolent (les **Rollerblade Warriors** et ses amazones futuristes silliconées, les **Frogtown** et sa planète de crapauds), il aime à dénuder ses comédiennes. Dans **Devil's Pet**, il mobilise donc Miss Penthouse 1993, à savoir la gironde Julie Strain en passe de devenir la nouvelle égérie de la série B californienne. Originellement titré **Last Impressions** et **Masters of Horrors, Devil's Pet** narre les déboires sanglants de deux réalisateurs de films d'horreur fauchés comme les blés. Leur dernier chef-d'œuvre met en scène un Père Noël pervers et assassin, lequel affronte dans le final tous les monstres auparavant bricolés par les deux génies. Selon Donald Jackson, **Devil's Pet**, tourné en moins d'une semaine, serait une aubaine pour les maisons de la culture et les ciné-clubs. Aujourd'hui, l'artiste œuvre sur **Cyberpunk Zero** décrit comme la réunion de **Terminator** et de **Tombstone** !

■ Pas toujours satisfait de ses collaborations au cinéma, Giger (créateur du look de l'extraterrestre d'**Alien**) réintègre une grosse production. C'est **Species** de Roger Donaldson (dont le remake du **Guet-Apens** est vraiment nul). Le film conte les méfaits d'une créature génétiquement trafiquée en laboratoire. Capable d'adopter des tas de formes, humaine y compris, le monstre s'échappe. Aux apprentis sorciers qui l'ont créée de s'en défaire maintenant.



■ Sexe et pompage de sang font bon ménage dans **The Vampire Conspiracy** de Geoffrey De Valois, qui y ajoute une pincée de réalité virtuelle. Les vampires viennent d'une autre planète et attirent d'innocentes étudiantes pas farouches du tout dans une machine infernale, le Cyber-Sex. En sortent des femmes-vampires prêtes à fondre sur l'humanité. De l'érotisme topless, du grand-guignol... Tel est le menu de **The Vampire Conspiracy** dont les héroïnes, faute d'avoir fréquenté l'Actor's Studio, brandissent leur titre de modèles pour *Penthouse* et *Playboy*.

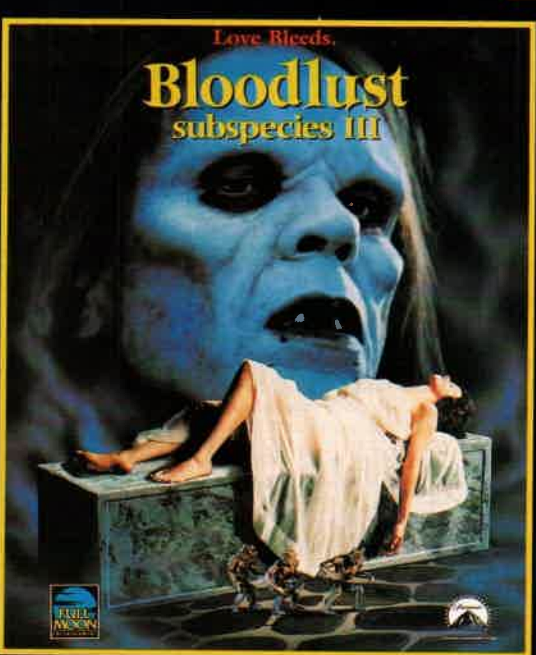


■ Tout Hollywood vibre actuellement pour les épopées médiévales, le Roi Arthur et les chevaliers de la Table Ronde. Le producteur Doug Curtis prépare **Swordfight**, une sorte de **Highlander**, dans lequel deux chevaliers s'affrontent en 1994 ! Se prépare aussi **Forever King** chez *Warner*. Là, le Roi Athur se réincarne dans un gamin de 10 ans habitant actuellement Chicago et qui vient de découvir le Sacré Graal par accident. Terry Gilliam amorce la production d'un vieux projet, **A Connecticut Yankee in King Arthur's Court**, histoire d'un Américain typique des années 90 transporté à la cour du Roi Arthur. Jerry Zucker (**Ghost**) commence en ce moment le tournage du parodique **First Knight**, mise en boîte de la légende du Roi Arthur et d'**Excalibur**. Pour ce payer la tête de Camelot, Gauvin et cie, il s'offre les services de Sean Connery et de Richard Gere en Lancelot ! On retrouve également Sean Connery dans **Dragonheart**, enfin la voix de Sean Connery car celui-ci mâche les mots du dragon Drago conçu par Phil Tippett et animé par *ILM* à la façon des dinosaures de **Jurassic Park**. Le monstre cracheur de feu s'associe à un chevalier pour éradiquer un seigneur diabolique. Réalisateur d'un autre **Dragon** (L'Histoire de Bruce Lee), Rob Cohen tire les rênes.

■ Menahem Golan ne perd jamais le nord. Il sort de sa besace **SuperNinja** et **The Vindicator**, qui fleurent bon le nanar jouissif. Dans le premier, concocté par le réalisateur attitré de sa nouvelle boîte (*International Dynamic Pictures*), B.J. Davis, le ninja traditionnel des films d'arts martiaux en mal d'imagination, se change en un super-héros de bande dessinée courant au secours de la veuve et de l'orphelin. Un vrai Superman à l'outillage tranchant ! Valeur plus sûre, mais en passe de devenir l'un des has-been les plus productifs d'Hollywood, Jan-Michael Vincent (***Supercopter***) joue les Bronson mécanisés dans **The Vindicator**. Grâce à une armature de métal robotisée, son personnage peut donc quitter son fauteuil roulant et punir les méchants à grand renfort de salves de mitrailleuses. Steve Jankowski réalise cette moitié de **RoboCop**. Il lui faudra beaucoup de talent, ou un solide sens de l'humour pour éviter à Jan-Michael Vincent de sombrer dans le ridicule. Encore que son coté "Roger Gicquel du film d'action" fasse parfois des merveilles...

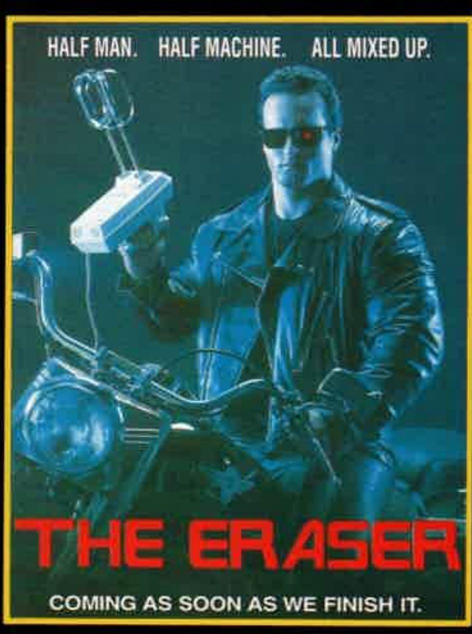


■ La série **Subspecies** se poursuit avec un **Subspecies III** toujours de Ted Nicolaou. Le vampire roumain Radu reprend donc du service, ainsi que sa mère, une momie adepte de la sorcellerie. Toujours en quête de la fameuse pierre qui devrait l'abreuver en hémoglobine pour l'éternité, Radu subit désormais la vindicte de Becky, laquelle essaie par tous les moyens d'arracher sa sœur Michelle des griffes du vampire. Rusé, la créature des ténèbres et ses gnomes maléfiques montent Becky et Michelle l'une contre l'autre. Charles Band promet qu'il s'agit là du dernier de la série. Au vu du dénouement, on se permet d'en douter car le cadavre calciné de Radu, empalé sur un arbre au terme d'une chute des murailles de son château, amorce une séance de remise en forme !



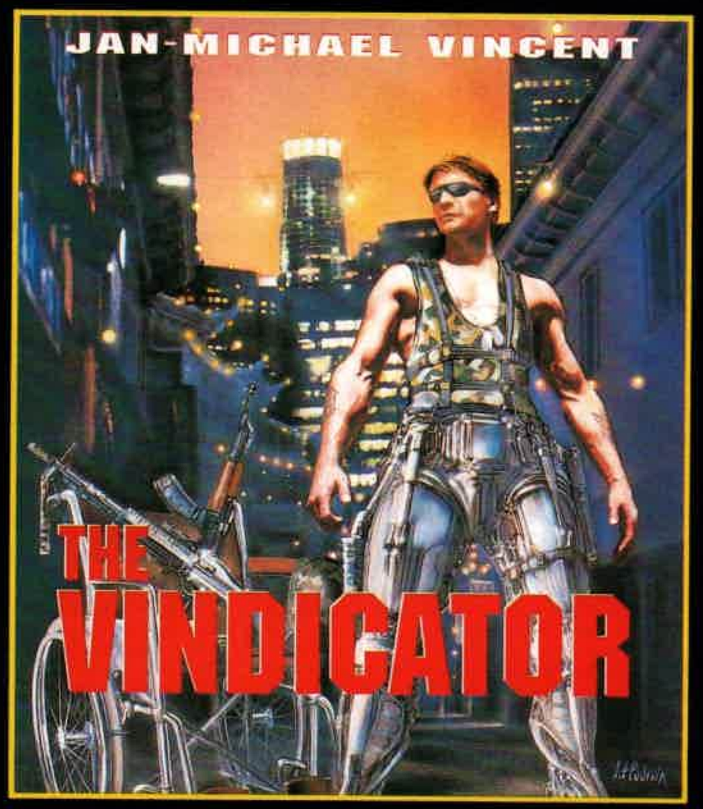
■ Stuart Gordon et Charles Band, c'est reparti ! Après **Ré-Animator**, **From Beyond**, **Dolls**, **RobotJox** (beuh !) et **Le Puits et le Pendule**, le réalisateur et le producteur reviennent tout naturellement au gore pour leurs retrouvailles dans **Castle Freak**. Le film met en scène une famille américaine qui hérite d'une vieille bicoque italienne appartenant à un parent très éloigné. La maison recèle bien sûr des secrets familiaux pas franchement avouables. Stuart Gordon et Charles Band nous promettent ensuite une nouvelle adaptation de Lovecraft, **Shadow over Innsmouth** en projet depuis des lustres. Pour sa part, et en plus de **Fortress 2** et de **Hellraiser IV**, Stuart Gordon prépare un space-opéra comique, **Space Truckers**, qui suit les déboires de deux conducteurs de véhicules spatiaux, John Canyon et Mike Pucci, chargés de transporter des containers vers la Terre, précieux chargement convoité par des pirates et des soldats cyborgs. Également sur les tablettes du barbu cinéaste, un film intégré à une série de six, l'ensemble étant basé sur la numérologie. Va falloir amener sa calculette, les gars ! Brian Yuzna et Clive Barker sont également du projet.

■ Il y a eu **Alarme Fatale 1** pour parodier les **Arme Fatale**, **Le Silence des Jambons** pour pilonner **Le Silence des Agneaux** et quelques autres. Aujourd'hui, *The Movie Group* prépare **The Eraser** (traduisez par L'Effaceur), une parodie lourde, à base de gags façon Leslie Nielsen, des cyborgs, robots mitrailleurs à Ray-Ban qui pullulent à Hollywood depuis quelques temps. L'affiche annonce clairement la couleur ainsi qu'un certain mépris des copyright. J'aime cette audace...



■ Arts martiaux et réalité virtuelle font bon ménage. Aussi dissemblables que sont **Le Cobaye** et un quelconque **Kickboxer**, voilà donc coups de tatane et monde artificiel réunis dans **Grid Runners** et **Expect no Mercy**. Le premier, dirigé par le comédien Andrew Stevens, met en scène Don "The Dragon" Wilson dans le rôle du flic de Las Vegas, David Quarry. Il se lance sur les traces d'un vilain échappé d'un jeu d'arcades dans les rues de Los Angeles. **Expect no Mercy** recrute un autre kickboxer vedette de séries B, l'Indonésien Jalal Merhi. Celui-ci, évidemment du bon côté de la barrière, affronte un entraîneur avant-gardiste : il forme des assassins dans le monde de la réalité virtuelle. Les noces de la science-fiction new-age et de la baston immuable feront-elles des étincelles au box-office ? Si c'est le cas, Sasha Mitchell, Cynthia Rothrock et autre Jeff Wincott vont devoir s'y mettre aussi !

San HELVING



DANS LES GRIFFES DU CINEPHAGE

POUCELINA

Regrettant certainement d'avoir plaqué son boulot passé pour voler difficilement de ses propres ailes, Don Bluth pique de plus en plus dans le répertoire de son ancien boss, *Disney*. Son dernier film, **Poucelina**, pioche dans **La Petite Sirène** un oiseau narrateur à l'accent français, emprunte à **Bernard et Bianca aux Pays des Kangourous** son ouverture très "aérienne", récite le même discours moraliste sur la différence physique que **La Belle et la Bête**, et copie de façon évidente la scène musicale de vol amoureux d'**Aladdin**, où il ne manque que le tapis volant.
Ainsi, l'ouverture de **Poucelina** est le survol d'un improbable Paris du 17ème siècle à grand renfort de mouvements commandés par ordinateur. La fluidité est bonne, mais les informaticiens n'ont pas réussi à coloriser la séquence de la même façon que les scènes qui précèdent et qui suivent. L'image du survol est plus nette, fait moins naturelle et ne colle pas au reste. Le film est bourré de petits problèmes techniques de ce genre. Pas des problèmes flagrants mais qui, mis bout-à-bout, énervent les spectateurs attentifs. Mais le véritable hic de **Poucelina**, c'est son histoire. Inspiré librement d'un des derniers contes d'Andersen encore inadaptés ("donc forcément moins bien que les autres", diraient les mauvaises langues), **Poucelina** raconte le destin d'une petite fille pas plus grande que le pouce de sa mère. Cette gamine devenue une ravissante jeune fille doit faire face à la question cruciale : vu sa taille, trouvera-t-elle un beau prince charmant pour l'épouser ? Heureusement, le prince des fées n'est pas beaucoup plus grand qu'elle et il fera très bien l'affaire. En plus, il est très attirant avec ses deux grosses... ailes dans le dos. Donc, après de multiples aventures (Poucelina chez les crapauds espagnols, Poucelina chez Beetlejuice, Poucelina chez Mr. Magoo) elle épousera son prince et ils vivront heureux, etc, etc.
Une histoire sans rythme, sans méchants impressionnants et au romantisme insupportablement gnangnan. Pas étonnant qu'on s'ennuie ferme dès les premières minutes. A sauver, deux ou trois numéros musicaux réussis mais pas assez spectaculaires pour nous faire passer l'envie d'entrer dans l'écran pour écraser la petite Poucelina entre nos deux grosses mains.

Didier ALLOUCH

***Don Bluth's Thumbelina**. USA. 1994. Réal.: Don Bluth & Gary Goldman. Scén.: Don Bluth. Mus.: William Ross & Barry Manilow. Chansons : Barry Manilow, Jack Feldman & Bruce Sussman. Prod.: Don Bluth, Gary Goldman & John Pomeroy. Dur.: 1 h 26. Dist.: Warner. Sortie le 6 juillet 1994.*





LES 4 DINOSAURES ET LE CIRQUE MAGIQUE

Gare à vous si vous vous faites prendre au "Steven Spielberg présente" car son dessin animé n'est vraiment pas digne de la renommée du réalisateur. *Amblination*, sa société de production section dessin animé, veut-elle rivaliser avec les studios *Disney* ? Si tel est le cas, **Les 4 Dinosaures** ne devrait pas inquiéter les pontes de la multinationale. La finalité première du dessin animé est de divertir petits et grands. *Disney* y arrive depuis toujours, mais *Amblin* connaît de sérieux ratés. A commencer par un scénario qui n'encourage pas vraiment les grands rassemblements populaires.
Le capitaine Bon-Œil, grâce à des céréales magiques, transforme de terrifiants dinosaures en adorables animaux de compagnie, qui se baladent dans la Grosse Pomme affublés de deux enfants en manque d'affection. Mais le professeur Mauvais-Œil est aux aguets, et désire faire de ces mastodontes les vedettes principales de son cirque de l'effroi...
Quel suspense ! On est vraiment très loin de la délicatesse de **La Petite Sirène**. Les jeunes spectateurs ne feront malheureusement pas la différence. Les autres par contre, ceux qui les accompagnent, ne pourront que constater l'ampleur des dégâts. Le scénario est niais à souhait, et desservi par des dessins laids au possible, très peu assistés par ordinateur. Quant à l'animation, elle est aussi fluide qu'un épisode de ***Chapi-Chapo***. Un seul gag (et encore, en est-ce vraiment un ?) retient l'attention : les dinosaures passent devant un cinéma de Manhattan programmant... **Jurassic Park** ! Le final, avec sa morale familiale, est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Tout ceci est à la fois bien décevant et très pénible...

Alexis DUPONT-LARVET

***We're Back : a Dinosaur's Story**. 1993. USA. Réal.: Dick & Ralph Zondag, Phil Nibbelink, Simon Wells. Scén.: John Patrick Shanley & Hudson Talbott. Mus.: James Horner. Prod.: Stephen Hickner pour Amblin Entertainment/ Universal Pictures. Dur.: 1 h 18. Dist.: UIP. Sorti le 22 juin 1994.*

BLINK

Si vous connaissez un certain **Body Puzzle** de Lamberto Bava dont l'assassin élimine quelques opérés récents pour leur prélever les organes greffés, vous aurez une petite idée du dénouement de **Blink**, un thriller assez efficace dont un large pourcentage des mérites tient à la présence de Madeleine Stowe. L'héroïne du **Dernier des Mohicans** mais aussi de **Belles de l'Ouest** (beurk !) incarne ici, sous la direction du réalisateur de **Gorilles dans la Brume**, Emma Brody, aveugle depuis son enfance après que sa mère l'ait jetée contre un miroir. Violoniste dans un groupe de musique traditionnelle irlandaise, elle bénéficie d'un don de cornées qui lui permet de retrouver la vue. Problème, elle évolue désormais dans un monde aux contours flous et incertains. L'opération implique de singuliers effets secondaires : ce que ses yeux captent n'arrivent au cerveau que quelques heures après. C'est ainsi que l'image du tueur de sa voisine ne lui apparaît que le lendemain du meurtre. Les flics ne prennent pas son témoignage très au sérieux alors que les assassinats se poursuivent. Emma Brody pourrait bien être la prochaine victime...
Blink fonctionne plutôt bien malgré des ficelles grosses comme des câbles, l'inévitable idylle entre un flic cynique et l'héroïne, les clichés relatifs aux suspects, aux flics... Bien rodé, l'ensemble, soutenu par un cinémascope élégant de Dante Spinotti et les contorsions d'images du fait de la semi-cécité d'Emma Brody, atteint son objectif. En matière de thriller aux frontières du fantastique, c'est un divertissement honorable du niveau des **Yeux de Laura Mars**.

Cyrille GIRAUD

USA. 1993. Réal.: Michael Apted. Scén.: Dana Stevens. Dir. Phot.: Dante Spinotti. Mus.: Brad Fiedel et les Drovers. Prod.: David Blocker pour New Line Cinema. Int.: Madeleine Stowe, Aidan Quinn, James Remar, Peter Friedman, Bruce Young, Laurie Metcalf, Matt Roth... Dur.: 1 h 45. Dist.: Pan Européenne. Sortie prévue le 3 août 1994.



LE SILENCE DES JAMBONS

Ezio Greggio, comédien couronné à la télévision italienne, se lance ici dans sa première aventure cinématographique américaine, **Le Silence des Jambons**, film pour lequel il assure les fonctions de producteur, scénariste, réalisateur et interprète principal. Très fort ! Cet homme-orchestre met de plus tous les atouts de son côté, s'octroyant les services de réalisateurs de renom (Mel Brooks, John Landis, John Carpenter, Joe Dante...) et d'acteurs tels que Billy Zane, Joanna Pacula et Shelley Winters.
Malheureusement, côté scénario, Ezio Greggio ne vise pas vraiment juste. Certes, l'idée de parodier **Le Silence des Agneaux**, **Basic Instinct**, **Psychose** et tous les succès du genre, est très habile, surtout à cette époque où les serial killers refont surface sur nos petits et grands écrans et dans la presse à sensation. Mais on s'aperçoit en fait assez vite que pour Greggio, le "jambon de Parme" national s'est transformé brusquement (et en silence) en tranches *Herta* périmées tout droit sorties du rayon frais d'un hypermarché.



L'histoire est celle de Joe Dee Fostar, jeune recrue du FBaïe ! chargé de questionner le terrible Animal Cannibal Pizza dans une prison haute sécurité. Au même moment, Jane, la fiancée de Joe dérobe 400.000 dollars à son patron et disparaît. Joe, motivé par l'amour autant que par l'argent, se lance à ses trousses... Commence alors une succession de gags allant du potable au plus mauvais : remake du clip **Thriller** de Michael Jackson, une femme à trois seins, une apparition d'Hitchcock, un zombie qui s'avère être Luciano Pavarotti... **Le Silence des Jambons** donne évidemment une impression de déjà vu, sentiment accentué par le désormais inévitable interrogatoire à la **Basic Instinct** (avec ici Sharon Bone) et un agent du FBaïe ! ayant adopté le même code de la route que Franck Drebin. Bref, pas grand chose à sauver, d'autant plus qu'**Alarme Fatale 1** et surtout la trilogie des **Y-a-t-il un Flic... ?** sont déjà passés par là. Difficile de se faire sa place dans un domaine où l'overdose commence à se faire sentir. Le seul alibi derrière lequel Ezio Greggio peut se retrancher est d'avoir voulu parodier la parodie. Pour goûter à son "jambon" et éviter l'indigestion, il est donc fortement recommandé d'oublier les antécédents du genre.

Erwan SORIN

***Silence of the Hams**. Italie/ USA. 1993. Réal. et scén.: Ezio Greggio. Dir. Phot.: Jacques Haitkin. Mus.: Parmer Fuller. SPFX : Ultimate Effects (mécaniques) & Dave Barton (maquillage). Prod.: Ezio Greggio & Julie Corman pour Thirtieth Century Wolf/ Silvio Berlusconi Communications. Int.: Ezio Greggio, Billy Zane, Charlene Tilton, Dom de Luise, Joanna Pacula, Shelley Winters... Dur.: 1 h 30. Dist.: Film-Office Cinéma. Sortie nationale le 13 juillet 1994.*

ABONNEMENT

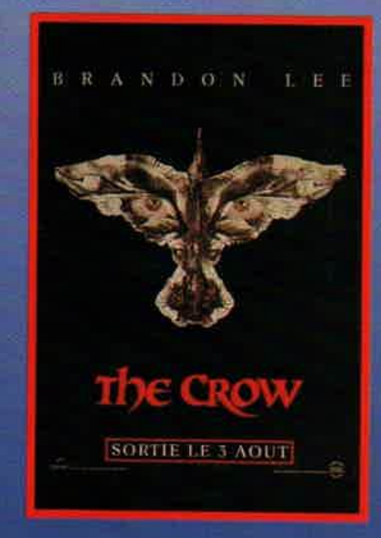




SOYEZ *MAD*, ABONNEZ-VOUS !







Soyez parmi les 150 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 de **BLADE RUNNER** (le nouveau montage du chef-d'œuvre de Ridley Scott, avec s'il vous plait, un cinémascope respecté !), de **BRAIN DEAD** (l'éclaboussure ultime de Peter Jackson) ou des **AVENTURES DE JACK BURTON** (le film d'aventures délirantes et débridées de John Carpenter).

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez fort sur le bon de commande, nous vous enverrons, au choix, l'affiche 120 x 160 de **The Crow**, le roman de Mary Shelley "Frankenstein" ou encore un numéro de *Mad Movies* ou d'*Impact* que vous ne possédez pas encore, ce qui fait quand même très moche dans votre collection.

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart,
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM ______________________________

PRENOM ______________________________

ADRESSE ______________________________

____

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies.
Règlement joint par chèque ou mandat-lettre.

AVIS CHIFFRES

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

D.A.: Didier Allouch. M.B.: Marcel Burel. V.G.: Vincent Guignebert. J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec

	DA	MB	VG	JPP	MT
Absolom 2022	1	2			3
L'Attaque de la Femme de 50 Pieds				2	2
Batman contre le Fantôme Masqué			4		6
Le Bazaar de l'Epouvante	4	5	4	5	5
Blink					3
Les Coneheads	2		2		
Eraserhead	5		4	4	5
Les Flintstones					1
Max, le Meilleur Ami de l'Homme				4	3
The Crow	5	5	4	4	6

BOX-OFFICE

Heureux les films profondément et irrémédiablement débiles, car aux Etats-Unis, ils font des cartons monstrueux. C'est valable pour le western pachydermique **Maverick**, et aussi pour la comédie préhistorique **Les Flintstones** qui atteint les 105 millions de dollars en quatre semaines. Encore un hit à l'actif de Steven Spielberg producteur, très complaisant quant au niveau intellectuel de ses rejetons. Mais le plébiscite de la famille Pierrafeu s'explique : les personnages font partie intégrante de la culture populaire américaine. Autre abonné au succès, *Walt Disney* sort la cuvée spéciale pour fêter le triomphe délirant de **The Lion King**, son dernier dessin animé en date. Pas moins de 44 millions de dollars en une semaine pour ce conte à destination des familles. C'est là le troisième meilleur score de l'histoire du cinéma. De son côté, Jack Nicholson et **Wolf** s'en tirent honorablement sans plus avec 37 patates US en deux semaines. Mais le bouche à oreille ne travaille pas en faveur du film. L'une des grandes surprises du box-office américain de ces derniers mois tient au score inattendu de **The Crow**. Le film d'Alex Proyas atteint aujourd'hui les 46 millions. Vu son budget modeste et une tonalité générale qui prend le contre-pied des tendances débilitantes du marché, **The Crow** peut être considéré comme une excellente affaire. Il rassure quoiqu'il en soit sur le destin des films sortant de la norme, pas conformes aux critères commerciaux du moment.

En France, **Les Coneheads**, comme prévu, plonge à 5000 têtes de cônes en une semaine, à Paris et périphérie. **Serial Mother** convertit quelque 122.000 assassins potentiels à la doctrine de Kathleen Turner. Pas mal. Comparativement, le score du **Grand Saut** se révèle plus modeste avec 130.000 amateurs de hula-hoop. Au regard du désastre américain de son exploitation, c'est plus qu'honorable.









MOVIES 2000

LA LIBRAIRIE DU CINEMA

49, rue de La Rochefoucauld 75009 Paris
ouvert du mardi au samedi, de 14h30 à 19h
(Métro Pigalle) Tél.: (16-1) 42 81 02 65





Photos de films, portraits d'acteurs en noir et blanc et en couleurs, affiches de cinéma, jeux photos, revues et fanzines sur le cinéma fantastique, cassettes vidéo à la vente : plus de 2000 titres en stock, et les anciens numéros de *Mad Movies* et *Impact*, introuvables ailleurs.





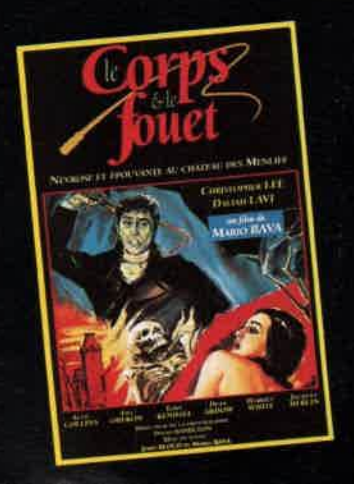
NOUVEAU !

K7 VIDEO PAR CORRESPONDANCE

Catalogue à demander, contre 3 timbres à 2,80 F, à notre adresse : Movies 2000, 49, rue de La Rochefoucauld, 75009 Paris. Plus de 1200 K7 fantastique, action, gore, science-fiction, à des prix "Mad"...

VIDEO



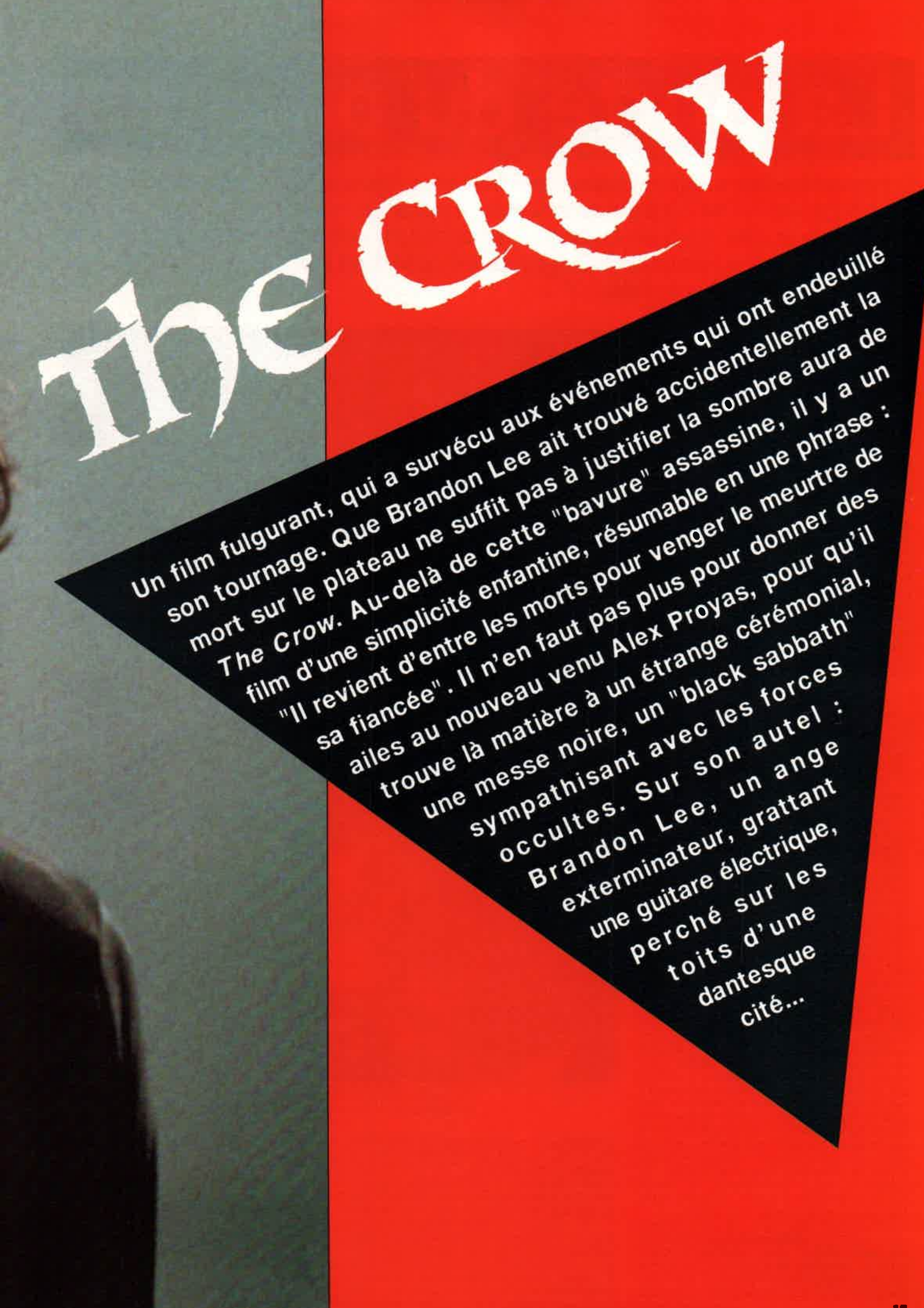







actualité
cinéma
sortie le 3 août

The Crow



Un film fulgurant, qui a survécu aux événements qui ont endeuillé son tournage. Que Brandon Lee ait trouvé accidentellement la mort sur le plateau ne suffit pas à justifier la sombre aura de The Crow. Au-delà de cette "bavure" assassine, il y a un film d'une simplicité enfantine, résumable en une phrase : "Il revient d'entre les morts pour venger le meurtre de sa fiancée". Il n'en faut pas plus pour donner des ailes au nouveau venu Alex Proyas, pour qu'il trouve là matière à un étrange cérémonial, une messe noire, un "black sabbath" sympathisant avec les forces occultes. Sur son autel : Brandon Lee, un ange exterminateur, grattant une guitare électrique, perché sur les toits d'une dantesque cité...

La porte du paradis

Un cinéma visuellement beau ne signifie pas un cinéma émotionnellement exangue. Preuve en est, après Blade Runner, Alien et quelques fleurons du genre, avec The Crow où se promène une caméra virtuose, où s'expriment des sentiments à ce point forts qu'ils ramènent son héros du royaume des ombres, où se dressent des silhouettes en passe de rentrer dans la mythologie du cinéma rock'n roll. La silhouette d'Eric Draven, pierre angulaire, pierre mortuaire du film, bassiste fantôme et ange noir, et celle de son adversaire Top Dollar, méchant pour avoir prématurément perdu son innocence d'enfant...

Si James O'Barr avait vendu pour la modeste somme de 60.000 dollars les droits de sa bande dessinée à la firme *New Line*, **The Crow** aurait certainement été un film différent de celui qu'il est aujourd'hui, une perle noire où se reflètent autant les feux de l'enfer que les miasmes d'un paradis perdu. L'enfer, c'est cette ville sans nom, pourrie, où croupissent tueurs, junkies, pervers et incendiaires. C'est aussi l'endroit que choisissent Eric Draven et Shelly pour vivre leur bonheur. Un bonheur à l'eau de rose, très fleur bleue, que la Ville ne tolère pas longtemps. Des hommes surgissent dans leur appartement, brandissant une pétition que la jeune femme présentait au voisinage. Ils sont là pour tuer. Eric Draven d'abord, puis Shelly qui rend l'âme après trente heures de coma. L'amour qu'Eric lui porte est si intense, si fort, qu'un an plus tard, il n'a pas encore pu trouver le repos éternel. Il s'extirpe de son cercueil, chancelant sous une pluie battante, souffrant de retrouver l'usage d'un corps raidi par la mort...

Jour pour jour douze mois après, Eric Draven débute sa croisade sanglante. T-Bird, Tin Tin, Funboy... Tous y passent après que l'ange exterminateur leur ait rafraîchi la mémoire. Tous iront mariner dans les chaudrons de Satan après avoir payé leur tribut au vengeur d'outre-tombe. Un vengeur qui soigne les départs pour l'au-delà. Des expéditions brutales, flamboyantes. L'un est lardé de couteaux, l'autre de seringues, un autre part en fumée dans une voiture bondée d'explosifs... Sur les lieux, une signature : la silhouette d'un corbeau, une silhouette de sang ou de feu. Eric Draven, quant à lui, nargue la mort. Son invincibilité, il la tire de la proximité de son compagnon le Corbeau, un oiseau de malheur auquel James O'Barr, dans sa bande dessinée, avait bien failli préféré un gros lapin blanc, clin d'œil appuyé à "Alice au Pays des Merveilles". Le Corbeau, par les yeux duquel Eric voit, quadrille la ville en quête des assassins, et suscite la convoitise de la troublante autant que vénéneuse Myca, maîtresse de Top Dollar, à la tête d'une véritable Cours des Miracles de dingues et de tueurs. Top Dollar est le commanditaire des foyers qui embrasent la Ville tous les ans, lors de la Nuit du Diable. Cette année, il veut des flammes tellement hautes que les Dieux se souviendront de la présence des humains. Top Dollar accomplit le mal pour le mal, pour de maigres satisfactions cérébrales. Depuis que son père lui a révélé que l'enfance s'arrêtait "dès que l'on apprend qu'on n'est pas immortel", il passe son temps à tuer les hommes, à farcir ses narines de cocaïne, à "casser" des poupées de chair à qui Myca extrait les globes oculaires d'une lame ondulée digne d'un thug indien...

Pour incarner Top Dollar, il fallait la personnalité d'un comédien taillé pour jouer les méchants d'élite. C'est Michael Wincott, frère de Shérif de Nottingham dans **Robin des Bois**, mafioso dans **Romeo is Bleeding**, Rochefort dans **Les Trois Mousquetaires** et fanatique dans **Christophe Colomb**. Dans **The Crow**, il crève tout simplement l'écran et perce la bande sonore d'une voix rauque, comme désabusée. Il attire, fascine, répugne, amuse la galerie, son conseil d'administration. Le némésis idéal d'Eric Draven. Eric possède lui ce visage sans signe particulier qu'un léger fard change radicalement. En quelques secondes, inspiré par l'un des trois masques de la dramaturgie du théâtre anglais, l'Ironie, il devient méconnaissable. Pour certains, il hérite d'une tradition de hard-rockers masqués, Kiss en tête. Mais ce visage blême, d'une mélancolie insondable, ce visage de clown triste s'apparente plutôt à Baptiste, le mime des **Enfants du Paradis**, à la seule différence que la Garance acquise d'Eric Draven repose en paix.



Eric Draven (Brandon Lee) : derrière le masque sarcastique de la mort, une douleur éternelle.

The Crow est une histoire d'amour déglinguée, rythmée par les accords plaintifs des guitares électriques. **The Crow** est une histoire limpide, d'une grande simplicité, d'une grande beauté. Cette histoire, Alex Proyas la

raconte à travers les plus belles images qu'on ait vues sur un écran depuis longtemps. Des images empruntées à **Blade Runner** et **Batman**, à Ridley Scott et Tim Burton ? Certainement pas. Noires, elles proviennent toutes de la bande dessinée de James O'Barr. Elles découlent également du goût d'Alex Proyas pour les ambiances glauques, pluvieuses, à dominantes sombres. Si le cinéaste avait pu tourner **The Crow** en noir et blanc, il l'aurait certainement fait. Mais, les teintes vives, il les élimine presque toutes. Pour filmer un corbeau survolant une cité sinistre, plongée dans les ténèbres, à l'éclairage pour le moins aléatoire, pour filmer un visage de craie aux yeux barrés de noir, Alex Proyas n'avait nullement besoin de ces couleurs justement absentes de la bande dessinée. Mais les exigences de la production américaine étant ce qu'elles sont, il a cédé là quelques pouces de terrain, histoire de ne pas contrarier les investisseurs. Le miracle plastique est néanmoins au rendez-vous, le moindre plan force le respect, aussi rapide soit-il. Et lorsque retentit la musique aux accents romanesques de Graeme Revell ou "Burn" des Cure, **The Crow** décolle pour planer très haut, exacerbant les émotions transmises, la douleur d'Eric Draven. Emouvant.

The Crow ferait clip, du fait d'un montage haché, d'une bande sonore riche et rock submergant les images ? Si la technique clip aboutit à une telle alchimie, elle trouve là ses lettres de noblesse, sa quintessence. Mais le talent d'Alex Proyas n'est pas uniquement celui d'un habile technicien qui serait passé maître dans l'art de téléscoper images et sons ; son talent consiste aussi à dépeindre des personnages, leur tragédie, leur noirceur et leurs rêves brisés. Qu'ils soient du bon ou du mauvais côté de la barrière, les protagonistes de **The Crow** vont chercher un peu plus loin que la moyenne actuelle du cinéma américain. Bien sûr, il y a la petite fille dégourdie, livrée à elle-même du fait que sa serveuse de mère se défonce avec le gang de T-Bird. Bien sûr, il y a Albrecht, le flic incorruptible, revenu à la circulation pour avoir trop ouvert sa gueule. Il y a encore l'autre flic, le supérieur hiérarchique, coléreux et menaçant... Ces stéréotypes ne perturbent pas **The Crow**. Jamais envahissants, ils assurent leur fonction. L'humour va dans le même sens. Un humour qui n'a rien de second degré. Pas nécessaire ici de recourir à ce placebo : de James O'Barr au directeur artistique, tous croient à l'histoire, au mythe qu'elle transporte en son sein. Non, l'humour naît de la Ville, d'habitants façonnés sur son modèle. Lorsqu'un des malfrats percute méchamment une voiture, son conducteur sort furibard. Non pas pour lui porter secours, mais pour le secouer, lui reprocher d'avoir salopé sa caisse. Même à Gotham City les automobilistes sont plus aimables, plus timides de leurs poings. Dans **The Crow**, tout est énergie électrisante. Tout secoue, toutes les images frappent, toutes les notes de musique interpellent. Davantage qu'aux sens, **The Crow** s'adresse directement au cœur.

Marc TOULLEC

USA. 1992/93. Réal.: Alex Proyas. Scén.: David J. Schow et John Shirley d'après la bande dessinée de James O'Barr. Dir. Phot.: Dariusz Wolski. Mus.: Graeme Revell et The Cure, Joy Division, Nine Inch Nails, Jane Siberry, Pantera, Machines of Loving Grace... Effets spéciaux visuels : Dream Quest Images. Prod.: Edward R. Pressman & Jeff Most. Int.: Brandon Lee, Michael Wincott, Ernie Hudson, Rochelle Davis, David Patrick Kelly, Angel David, Bai Ling, Tony Todd, Sofia Shinas, Lawrence Mason... Dur.: 1 h 41. Dist.: Gaumont/ Buena Vista. Sortie nationale prévue le 3 août 1994.

Dans The Crow, même les fantômes ressentent la morsure du froid...



Sarah (Rochelle Davis) et Albrecht (Ernie Hudson), les seuls alliés d'Eric Draven.

interview : Alex PROYAS

A 33 ans, Alex Proyas, déjà un petit génie de la publicité et du clip, fait une entrée remarquée et remarquable dans la cour des grands, des esthètes qui ont des émotions à transmettre. Cet Australien au noble caractère (il s'efface de la promotion de **The Crow** pour rendre hommage à la performance de Brandon Lee) insuffle une force visuelle et une énergie stupéfiantes à une vengeance d'outre-tombe qu'un artisan plus modeste aurait mise sur les rails de la routine gore...

The Crow n'est pas votre premier long métrage ?

Non, le premier date de 1988. Il s'agit de **Spirits of the Air, Gremlins of the Cloud**, tourné en 16 mm. Je le gonflerai peut-être un jour en 35 pour lui donner une autre chance. A l'époque, je tournais beaucoup de clips, de spots publicitaires ; j'ai donné à **Spirits of the Air** un rythme très lent par réaction contre cette frénésie. C'est une sorte de western post-holocauste. Il met en scène une fille et son frère, cloué dans un fauteuil roulant, qui ne rêve que de construire des machines volantes. Sa sœur est une fanatique religieuse, comme le père, mort dans cette ferme perdue au milieu de cette terre aride. Un jour arrive là un personnage énigmatique, un pistolero à la Clint Eastwood dans les films de Sergio Leone. Il est poursuivi par des gens qui veulent lui faire la peau. **Spirits of the Air** raconte la confrontation de ces trois personnages. Une trame très simple en fait...

Au festival de Cannes, nous avons pu voir _Welcome to Crateland_, un court métrage qui préfigure une partie des choix esthétiques de _The Crow_...



Brandon Lee est Eric Draven, un fantôme aussi tragique que rock'n roll.

Je cherchais à m'occuper pendant mon temps libre. Possédant en Australie une société de production de films publicitaires, j'ai pu, dans la plus totale indépendance, lancer une série de courts métrages basés sur les rêves, qui m'intéressent depuis toujours. J'ai donc puisé dans les rêves matière à une anthologie que je ne suis pas pressé de mener à terme. Que cela prenne plus ou moins de dix ans n'a aucune importance. Dès que j'aurai le temps, entre deux longs métrages, je m'y remettrai. De toute manière, la chronologie de la série ne compte pas. Par exemple, **Welcome in Crateland** porte le numéro 3 et c'est pourtant le premier que j'ai mis en scène. Tous les autres segments de l'anthologie intitulée **Book of Dreams** sont écrits, mais j'ai préféré débuté par le troisième ! Pour alimenter les scripts, j'ai donc puisé dans mes propres rêves, mes propres cauchemars, et également dans ceux que les gens de mon entourage m'ont racontés. Je collectionne les rêves. Je les sélectionne pour en extraire des courts métrages. Tous sont authentiques.

Welcome in Crateland se déroule dans un monde clos et cauchemardesque...

J'aime les idées sombres, mais je les mets en scène de manière très esthétisante. **The Crow** est un exemple parfait. Le film raconte des événements douloureux, sinistres, morbides, mais le style que j'adopte amène le public à s'intéresser aux personnages. Mon amour pour les films noirs joue beaucoup dans cette façon de travailler. D'ailleurs, l'un de mes projets à court terme, **Dark City**, bénéficiera d'images très sombres. Naturel pour une histoire de détective située dans les années 40.

Dark City, cela pourrait être également un titre de remplacement à _The Crow_...

Je suppose. **Dark City** sera plus intériorisé que **The Crow**, plus psychologique. La ville en question se situe en fait dans les pensées du héros. Au niveau de la direction artistique, de la conception plastique, **The Crow** m'a servi de banc d'essai, de laboratoire pour ce projet. **Dark City** ira beaucoup plus loin dans la stylisation.

La cité que vous décrivez dans _The Crow_ évoque le Gotham City des _Batman_. Ces clins d'œil à Tim Burton sont-ils intentionnels ?

J'aime les **Batman** de Tim Burton, mais ils ne m'ont jamais inspiré sur **The Crow**. Ce sont essentiellement Detroit et la ville dépeinte dans la bande dessinée de James O'Barr qui m'ont servi de références. Dès que vous montrez une ville déprimante, avec de gigantesques ombres portées, de la vapeur sortant de partout, on vous compare aussitôt à **Batman** et **Blade Runner**. C'est inévitable. A la différence de Tim Burton, je n'ai pas adopté dans **The Crow** un style architectural gothique, mais une approche victorienne qui correspond au début de la Révolution Industrielle en Grande-Bretagne. Mon regard de cinéaste sur l'enfer urbain de **The Crow** découle pour beaucoup de celui de mon héros. Eric Draven perçoit l'environnement à travers des yeux qui sont quand même ceux d'un mort. Ma caméra adopte son point de vue. De ce fait, tout est transformé, transfiguré. Mais **The Crow** ne met pas en scène un futur à la **Blade Runner** ou un passé qui sera celui de **Dark City**, il se situe aujourd'hui, en 1994.

Comment avez-vous imaginé l'univers dans lequel évolue Eric Draven ?

La plastique de **The Crow** découle des restrictions économiques. Nous ne pouvions pas faire autrement. Ainsi, dès le début des prises de vues, j'ai utilisé un maximum de modèles réduits, de miniatures, pour créer un décor dont nous ne disposions pas sur le lieu de tournage, à Wilmington en Caroline du Nord. Nous avions un bon studio, des techniciens compétents, mais nous étions en pleine campagne, entourés d'arbres. Pas d'usines, pas d'immeubles, rien que nous puissions mettre à profit en fait. Le coin est plaisant, mais parfaitement opposé à ce que nous voulions mettre à l'écran, loin du Detroit que je voulais reconstituer. Sur le plateau voisin, les frères Coen tournaient **Le Grand Saut**. Je leur enviais leurs décors géants, j'étais jaloux, mais nous n'avions que le dixième de leur budget ! Pour pallier au manque de moyens, nous avons utilisé des trucs, des astuces visuelles. Nous trichions avec les décors, grâce à des miniatures. L'intérieur de la cathédrale, par exemple, se limitait à six colonnes en mousse et à un décor peint où s'incrustaient des vitraux. Des ombres, un peu de fumée, le son trafiqué pour simuler l'écho des voûtes, et l'illusion est parfaite. De même, lorsque Eric Draven bondit sur les toits, poursuivi par la police, nous ne pouvions nous offrir qu'une maquette d'hélicoptère, de la lumière, un énorme ventilateur et des effets sonores. En scrutant bien l'écran, surtout lorsque **The Crow** sortira en vidéo, vous pourrez déceler nos petites combines !

La bande dessinée à l'origine de _The Crow_ a dû poser quelques problèmes d'adaptation. Elle s'apparente davantage à un long poème, à une plainte lyrique...

La bande dessinée de James O'Barr n'est pas très narrative. Elle capte des ambiances, des sentiments. Les événements décrits se résument de façon très brève : Eric Draven tue des salopards par vengeance et se souvient

des instants de bonheur en compagnie de sa fiancée. Ce qui rend la bande dessinée riche, ce sont les émotions qu'elle transmet, des émotions qui m'ont convaincu d'accepter l'offre du producteur Edward Pressman de réaliser le film. Pour que l'adaptation soit cinématograhiquement viable, nous avons dû raconter une histoire dans les formes, même si celle-ci reste très simple. Nous avons ainsi ajouté le personnage de la petite fille et celui du flic qui se lie au héros. Nous avons accentué la participation des méchants en jouant sur leur personnalité. Nous avons également mis en évidence la destruction de la cité, les incendies criminels qui éclatent la nuit d'Halloween. Dans la bande dessinée, l'idée même qu'Eric Draven revient d'entre les morts s'avère plutôt ambiguë : on s'en doute, bien sûr, mais James O'Barr laisse planer quelques interrogations. De toute manière, l'essentiel était de capturer l'essence de la BD, l'esprit qui l'anime. On ne peut pas dire que la première version du script lui ait été très fidèle. Bien au contraire. Rapidement, d'une part parce que toute l'équipe le désirait et d'autre part parce que Brandon Lee y tenait à tout prix, l'histoire s'est rapprochée de ses origines. Nous avons donc construit une sorte de squelette narratif autour duquel se sont greffés tous les éléments qui nous fascinaient à la lecture de James O'Barr.

Avez-vous demandé à James O'Barr de participer à l'écriture du scénario, de veiller à ce que le film ne trahisse pas son oeuvre ?

James O'Barr n'a pas écrit le film. Evidemment, par courtoisie, nous lui avons offert de lire toutes les versions du scénario, pour avoir son avis. Ecrire une adaptation est un procédé très complexe où il faut parfois savoir s'éloigner du matériel d'origine. Et dans ce cas, l'auteur n'est pas forcément la personne la mieux placée pour effectuer ce travail. Il n'aurait pas été facile de collaborer étroitement avec quelqu'un d'aussi intime avec la bande dessinée. James O'Barr a manifesté son inquiétude quand il a constaté que l'histoire s'éloignait de la bande dessinée, mais il a vite compris qu'il nous était nécessaire de prendre nos distances pour mieux, ensuite, saisir l'esprit et l'émotion de son travail.

On raconte que vous avez travaillé sur *The Crow* sans script définitif, apportant des changements au jour le jour...

C'est exact, nous étions en perpétuelle phase de réécriture, y compris sur le plateau. J'ai rendu mon scénariste complètement fou. Un film évolue à chaque étape de sa production et il faut en tenir compte. Les comédiens apportent beaucoup, surtout lors des prises. Et ça, vous ne pouvez guère le prévoir en amont, sur le papier. Ils surprennent, trouvent leurs mots à eux pour exprimer les émotions de leur personnage. Ce serait idiot de ne pas les laisser agir. Je ne suis pas partisan de la méthode d'Alfred Hitchcock, qui n'envisageait pas les acteurs sous un autre angle que la récitation des dialogues ! L'apport de Brandon Lee au personnage d'Eric Draven a ainsi été essentielle. Brandon lui a donné vie, en a fait un être humain, un ange exterminateur que l'on aime, que l'on comprend. Seul le comédien peut parvenir à cette alchimie. Par contre, l'écriture d'un personnage comme Top Dollar est plus prévisible car un méchant répond toujours à des stéréotypes bien précis. Mais je ne veux pas minimiser la participation de Michael Wincott à son personnage. Ensemble, nous n'avons cessé de le revoir. Sur le papier, Top Dollar s'avérait plus second degré, plus drôle qu'il ne l'est actuellement.

Peut-on dire que Eric Draven est la combinaison du Joker et de Batman ?

■ ■ ■

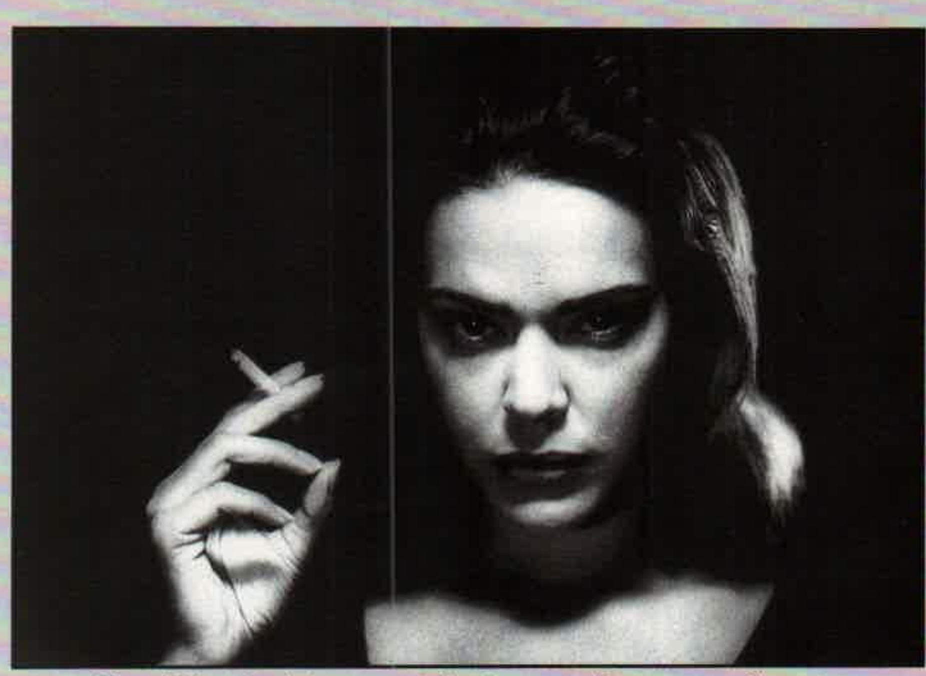
Eric Draven : un visage qui hésite entre le clown et le vengeur masqué.



L'ange exterminateur et le Corbeau, guide et détenteur des pouvoirs de son protégé.

Alex Proyas ouvre son "journal des rêves"

Présenté en Sélection Officielle à Cannes dans le programme de courts métrages, **Welcome to Crateland** est le premier volet de l'anthologie **Book of Dreams**, dont le concept est d'une belle honnêteté, d'une touchante humilité : mettre en images les rêves ou cauchemars tels qu'ils sont, illogiques, décalés, incompréhensibles, sensuels... A l'introspection et aux implications psychanalytiques qu'on ne manquera pas d'évoquer, Alex Proyas préfère largement la simplicité d'un voyage dans l'univers onirique où l'espace, le temps, le plaisir et la souffrance sont des valeurs très contrariantes. **Welcome to Crateland** ("bienvenue au pays des caisses") dévoile un peu de l'amour d'Alex Proyas pour les années 40 avec le premier plan où une femme émerge, façon Rita Hayworth, d'un flou artistique. Mona, c'est son nom, se propose de raconter un rêve qui l'a marquée. En légère tenue de nuit, Mona se retrouve dans une caisse en bois à géométrie variable. Tantôt coincée, tantôt libre d'avancer à quatre pattes dans des tunnels qui ne mènent nulle part, Mona fait une singulière rencontre en la personne de l'homme au pistolet, le maître du rêve qui l'informe de la suite des événements. La caisse doit rejoindre nombre de ses consœurs sur une rampe menant à un gigantesque crématorium...



Mona (Tiffany Powles), ou quand Alex Proyas rend hommage au film noir.



La caisse renfermant Mona. Direction : l'enfer !

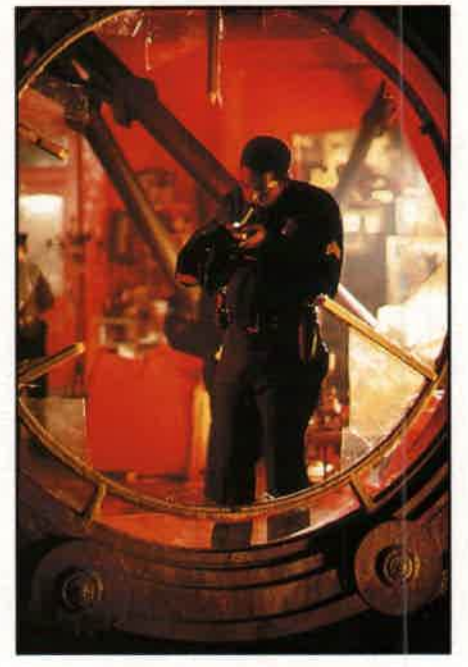
Un peu plus de huit minutes d'un noir et blanc au contraste superbe. Dans une ambiance qui n'est pas sans rappeler le meilleur de David Lynch, Alex Proyas titille les sens via un fétichisme typiquement masculin : caméra suivant lentement Mona à quatre pattes, chemise de nuit s'accrochant à un clou, apparition d'un pommeau de douche qui "décharge" sur la poitrine de la jeune femme... Cet érotisme, plus poétique que vulgaire, se marie à des visions d'un enfer où les caisses en bois renfermant les victimes menacent d'être dévorées par les flammes. Indiscutablement, Alex Proyas apporte autant d'attention à ces plans "live" - les corps dégagent une chaleur peu commune - qu'à ses plans truqués - les maquettes, bien que décelables, créent instantanément un monde cohérent. Pas de doute, **Welcome to Crateland** annonçait bien **The Crow**, et donc la naissance d'un réalisateur à la maîtrise exceptionnelle. Reste à attendre patiemment la suite de **Book of Dreams**, cette anthologie de courts métrages qu'on rêve déjà de voir regroupés dans un long.

■■■

Eric Draven ressemble un peu au Joker, mais, selon moi, on peut l'assimiler à plusieurs autres personnages de bande dessinée, qu'ils soient bons ou mauvais. J'espère avoir créé avec Eric Draven une figure plus proche du Joker que de Batman. Batman m'ennuie, tandis que son ennemi est fascinant du fait de sa folie. De plus, Batman fait un peu vieillot aujourd'hui ; impossible de le dissocier de l'époque de sa naissance, les années 40. Par contre, Eric Draven appartient aux années 90. Bien que les deux personnages aient en commun d'être devenus des vengeurs masqués après l'assassinat de personnes chères, je pense qu'Eric Draven possède une aura plus puissante, un magnétisme qui trouve sa source dans les profondeurs les plus sombres de l'âme humaine. Frank Miller, dans la bande dessinée "Dark Knight", et Tim Burton, dans ses deux films, ont tenté d'atteindre la même noirceur, le même désespoir, mais Batman continue malgré leurs efforts d'être un super-héros d'un autre temps.

S'il y a de l'humour dans *The Crow*, il est très noir, désabusé. En fait, le film se prend très au sérieux...

Beaucoup disent que **The Crow** possède un style quasi-religieux, mystique. Je ne suis pas d'accord. Sauf si, bien sûr, je me base sur les standards du cinéma américain. Je ne voulais pas que **The Crow** se prenne trop au sérieux, même si les émotions transmises au spectateur sont graves. Je ne tenais vraiment pas non plus à tourner un film totalement extravagant, dont les personnages existent uniquement pour amuser la galerie. Il était nécessaire que ceux-ci affectent émotionnellement le public, qu'ils le touchent, et ce n'est possible que si les pointes d'humour sont limitées. **The Crow** lance moins de petites plaisanteries, de clins d'œil, que les films de super-héros à la **Batman**. **The Crow** n'est pas un film stupide. Il ne racole pas dans le genre : "venez vous marrer un bon coup en assistant à une aventure idiote". Pourtant, les réactions du public américain vont souvent dans ce sens. Malgré l'atmosphère sombre et morbide du film, j'ai assisté à une projection sur Hollywood Boulevard où les gens riaient. J'ignore pour quelle raison. Reste qu'il y a un certain humour dans **The Crow**...



Le flic Albrecht (Ernie Hudson) sur les lieux du drame.

Vous avez laissé ces quelques pointes d'humour pour tempérer la violence de la revanche d'Eric Draven ?

A côté de **La Reine Margot**, **The Crow** ressemble à un conte de fées ! Mon film n'est pas aussi cruel que vous le suggérez. La violence, la cruauté et le sang n'occupent pas une place aussi importante que ça. Du fait qu'il s'agit d'une histoire dure et passionnelle, une certaine violence est nécessaire. Elle provient également de l'environnement dans lequel se déroule le film, une grande ville ; la violence fait partie intégrante de la vie urbaine. L'intérêt tient à la façon de décrire cette violence. Je préfère la suggestion à la fabrication de centaines de prothèses gore en latex. Dans **The Crow**, l'horreur est hors-cadre. En tant que spectateur, je ne suis pas porté sur les films d'horreur saignants, à moins qu'ils ne soient franchement délirants comme ceux de Peter Jackson. En tant que cinéaste, je ne trouve aucun intérêt à la complaisance morbide.

Votre manière de filmer, d'enchaîner les images, renvoie directement au clip vidéo. Cela ne vous gêne pas d'être ainsi étiqueté ?

Plus que du clip, mes influences viennent de la publicité. J'ai tourné des centaines de spots, beaucoup plus que de clips. Mon objectif est de captiver les gens sur une période très brève, un désir hérité de mon travail sur les spots publicitaires. De mon passé, je conserve sans doute cette crainte de perdre le public, de le voir se désintéresser du message que le produit essaie de faire passer. Avec le temps, je devrais me montrer plus serein à ce niveau, ne plus, coûte que coûte, tenter de saisir le regard. Pour le moment, il faut que j'agrippe le public, que je l'hypnotise. Dès que quelque chose n'allait pas lors des premières projections-test de **The Crow**, je n'hésitais pas à modifier le montage. **The Crow** devait être continuellement excitant. Cela ne signifie pas pour autant que le film doive carburer à deux cents à l'heure. Non. On peut retenir l'attention en jouant sur les ruptures de rythme, en allant doucement pour briser ce tempo et mettre toute la gomme. Question d'orchestration. Du fait de l'accident survenu sur le tournage, la post-production de **The Crow** n'avait rien de normal. J'ai dû, par exemple, sucrer le personnage de Michael Berryman (1), le Messager de la Mort, qui expliquait l'origine des pouvoirs d'Eric Draven. Son absence laisse quelques questions sans réponses.

Peut-on dire que *The Crow* soit un film "heavy metal" ?

The Crow s'inspire davantage de la musique industrielle que du hard-rock. D'ailleurs, Nine Inch Bails, le groupe central de la bande originale, se classe dans cette catégorie. Concernant la musique, nous avons obtenu toutes les chansons que nous désirions, y compris "Burn" de The Cure. Ce sont des inconditionnels de la bande dessinée de James O'Barr, et son œuvre les a considérablement influencés. Dans **The Crow**, la chanson compte autant que son utilisation. Dans la plupart des films américains, vous avez en fin de générique une liste incroyable de titres que vous n'entendez en fait qu'en fond sonore ! Il s'agit uniquement d'opérations commerciales destinées à faire vendre des disques. J'aime le rock'n roll et je tenais à ce qu'il soit un des éléments déterminants de **The Crow**. Toutes les chansons sont mises en avant. C'est un procédé inhabituel. Pour l'imposer, j'ai dû me battre, mais on ne peut nier qu'il électrise **The Crow**, qu'il contribue à en faire une sorte d'opéra.

Il y a quelques semaines, vous étiez au générique de *Casper, le Petit Fantôme*, une production Steven Spielberg. Mais vous avez disparu aussi sec. Pourquoi donc ?

J'ai abandonné la réalisation de **Casper** car le film n'allait pas dans la direction que je souhaitais. Je pensais qu'il était possible d'aboutir à une œuvre particulière, mais je me suis heurté à des sensibilités très différentes de la mienne, même si je ne reniais pas le concept d'un film familial. Disons qu'il existe deux conceptions du spectacle pour la famille : l'école *Walt Disney*, et l'école Tim Burton façon **The Nightmare before Christmas**. Vous ne devriez pas avoir de mal à deviner laquelle je préfère !

Propos recueillis par
Didier ALLOUCH
& Marc TOULLEC
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

1 - Michael Berryman est passé à la postérité pour un seul rôle, celui du cinglé cannibale au crâne en forme de pain de sucre de **La Colline à des Yeux** de Wes Craven.

Les amants diaboliques Mika (Bai-Ling) et Top Dollar (Michael Wincott).



L'as du couteau Tin Tin (Laurence Mason), le premier sur la liste revancharde d'Eric Draven.

Un ange trépasse

Sur le plateau de The Crow, un homme est mort. Brandon Lee, tué par accident, par négligence, suite à un consternant concours de circonstances. Comment en est-on arrivé là ? Qui porte le chapeau de cette disparition prématurée ? Des questions dont les réponses embarrassent. Brandon Lee, quant à lui, plaçait tous les espoirs de sa carrière à venir dans la peau de son personnage, Eric Draven...

Le 31 mars 1993, Brandon Lee décède des suites de ses blessures. Une balle lui perfore le ventre, endommage plusieurs organes vitaux et déclenche une hémorragie interne. Brandon Lee n'avait que 28 ans. Aussitôt, les informations les plus contradictoires, les plus délirantes, fusent. On évoque la fameuse Malédiction du Dragon, cette chape maléfique qui pèse sur la famille depuis la disparition de Bruce Lee en 1973, laissant **Le Jeu de la Mort** inachevé. A l'époque, bien peu de gens prêtaient attention aux conclusions officielles de l'autopsie demandée par la veuve de celui-ci, Linda Lee Cadwell : hémorragie cérébrale provoquée par une violente réaction allergique à des calmants.
Les divers incidents qui émaillent le tournage de **The Crow** sont traités de la même façon. Un pépin passe généralement inaperçu, mais l'accumulation suscite des interrogations inquiètes. Dès le premier jour de travail, un jeune charpentier subit de graves brûlures au visage, aux mains et à la poitrine. Il était assis sur une poutre métallique balayée par des lignes à haute tension. Puis un sculpteur perd les pédales et fonce au volant de sa voiture à travers le magasin d'accessoires plastiques, un ouvrier se plante un tournevis dans la main, un camion d'équipement prend mystérieusement feu, l'attaché de presse de la production est victime d'un accident de la circulation et un ouragan détruit plusieurs décors. Cette liste, à laquelle s'adjoint la chute d'un cascadeur à travers un toit (quelques côtes brisées), paraît, ironie du sort, dans le magazine américain *Entertainment Weekly* le 2 avril, soit à peine 48 heures après la mort de Brandon Lee. Le magazine était sous presse au jour de la tragédie et l'auteur de l'article intitulé "Oiseau de Malheur" ne présageait en rien ce qui allait survenir.
Les premières réactions à la mort de Brandon Lee ne surprennent pas : on murmure que les Triades, la pègre chinoise, auraient appuyé sur la gâchette. On parle d'une fatale rivalité amoureuse... La presse à scandales et à ragots relaie toutes les sottises qui circulent. Mais la mort prématurée de Brandon Lee découle d'une tragédie beaucoup plus banale, d'une consternante négligence, de la fatigue accumulée après 50 jours d'un tournage qui en comptait 58.

"*Ils voulaient faire un film de trente millions alors qu'ils n'en disposaient que de douze*" témoigne un membre de l'équipe démissionnaire avant le drame. Cette volonté de surpasser les contraintes budgétaires n'est pas sans conséquences. La production engage ainsi des novices locaux, bossant dur jusqu'à quatorze heures par jour sur le plateau, pour compenser leur manque d'expérience. La production ferme également les yeux sur la consommation de cocaïne...
Quelques minutes avant le tournage de la scène fatale à Brandon Lee, le comédien Michael Massee pointe sur la star le véritable Magnum 44, afin de gagner du temps. Un armurier respectueux des consignes de sécurité aurait interdit l'usage d'un pistolet réel, même vide, lors des répétitions. Après ces essais, l'acessoiriste X remplit le barillet du Magnum de balles à blanc, et omet de vérifier le canon. Or, quelques jours plus tôt, faute de balles à blanc de ce calibre, un bricoleur a vidé quelques véritables balles de leur poudre pour les placer dans le barillet. Lors du coup de feu, une légère détonation due à un reliquat de poudre pousse un morceau de douille dans le canon, désormais obstrué.



Eric Draven, au bord du gouffre, pleure sur la tombe de sa fiancée Shelly...

Comme personne ne se donne la peine de vérifier et nettoyer le révolver, comme les mesures de sécurité les plus élémentaires sont magistralement ignorées, c'est dans cet état que le Magnum 44 est utilisé pour la scène. Les caméras tournent : Michael Massee met Brandon Lee en joue à une faible distance. Trop faible, car tous les professionnels vous le diront, une balle à blanc tirée à quelques mètres peut causer de gros dégâts. De plus, déséquilibré, Michael Massee vise Brandon Lee, alors que la ligne de mire aurait dû se tenir quelques centimètres au-dessus de ses épaules. Lorsque le coup part, la déflagration est assourdissante : la poudre des balles à blanc éjecte violemment le morceau de douille en direction de Brandon Lee. Comme prévu, la star appuie, au même instant, sur le détonateur provoquant les impacts dans le sac à provision qu'il porte. Grièvement blessé comme le veut le scénario, Brandon Lee/Eric Draven se traine sur le sol tandis que le comédien David Patrick Kelly débite un flot d'insultes à son encontre. Du fait de la tension même de la scène, personne ne suspecte encore l'accident. On se dit que si Brandon Lee ne respecte pas vraiment le plan, c'est parce qu'il est un bon acteur, parce qu'il improvise... Moins d'une minute plus tard, tous se rendent compte du "pépin", sans en mesurer encore la gravité. Cette scène intervient au tout début de **The Crow**, lorsqu'Eric Draven et sa fiancée Shelly reçoivent la visite de Funboy, Tin Tin et cie. Brandon Lee est mortellement touché dans le plan exact où Eric Draven, son personnage, succombe aux balles de Funboy. C'est aujourd'hui une doublure (Chad Stahelski, cascadeur et entraîneur d'arts martiaux du défunt), vu de dos, qui figure à l'écran. Connaissant parfaitement la gestuelle de son élève, à qui il ressemble physiquement, Chad Stahelski supplée à sa disparition dans quelques autres plans, après que Alex Proyas ait adapté le scénario aux sinistres circonstances.

Brandon Lee n'appréciait guère qu'on l'étiquette "fils de Bruce Lee, spécialiste de la castagne". *"Il voulait être Mel Gibson"* se souvient le producteur en chef de **The Crow**, Edward Pressman. *"Il se définissait lui-même comme une sorte de jeune Steve McQueen, quelqu'un qui voulait tourner des séquences d'action sans doublure et se consacrer très sérieusement à sa vocation de comédien"* soutient l'agent de Brandon Lee, David Goldman. Après des débuts hollywoodiens sans éclat particulier dans **Dans les Griffes du Dragon Rouge** - aux côtés de Dolph Lundgren - et **Rapid Fire** (deux grosses séries B qui connurent des carrières médiocres en salles, mais remportèrent de jolis succès en vidéo), Brandon Lee misait gros sur **The Crow.** Pour se retrouver en tête de générique, il avait accepté un cachet modique de 750.000 dollars tout en se garantissant un petit pourcentage sur les recettes. Considérablement moins que les doléances du comédien originellement prévu par Edward Pressman pour tenir le rôle d'Eric Draven : Christian Slater. Amoureux de la BD de James O'Barr, qui allait devenir sa Bible sur le plateau, et convaincu de son potentiel commercial, Brandon Lee avait même déjà signé pour **The Crow 2 & 3**, les incontournables séquelles.
The Crow devait imposer Brandon Lee en tant que comédien. Conscient de cette opportunité, l'acteur s'est investi dans le film à 200 %, psychologiquement, physiquement, subjugué par la love-story macabre de James O'Barr. *"Eric Draven revient de l'au-delà. D'abord, il ignore où il se trouve, le pourquoi de sa résurrection... Comment simuler ce retour à la vie ? Il ne fallait surtout pas qu'il paraisse en excellente forme, si bien que je me suis résigné à perdre quelque chose comme huit kilos pour le rôle. Sur le plateau, j'ai ressenti le froid comme rarement. Jamais je n'irai délibérément à l'extérieur, sous la pluie, sans chaussures, lorsque la température n'est que de cinq degrés. Mais, du fait que cette épreuve conditionne émotionnellement Eric Draven, j'ai dû me résigner à affronter les mêmes épreuves"* témoignait Brandon Lee le 19 mars. Mais c'est essentiellement sur un plan cérébral que le comédien apprécie son personnage, Eric Draven. Interrogé sur le sens profond de sa vengeance, il répond en paraphrasant une tirade du livre de Paul Bowles, "Un thé au Sahara" : *"Parce que nous ignorons tout du jour de notre mort, nous avons tendance à penser que la vie prodigue des biens infinis. Combien de fois, vous souviendrez-vous d'une certaine après-midi de votre enfance si importante que vous ne concevez pas votre existence sans elle ? Peut-être quatre ou cinq fois encore ! Peut-être jamais plus ! Combien de fois contemplerez-vous encore la pleine lune ? Une vingtaine, sans doute. Tout ça semble illimité"*. Les souvenirs qui agressent la mémoire d'Eric Draven expriment ce doute.

Brandon Lee a puisé dans son intimité les émotions, les souvenirs qui le rapprochaient d'Eric Draven. *"C'est seulement lorsque vous perdez un ami, lorsque vous frôlez la mort, que les choses à priori insignifiantes, que les gens de votre entourage, acquièrent soudain leur réelle importance"*. Comme Eric Draven, littéralement assailli par les flashes de ses souvenirs heureux, de ses instants de bonheur. De manière plus troublante encore, Brandon Lee avait pris la place de son personnage le temps d'une question. *"Si je venais à disparaître, que ferais-je un an après ma mort, qui voudrais-je voir ? Cette personne pourrait être ma fiancée, Eliza, parce que c'est avec elle que je vais me marier après le tournage. Eric Draven, quant à lui, ne peut retrouver la seule personne qui compte vraiment pour lui car elle n'est plus. Toute la tragédie d'Eric Draven tient à ça"*. Une tragédie qui est aussi celle de Brandon Lee désormais. Mais **The Crow** survit à Brandon Lee auquel il est sobrement dédié. Car un mois après son décès, le producteur Edward Pressman prenait la décision de boucler le film, convainquant Alex Proyas, plutôt réticent, à se remettre au travail. C'était le plus vibrant hommage qu'on pouvait rendre à Brandon Lee : achever ce qu'il avait entrepris de plus intime.



Une image poignante d'un film visité une fois de trop par la mort...

Marc TOULLEC

La boîte de Pandore

Si les effets spéciaux ne tiennent pas la vedette dans **The Crow**, ils n'en demeurent pas moins capitaux, indispensables à sa réussite plastique, à sa flamboyante et sombre beauté picturale. Entre des travaux ordinaires mais superbes sur des maquettes, des vols d'oiseaux et des plongeons dans le vide, la société *Dream Quest Images* ose l'impensable : détourner les images de Brandon Lee après son décès pour les intégrer dans des plans qu'il n'a jamais pu tourner. De ces images troublantes, sept au total, dépendaient pourtant la finition du film...

The Crow n'est pas un film à effets spéciaux même si ceux-ci fourmillent. Ils sont très discrets, ne s'affichent jamais tapageusement, se mettent au service du film. Leur invisibilité garantit leur réussite. Derrière les maquettes de la ville, les vols de la corneille et les images digitalisées de Brandon Lee, une compagnie : *Dream Quest Images*, dans le tiercé de tête des studios d'effets optiques auprès d'*Industrial Light and Magic* et *Boss Films*. **Blade Runner, Beetlejuice, Total Recall, Predator, Abyss, Le Blob, Héros malgré lui**... Un palmarès impressionnant et une majorité de budgets mammouths. *Dream Quest Images* ne rame pas pour des productions fauchées.

The Crow possédait-il une bourse aussi remplie que la majorité des titres dont la compagnie a eu la charge ? *"Oh, non ! Le budget de **The Crow** est très modeste. A partir du moment où nous avons accepté de nous occuper des effets spéciaux visuels, nous avons fait appel à notre imagination. En fait, c'est ainsi que l'on obtient souvent de bien meilleurs résultats. Pour parvenir à l'objectif escompté, il faut se montrer audacieux, se creuser la tête pour trouver des idées novatrices, parfois même très stylisées, un look différent. Nous avons obtenu des plans réussis sans ruiner le producteur. Ils revenaient à environ 15.000 dollars pièce alors que notre moyenne se situe à environ 40.000"* explique Mark Galvin, superviseur des effets spéciaux visuels de **The Crow**. Pour la séquence de la cathédrale, par exemple, Alex Proyas, le réalisateur, ne pouvait se permettre un décor fignolé dans les moindres détails. *"Nous avons ajouté les éléments qui manquaient commes les vitraux, la voûte. Lorsqu'Eric Draven et Top Dollar croisent le fer sur le toit, ils se battent en fait devant un écran bleu auquel nous avons ensuite substitué le décor. La pluie également est d'origine digitale. Même les éclairages ne sont pas tout à fait naturels ; nous les avons corrigés par ordinateur. Quand à la façade extérieure de la cathédrale, c'est aussi du tout miniature !"*. Impressionnant. Et il faut avoir un œil particulièrement exercé pour deviner l'effet spécial après un tel raccord. L'image de **The Crow**, aussi composite soit-elle, intègre les éléments de provenances diverses sans faille, sans heurt, l'ordinateur polissant les aspirités, les sautes de lumière. A ce titre, la poursuite automobile entre Eric Draven/T-Bird et les flics tient autant du bricolage que la performance technologique. Proche de la chasse au Batman lancée dans Gotham City dans **Batman le Défi**, elle fleure bon les trucs chers à Tim Burton. *"Cette course-poursuite implique de vrais véhicules circulant dans des paysages miniaturisés, des véhicules miniaturisés roulant dans des paysages modèles réduits et de vraies voitures traversant des décors grandeur nature. Optiquement, grâce au réglage informatique des variations de luminosité, nous avons combiné l'ensemble"* confirme un Mark Galvin heureux de souligner à quel point *Dream Quest Images* se taille la part du lion dans la réussite plastique de **The Crow**, aux côtés des plateaux aménagés par le directeur artistique Alex McDowell. Dans une séquence époustouflante, Eric Draven détale sur les toits, traqué par un hélicoptère de la police après avoir plombé l'essentiel de l'état-major de Top Dollar. Il saute d'une hauteur invraisemblable dans un mouvement grâcieux et atterrit sur une surface dure. Aucun cascadeur, à l'exception peut-être des kamikazes de Jackie Chan, n'est capable de cet exploit sans y laisser sa peau ou risquer la rééducation en fauteuil roulant des mois durant. *"En vérité, la doublure de Brandon Lee tombe de seulement un mètre cinquante de haut. L'ordinateur compresse ce saut, isole le cascadeur dans une position immobile en l'air. On crée là l'illusion d'une chute depuis une dizaine de mètres et d'une réception en douceur au sol. Bien sûr, le cascadeur est filmé devant un écran bleu, et le décor un modèle réduit. Le faisceau du projecteur de l'hélicoptère, en fait un gros jouet, provient également d'un ordinateur. Pour donner aux images le mouvement, le sentiment de vitesse et de fuite, nous avons ensuite ajouté de la fumée que l'on dissipait et rassemblait en fonction des déplacements du comédien"*. Affolant. A l'écran, une fois de plus, l'illusion est parfaite, les raccords invisibles. *Dream Quest Images* assemble quasi-miraculeusement les pièces disparates du puzzle. *"Le gros challenge de **The Crow** tient à marier le plus intimement possible l'action réelle avec les comédiens et les miniatures dans une quarantaine de plans. Il était primordial que l'ordinateur aligne les images sans les téléscoper, sans que les coutures soient visibles"*. Même lorsqu'il s'agit des vols du corbeau sur la cité, pas une faille. L'effet est esthétique, simple comme bonjour pour les petits génies de *Dream Quest Images*. Suffit bêtement de lâcher six corneilles dressées devant un écran bleu, de choisir les angles les plus réussis dans cet amas de pellicule et, ensuite, de les insérer dans un plan de maquettes.

Cependant, si **The Crow** n'est pas un film comme les autres, même les plus achevés au niveau des effets spéciaux, c'est du fait de l'accident qui endeuilla le tournage. Un accident mortel qui modifia sensiblement le scénario et, du coup, les effets spéciaux. *"Nous avons travaillé sur un personnage nommé The Skull Cow-Boy qui guidait le public dans l'univers d'Eric Draven. The Skull Cow-Boy se définissait comme un personnage de transition, chargé de raconter, d'expliquer les pouvoirs surnaturels d'Eric Draven. On prévoyait des séquences entre ce personnage et le héros, mais elles n'ont pu être mises en boîte. Après la mort de Brandon Lee, l'histoire a été revue. Elle y a gagné en puissance puisqu'aucun élément ne vient interférer avec Eric Draven"*. Les bases de cette nouvelle mouture de **The Crow** amènent *Dream Quest Images* à travailler sur des plans digitalités à partir d'images de Brandon Lee. *"Ce sont les premières images de ce genre. Cette technologie avancée a permis de raconter une histoire inconcevable sans elle"*. Sept plans mettent ainsi en scène Brandon Lee sans que l'acteur y ait participé. *"Dans deux d'entre eux, vous avez le visage de Brandon Lee sur le corps d'une doublure. L'idéal aurait été d'avoir des plans de Brandon Lee immobile devant un écran bleu. Nous avons donc repris sa tête sur un autre plan dans lequel il avait les mains sur la poitrine. Nous l'avons extrait, retouché, collé image après image sur le cou de la doublure. Puis un dessinateur s'est chargé de corriger les petits défauts. Ce plan, un cauchemar de 52 secondes, montre Brandon Lee, cadré en pieds devant la fenêtre"*. Le miracle est essentiellement dû au programme informatique Matador, lequel permet de stabiliser l'image en éliminant tout tremblement, y compris ceux de la caméra. *"Ensuite, nous avons appris à ce programme à comprendre la distance entre les objets, la perspective. Actuellement, nous travaillons sur un effet spécial où un comédien saute d'un avion. Nous sommes chargés de remplacer le visage du cascadeur par celui de la vedette du film. On s'inspire là des techniques utilisées sur **The Crow**. Bientôt, des stars comme Schwarzenegger et Van Damme seront vraiment au cœur de l'action sans avoir pris le moindre risque"*. Vraiment à la pointe des effets les plus sophisfiqués, les gens de *Dream Quest Images*.

Mais est-ce bien moral d'utiliser ainsi les images d'un mort, de les manipuler à loisir pour palier à son absence ? Impossible de ne pas renvoyer à l'avertissement de Michael Critchton dans son film **Looker**. Là, des mannequins étaient "entrés" dans l'ordinateur. L'image dupliquée sous toutes les coutures pouvait être utilisée dans toutes les circonstances tandis que "l'original" était purement et simplement supprimé. On a récemment vu des plans "volés" à Humphrey Bogart et Marilyn Monroe dans des spots publicitaires. Ces techniques forcent le respect, inquiètent aussi. Ce qui était encore de la science-fiction en 1981 dans **Looker** est aujourd'hui une quasi-réalité.
*"Les problèmes de moralité ont été assumés par la mère et la fiancée de Brandon Lee qui tenaient à ce que **The Crow** soit achevé pour respecter sa mémoire. Techniquement, si l'effet de substitution d'un visage par un autre est nouveau, il n'est pas révolutionnaire. Je dirais même qu'il s'agit là d'un truc assez classique. En fait, nous n'avons fait qu'emprunter la performance d'un comédien à un endroit pour la placer à un autre. Nous n'avons pas altéré la performance mais le lieu de la performance. Quand Brandon Lee rentrait dans sa chambre mise à sac, il se trainait à l'origine dans une ruelle, sous la pluie. Cela revient un peu à filmer un acteur devant un écran bleu. Vu ainsi, nous avons un effet optique traditionnel. Seule la manière d'arriver à ce résultat est différente. Il nous a fallu inventé de nouveaux outils"*. Le programme Matador justement, une porte ouverte sur des performances, des miracles. Et des abus ? Si l'usage qu'en fait Mark Galvin et *Dream Quest Images* demeure encore dans les limites du raisonnable, s'agissant prioritairement de sauver un film et de raconter une histoire qui se tient, certains requins, n'appartenant pas forcément au monde du cinéma, flairent déjà d'odieuses manipulations. *"Nous avons ouvert une boîte de Pandore"* conclut Mark Galvin. Que sortira-t-il donc de cette boîte après Brandon Lee ?

Marc TOULLEC

Brandon Lee n'a jamais tourné ce plan. Seul son visage a été importé sur le corps d'une doublure et intégré au plan d'ensemble par le biais d'un programme informatique novateur.

1

2

3

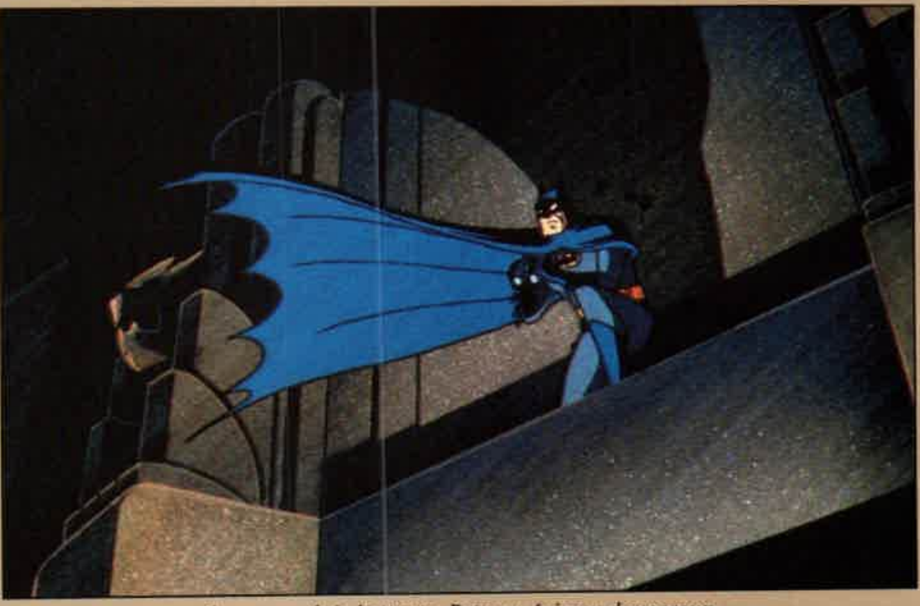
4

La naissance en quatre étapes d'un plan qui n'existait pas avant la mort de Brandon Lee : 1) la prise de vues originale dont on tire un matte digital (2). 3) le décor où l'on veut désormais que le personnage apparaisse. 4) le résultat final obtenu grâce à l'ordinateur.

actualité vidéo sortie le 25 août

BATMAN contre le Fantôme Masqué

Batman/Bruce Wayne comme jamais vous ne les avez vus. Bruce Wayne avant Batman, apprenti-justicier pas encore mûr pour endiguer le flot des vilains qui fondent sur Gotham City. Bruce Wayne meurtri par une histoire d'amour prématurément écourtée. Tantôt intimiste, tantôt flamboyant, ce dessin animé dérivé d'un cartoon télé au succès mérité explore les versants les plus ombragés de la personnalité de son mythique héros. Un super-héros qui sort grandi de cette héroïque introspection !



Sous une pluie battante, Batman épie un dangereux rival en train de courtiser sa blonde...

D'un dessin animé dévoué aux aventures de Batman, on n'attend pas grand chose. Mais, à l'image de la nouvelle série de cartoons télés inspirés par le personnage de Bob Kane, **Batman contre le Fantôme Masqué** vole à tire-d'aile au faîte des buildings de Gotham City, et partage même avec **Batman le Défi** de Tim Burton les lauriers de la meilleure adaptation cinématographique du mythe. Ses principaux initiateurs, Bruce Timm et Eric Radomski, l'ont voulu original, grave, collant de près à la légende, respectant scrupuleusement l'intégrité du super-héros des ténèbres, torturé, résigné à hanter Gotham City, cherchant dans la chasse aux criminels matière à psychanalyse musclée. Inconditionnels du justicier de l'ombre, ils ignorent délibérément les lois du dessin animé commercial à l'usage d'un public familial. Que la comédie et l'humour soient depuis toujours une sacro-sainte obligation du cahier des charges du dessin animé américain ne les empêchent nullement de dépeindre très solennellement ce Batman. De le décrire pathétique, jaloux, effrayant, brutal et héroïque comme le veut sa légende. De le montrer vissé à flanc de gratte-ciel, sous une pluie battante, telle une gargouille de Notre-Dame. Une des images les plus expressives d'un **Batman** qui ne lésine pas sur les vignettes propres à enthousiasmer ses fans les plus fervents.

Le film d'Eric Radomski et Bruce Timm explique le mythe, le rationalise intelligemment en préservant son aura sacrée. D'abord, Bruce Wayne n'est pas intuitivement devenu Batman, sur une illumination, du jour au lendemain. Avant de s'identifier à une chauve-souris humanoïde, le jeune millionnaire s'essaie à un déguisement, mi-cambrioleur, mi-ninja. Grimé sans imagination, il corrige quelques vilains sans envergure à grand renfort de coups de savate. Traité de clown, de Mister Kung Fu par les braqueurs ricanants, Bruce Wayne recherche un aspect autrement plus impressionnant. Une patte, une griffe... L'idée de Batman, Bruce Wayne la doit au hasard, à sa présence près d'une faille débouchant sur une caverne d'où jaillissent des milliers de chauve-souris, au moment même d'une vibrante étreinte avec la belle Andréa Beaumont. Bruce Wayne gribouille quelques croquis maladroits et, à tâtons, parvient au résultat escompté. Lorsqu'il se glisse pour la première fois dans la combinaison, son vieux majordome, Alfred, marque un mouvement de recul ; Batman l'intimide. Le zélé serviteur frissonne d'effroi !

Sur la silhouette de Batman, Eric Radomski et Bruce Timm effectuent un travail formidable. Chacune de ses apparitions est mise en scène avec majesté, respect. Magnifique, lorsque Batman se recueille devant le mausolée de ses parents. Somptueuse, lorsque, recroquevillé après un plongeon à travers une baie vitrée, il se relève pour faire face à quelques truands affairés. Aucune de ces images n'est abandonnée à la facilité. Les deux réalisateurs adulent Batman ; cela se sent. S'ils le vénèrent, ils jettent aussi sur lui un regard démystificateur. Paradoxe ? Non, car les faiblesses de l'humain cohabitent harmonieusement avec la poigne de fer du super-héros. L'humain, c'est principalement Bruce Wayne, montré comme un playboy, un rien goujat, au bras duquel s'accrochent des grappes d'admiratrices béates. Andrea Beaumont n'est pas de ces groupies écervelées. Altière, d'une beauté aussi parfaite que celle de Gene Tierney ou Lauren Bacall, elle revient à Gotham City dix ans après l'avoir brutalement quittée, dix ans après avoir



Batman et le Joker : une ultime et très James Bondienne empoignade dans un décor riche en possibilités...

Impérial, Batman s'engage dans la Cité du Futur, le repaire piégé du Joker.

planté Bruce à qui elle refuse une bague de fiançailles. Son retour coïncide avec l'apparition d'un redoutable prédateur, le Fantôme Masqué. Enrobé dans un brouillard, énonçant ses condamnations à mort d'une voix spectrale digne de Dark Vador, le Fantôme élimine les champions du crime à Gotham City, les parrains. Invincible, il ressemble à Batman, lequel se trouve, à chacun des forfaits, sur les lieux du crime. Allié des forces de l'ordre, il se retrouve classé au rang de paria, de criminel à coffrer au plus vite. Traqué sur tous les fronts, il élucide néanmoins le mystère du Fantôme Masqué, découvre une curieuse relation entre une poignée de malfrats de haute volée et le père, un puissant industriel, d'Andréa Beaumont. Dans l'affaire, qui remonte à loin, trempait également un jeune truand dont le sourire s'étendait presque jusqu'aux oreilles, un surdoué du mal qui allait devenir le Joker. Tout naturellement, alerté par un vieux complice, le Joker sort de son antre, une cité du futur à l'abandon et dont il est l'unique locataire. Cette cité : une sorte de gigantesque exposition universelle, "World of the Future", où s'élèvent des fusées, des robots géants, des ménagères de fer blanc à qui le Joker tapote les fesses, et leur petit chien de garde couinant qu'il envoie valdinguer d'un magistral coup de pied ...



Batman face au Fantôme Masqué : un duel qui rappelle l'antagonisme Batman/ Catwoman.

Les décors de ce genre, spectaculaires et prétextes à de belles créations d'atmosphères souvent lugubres, foisonnent dans **Batman contre le Fantôme Masqué**. Le cimetière, gothique à souhait sous l'orage, renvoie aux vieux **Frankenstein** des années 30. Il y a également le New York miniature où Batman, tel King Kong, subit l'attaque de petits avions mitrailleurs après que le Joker ait tenté de le mettre en pièces à coups d'Empire State Building à l'échelle idoine. Et également l'indispensable Bat-Cave, le spacieux manoir des Wayne... La débauche de décors ne vient toutefois jamais empiéter sur les plates-bandes de la romance Andréa Beaumont/Bruce Wayne, voisine de celle avec Catwoman. Une idylle émouvante très sérieusement traitée, à l'image des histoires d'amour vécues par des protagonistes de chair et d'os. Toute la réussite de **Batman contre le Fantôme Masqué** tient d'ailleurs au parti pris d'une vraie mise en scène de cinéma. Enchaînement des plans d'une remarquable fluidité, y compris dans les bagarres, prises de vues expressionnistes, mouvements de caméra rotatifs, en plongée depuis les plus hautes corniches de Gotham, explosions cataclysmismes à la **Akira**, clin d'œil à **West Side Story**... En quelques minutes, on oublie le dessin animé en faveur du film tout simplement. Et la musique épique, grave et magique de Shirley Walker contribue encore à positionner **Batman contre le Fantôme Masqué** à quelques encâblures de **Batman le Défi**.

Marc TOULLEC

Batman : The Mask of the Phantasm. *USA. 1993. Réal.: Eric Radomski et Bruce W. Timm. Scén.: Alan Burnett, Paul Dini, Martin Pasko & Michael Reaves d'après les personnages créés par Bob Kane. Mus.: Shirley Walker. Prod.: Tom Ruegger, Jean MacCurdy, Benjamin Melniker et Michael Uslan pour Warner Brothers. Voix (version originale) : Kevin Conroy, Mark Hamill, Dana Delany, Hart Bochner, Abe Vigoda, Efrem Zimbalist Jr, Bob Costanzo, John P. Ryan, Stacy Keach... Dur.: 1 h 14. Dist.: Warner Home Vidéo. Sortie directe à la vente le 25 août 1994.*



interview Bruce TIMM & Eric RADOMSKI

Piliers de la série pour la télévision, Eric Radomski et Bruce Timm sont, depuis leur enfance, des inconditionnels de Batman. Un Batman impérial, sérieux, torturé. Pas question de prendre à la légère les aventures du Dark Knight. Pas question de les aligner sur les standards disneyiens de l'animation. Les deux hommes optent pour un film aux protagonistes complexes, pour un environnement où s'épanouissent les roses noires, les dames piquantes...

***Batman contre le Fantôme Masqué* peut-il être considéré comme une sorte de super pilote à la série TV animée ?**

E.R.: Il s'agit plutôt de la combinaison de tout ce que cette série comporte de meilleur. Dans ce sens, **Batman contre le Fantôme Masqué** est plus un aboutissement qu'un début. Sans l'expérience des 65 épisodes que nous avons tournés dans un premier temps, jamais nous n'aurions pu aboutir à ce **Batman**, du moins pas dans sa forme actuelle.

B.T.: C'est grâce au succès du film **Tiny Toons** directement sorti en vidéo après leur programmation télé qu'un long métrage a découlé de la série **Batman**. Jean MacCurdy, la productrice, s'est dit qu'il était possible de renouveler l'expérience. De plus, le studio cherchait à nous occuper en attendant le feu vert pour le démarrage d'une nouvelle saison à la série. Mettre en chantier un long métrage permettait donc d'occuper l'équipe travaillant sur la série.

En fait, ce sont surtout des raisons économiques qui ont motivé la naissance de *Batman contre le Fantôme Masqué* ?

E.R.: Pour beaucoup oui, bien que ce **Batman** ait initialement été prévu pour une sortie directe en vidéo aux Etats-Unis. Comme aucun dessin animé, pas même un *Walt Disney*, n'était prévu pour les fêtes de Noël, les gens de *Warner* ont saisi l'opportunité d'occuper le créneau. D'ailleurs, ils n'ont pris que tardivement la décision d'exploiter le film en salles, alors que nous étions en Corée pour discuter des détails de l'animation. Ce n'est qu'une fois que nous sommes rentrés à Los Angeles que nous avons appris la nouvelle. Nous étions à la fois ravis et frustrés. Frustrés parce qu'il ne nous restait presque plus de temps pour repenser le film à l'échelle d'un grand écran. L'image est plus large, les décors, de ce fait, plus imposants... Une petite erreur passe sur un téléviseur de 60 centimètres mais saute aux yeux sur un écran de cinéma !

Le concept de *Batman contre le Fantôme Masqué* prend des initiatives heureuses par rapport au mythe de Batman. Quelles sont les origines de cette démarche ?

B.T.: Dans aucun film, dans aucune bande dessinée, vous n'avez une explication rationnelle et détaillée des origines de Batman. La transition entre Bruce Wayne et le super-héros qu'il devient ne s'opère pas réellement. Dans le film, nous sommes partis du fait que Bruce Wayne n'aurait jamais pu devenir le justicier psychotique que l'on connaît s'il n'avait pas vécu une histoire d'amour malheureuse avec Andrea Beaumont. Il était à deux doigts de l'épouser, de s'installer avec elle et de mener une paisible vie de couple. Cette version des origines de Batman est totalement inédite.

E.R.: Cette histoire nous concerne, nous touche tous. Nous sommes tous encore imprégnés d'une aventure amoureuse dont la seule issue était la séparation. Ce côté-là renforce l'identification du spectateur avec Bruce Wayne et Batman.

B.T.: Sur la série TV, nous n'avons malheureusement pas étudié de près Batman du fait que le diffuseur, *20th Century Fox*, ne désirait pas que nous creusions les problèmes psychologiques, les états d'âme de nos personnages. Le film nous a permis de développer justement ce côté-là. Ainsi, le Batman télé et celui du **Fantôme Masqué** sont légèrement différents dans la mesure où le second se montre plus torturé, plus humain que le premier. Du fait de la romance qui ressurgit du passé de Bruce Wayne, **Batman contre le Fantôme Masqué** atteint un niveau émotionnel plus puissant. C'était risqué de montrer un Batman très amoureux, surtout dans un dessin animé, mais nous avons tenté le coup.



La Batmobile : un élément indispensable à la panoplie d'un héros au meilleur de sa forme.



Gotham, la ville natale de Batman.

Ce n'est pas un peu kamikaze d'essayer de nous faire vibrer avec des personnages en deux dimensions ?

B.T.: Totalement kamikaze. Le secret consiste simplement à considérer nos protagonistes comme des comédiens de chair et d'os dès l'élaboration du story-board. Il faut, à ce stade, travailler leur comportement, les expressions du visage qui doivent refléter l'anxiété, le bonheur, la mélancolie... Les dessinateurs se doivent de mettre le plus possible de leur personnalité artistique dans les protagonistes. Car ensuite nous perdons le contrôle direct, au quotidien, du projet. L'animation se fait en Corée. Ce n'est sûrement pas durant cette étape, pourtant capitale, que l'émotion va surgir. Les animateurs essaient seulement d'aller le plus vite possible tout en maintenant le meilleur niveau technique.

E.R.: Nous dessinons d'après des dialogues préalablement enregistrés. De la sincérité, de la qualité du comédien dépend la profondeur du personnage. Les émotions transmises dans la voix facilitent considérablement l'animation, le comportement des personnages. Le dessinateur identifie les sons à ce qu'il va crayonner. Ainsi, **Batman contre le Fantôme Masqué** doit énormément à Kevin Conroy. Nous considérons également que Mark Hamill n'a jamais été aussi bon que dans l'interprétation du Joker. Bien sûr, nous aurions aimé bénéficier du temps qu'ont les techniciens de *Disney* pour accorder les mouvements animés des lèvres aux voix, mais, vu nos délais serrés, nous ne sommes pas mécontents du résultat.

Facteur déterminant dans la réussite de *Batman contre le Fantôme Masqué*, et également dans l'expression des émotions : Andrea Beaumont. Dans le dessin animé, on ne connaît d'autre exemple de femme fatale...

E.R.: Il nous a fallu beaucoup d'audace pour créer un personnage aussi ambigu qu'Andrea Beaumont. C'est d'ailleurs la première fois qu'une vraie femme est mise en scène dans un dessin animé américain. Andrea Beaumont doit son existence à notre amour des films noirs des années 40, à Lauren Bacall qui en était la plus fascinante ambassadrice. Nous avons pensé au style de femme qu'elle incarnait afin de cerner le mieux possible Andrea Beaumont. Elle se devait d'être belle, sexy, brillante, intelligente et dotée d'un fort tempérament. Elle devait être telle que sa relation avec Bruce Wayne soit crédible. Avant de la rencontrer, Bruce Wayne n'était qu'un séducteur uniquement attiré par les aventures faciles, sans lendemain. Andrea Beaumont devient l'amour de sa vie. Sans elle, il ne serait jamais devenu Batman.

B.T.: Andrea Beaumont ne ressemble pas physiquement à Lauren Bacall, mais elle en possède les attitudes, le timbre de voix. C'est le prototype même de la femme fatale.

Qui dit femme fatale dit immanquablement film noir. Et l'influence du film noir dans *Batman contre le Fantôme Masqué* est évidente...

E.R.: L'atmosphère est l'une des données essentielles à la naissance de l'émotion. Dans les films noirs, ambiance et atmosphère comptent énormément. C'est aussi le cas dans l'animation en général, mais les références vont plutôt du côté de chez *Disney*. L'univers de Batman étant très éloigné de celui de *Disney*, nous sommes naturellement allés dans la direction opposée, vers le film noir où prévalent le mystère et le suspense. Batman est un personnage mystérieux du point de vue de ses concitoyens ; personne ne connaît sa véritable identité... Qui, mieux que Batman, peut rentrer dans le moule du film noir ?

***Batman contre le Fantôme Masqué* s'offre de jolis instants de terreur pure du fait de son "vilain" principal, qui semble surgir de l'au-delà !**

B.T.: Le Fantôme Masqué découle de la représentation classique de la mort, la Grande Faucheuse. Nous avons adapté cette imagerie traditionnelle au cadre. Il était impératif que le personnage ne soit pas technologique avec des rayons laser sortant des yeux, des fusées dans le dos et tout le clinquant habituel. Le Fantôme Masqué devait avoir l'aspect d'un spectre, d'un revenant. Pour qu'il fasse peur aux criminels les plus endurcis

de Gotham, nous ne devions pas lésiner sur son apparence diabolique, sur son absence de sentiments...

De même, les séquences d'action du film sont assez brutales, découpées comme si vous mettiez en scène de véritables comédiens...

B.T.: Elles nous rapprochent des deux **Batman** de Tim Burton. J'admire ces films pour l'atmosphère qu'ils dégagent, pour leur look. Mais, en tant que films d'action, ils n'offrent que peu d'action pure. De plus, les quelques péripéties ne provoquent pas de poussées d'adrénaline chez le spectateur. Tim Burton laisse de côté le dramatique pour se concentrer sur la psychologie de ses personnages. J'ai l'impression que le côté action ne l'intéresse pas vraiment. Au contraire, nous voulions le plus de bagarres, de poursuites possible. Nous voulions un dynamisme absent des **Batman** de Tim Burton. Voilà comment nous nous sommes inspirés des films du genre que nous aimons, **Mad Max 2** et **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**, pour nourrir notre film en action.

E.R.: Dans les scènes de combat à mains nues, nous sommes allés le plus loin possible dans la mesure où nous ne subissions pas les mêmes restrictions qu'à la télé. Les chaînes ont si peur d'être poursuivies en justice si un gamin est victime d'un accident dont les circonstances renvoient à un quelconque épisode... Dans **Batman contre le Fantôme Masqué**, nous avons décrit les empoignades comme jamais nous ne pourrons les montrer à la télévision. Batman ne possédant ni flingue ni arme particulière, il n'a que ses poings pour se battre. Les bagarres sont donc réalistes dans les limites du raisonnable.

B.T.: Il y a davantage de sang dans le film que dans le dessin animé TV, qui n'en montre jamais. Pour éviter une interdiction aux moins de 13 ans, nous avons quand même dû couper quelques plans légèrement saignants. On tenait à ce que **Batman contre le Fantôme Masqué** soit le plus intense possible sans que la violence soit forcément graphique. Les gens de la Censure nous ont surtout demandé d'adoucir les plans où le Joker frappe Andrea Beaumont au visage et au ventre. Nous devions également nous montrer très vigilants dans les rapports sexuels entre Bruce Wayne et sa fiancée afin de ne pas choquer les enfants. En bref, nous avons subi les interdits habituels d'un film conventionnel.

Evidemment, la présence du Joker constitue l'une des attractions majeures de *Batman contre le Fantôme Masqué* ! Il se montre là plus drôle, plus vicieux qu'il ne l'a jamais été jusqu'à présent !

E.R.: Le Joker est un personnage dont on doit user avec attention. Il se lance dans des actes étranges, dingues, mais, en vous enfonçant trop dans le burlesque, vous le feriez passer pour un idiot. Il doit inspirer la peur, mais sa présence est également une soupape au drame, au trop plein de tension. Il s'oppose tout naturellement à Batman qui calcule tout, planifie et prévoit sans laisser la moindre place à la fantaisie. Le Joker adore l'imprévisible, l'improvisation, l'absence de logique. Il se comporte exactement comme Bugs Bunny qui adore faire tourner en bourrique Elmer Fudd. Lorsque Elmer le met en joue avec son fusil de chasse, Bugs Bunny lui saute dessus pour lui embrasser voracement son grand front. Le Joker et Batman, c'est du pareil au même ! Entre nous, nous n'arrêtons pas de raconter les blagues, les mauvais tours que nous pourrions faire endurer au très sérieux Batman. Cela donnerait une série de dessins animés absolument tordus et hilarants !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)



Le Fantôme Masqué, un justicier spectral, pourfendeur de truands...



Le Joker fidèle à lui-même : sarcastique, farceur et cruel...



Batman, ou l'art de cuisiner une victime hystérique du Joker...



Un des redoutables pensionnaires de l'île-prison, les dents taillées pour mordre jusqu'à l'os !

ABSOLOM 2022

Lorsque *Mad Max 2* s'entiche de *Fortress*, cela donne *Absolom 2022*, film de prison à une autre échelle qu'Alcatraz, Sing Sing ou Cayenne. Ici, pas de gardiens visibles, de barreaux ou de mitard. Pire, un satellite, la mer, et parfois un missile se chargent de refouler les candidats à l'évasion tandis que les faibles sont impitoyablement écrasés par les forts. Réalisateur du prochain James Bond, *Golden Eye*, de *Howard Phillip Lovecraft Détective* et de *La Loi Criminelle*, le Néo-Zélandais Martin Campbell anime ce spectacle tribal, fortement membré, où mauviettes et femmes ne sont pas les bienvenues !

Les systèmes pénitentiaires de demain n'offrent guère d'espoir aux criminels. Les autorités jettent les prisonniers de droit commun dans un Manhattan clos, apocalyptique (**New York 1997**), dans un pénitencier souterrain de haute technologie (**Fortress**), leur placent autour du cou des colliers explosifs (**Wedlock**), les isolent sur une planète particulièrement inhospitalière (**Alien 3**)... La cruauté le dispute à la sophisfication des moyens de contrôle, de répression. Le pénitencier de **Absolom 2022**, à l'échelle d'une île, garantit à la société d'entasser les repris de justice dans un endroit d'où il est impossible de s'évader, un endroit où les prisonniers sont livrés à eux-mêmes. L'entretien de la prison, l'approvisionnement, les soins médicaux ? Inexistants ! En cette année 2022, le concept du quartier de haute sécurité consiste tout simplement à parquer les brebis galeuses dans un enclos vaste, à les surveiller électroniquement depuis l'espace et, au pire, à réprimer énergiquement les malins qui tenteraient de filer à l'anglaise, par voie maritime. Bref, l'île d'**Absolom 2022** n'a rien d'Ibiza. La compagnie gestionnaire de la Leviticus Maximum Security Prison recrute Warden, le plus abominable, tordu et sadique de ses cadres pour s'assurer que règne une discipline de fer. Lorsqu'il tombe sur une forte tête comme John Robbins, un capitaine incarcéré pour le meurtre d'un supérieur, Warden, le technocrate-maton, se plait à briser sa volonté.

"Dans sa prison, Warden est à la fois juge, jury et bourreau. Il impose ses propres règles à ce qu'il appelle le "retraitement des déchets humains". Dans ce monde, les prisons se doivent, comme toute autre entreprise, d'être rentables. Le Directeur est prêt à n'importe quoi pour atteindre ce but et il a les mains libres : personne ne se préoccupe de ses méthodes car personne ne se soucie du sort des prisonniers. Ce sont les plus grands criminels de 2022 et le seul souci de la société, c'est d'en être débarrassé. Les prisonniers survivront ou mourront selon leur aptitude à se défendre et à s'adapter" explique le réalisateur Martin Campbell, arrivé sur le projet après que **Taking Liberty**, le détournement d'une navette spatiale, ait avorté. Mais sa productrice, Gale Anne Hurd, avec qui il s'est si bien entendu sur **Howard Phillip Lovecraft Détective**, pense immédiatement à lui pour mettre en images le roman de Richard Herley, publié en 1988. Le bouquin est salé, méchamment violent, et s'étend sur les mœurs homosexuelles des détenus, sur l'anthropophagie qui remplit les ventres. Exit ces audaces barbares dans une production grand public, tout juste assez violente pour ne pas trop faire "Bibliothèque Rose".



Le clou d'Absolom 2022 : l'assaut des barbares contre la colonie pacifique.

"Vu le climat actuel, il n'était pas question de donner dans l'ultra-violence. Ainsi, nous avons dû revoir le script original, limiter sérieusement les débordements gore, les relations gays très explicites entre les prisonniers, le langage qui s'avérait particulièrement ordurier". On pourrait rêver à un **Absolom 2022** totalement barbare, sans restriction aucune. *"Un film pareil n'aurait jamais pu se monter dans le contexte hollywoodien actuel. Le producteur exécutif Jake Eberts insistait pour que nous ne nous engagions pas dans cette direction. J'ai ainsi pris le cap d'une violence à la Indiana Jones, d'un apport d'humour supplémentaire. Bien sûr, certaines personnes trouveront le film encore trop violent ! Difficile d'échapper à quelques brutalités lorsque, sur une île, vous avez 600 hommes dont 500 essaient d'éliminer les 100 autres ! A ce stade, **Absolom 2022** n'implique que deux ou trois scènes vraiment corsées, dont une décapitation. Pour le reste, tout se déroule hors-champ. Même durant la grande bataille finale, j'ai davantage joué sur les effets de montage que sur des effets sanglants appuyés".* Un rien frustrant d'endiguer ainsi les excès. Evidemment, une restriction pareille signifie aussi que les rapports virils entre les protagonistes doivent se limiter à une franche camaraderie hétérosexuelle. Le public américain admettait déjà mal l'affection musclée que se portaient quelques uns des vilains principaux de **Mad Max 2** dont l'accoutrement ne laissait planer aucun doute sur leurs mœurs. Le doute, **Absolom 2022** le préserve au moins à une occasion, lorsque Casey, en mal d'identité, colle aux basques de John Robbins dont il veut se faire un ami. En admettant que le réalisateur se soit nommé feu Derek Jarman, les deux hommes se seraient immédiatement roulés un patin. *"L'ambiguïté des rapports entre Casey et Robbins hissent le film à un autre niveau. Une fois encore, sur une île dont la population est uniquement constituée d'hommes, je ne vois pas comment éviter la question. Mais il est toujours possible d'interpréter différemment les choses. Robbins peut représenter l'image du héros, d'un exemple à suivre pour un Casey assez lâche au demeurant".* Possible Martin, possible... Mais les œillades que Kevin Dillon lance à Ray Liotta ramènent quand même aux battements de cils de Loïs

■■■

interview : RAY LIOTTA

Célèbre du jour au lendemain pour avoir vigoureusement dérouillé Melanie Griffith dans *Dangereuse sous tous Rapports*, après quelques années de théâtre et de télévision, Ray Liotta est un comédien qu'on étiquette facilement. Trop facilement. C'est ignorer un répertoire étendu qui passe par *Les Affranchis*, *Nicky & Gino*, *Jusqu'au Bout du Rêve*... Des rôles différents les uns des autres, parfois brutaux, parfois intimistes et drôles. Eclectique, Ray Liotta s'essaie avec *Absolom 2022* à la science-fiction champêtre et ses forêts australiennes transformées en pénitencier de choc...

Dans *Absolom 2022*, vous détalez, courez, sautez, nagez, vous vous battez à mains nues... On ne vous connaissait pas toutes ces qualités physiques jusqu'à présent !

C'est bien ce qui m'a poussé à accepter la proposition du réalisateur, Martin Campbell. Je n'avais jamais tourné un véritable film d'action et d'aventures avant ça. En me joignant au projet, j'ai saisi l'opportunité de redevenir un gosse, de jouer aux gendarmes et aux voleurs comme autrefois dans la cour de récréation. Dans **Absolom 2022**, c'est à peu près la même chose, mais à une autre échelle. Le film ne délivre aucun message, sinon quelques détails où on évoque le thème de la rédemption et du capitalisme sauvage qui pousse à certains abus. **Absolom 2022** est une bande dessinée, un pur divertissement que j'ai tourné uniquement parce que j'en avais envie. Vous savez, je ne suis pas du genre à mettre la pression sur ma carrière. Je sais que je ne tournerai pas que des films du niveau des **Affranchis**. Faut pas rêver ! Je suis toutefois satisfait d'**Absolom 2022**. Ce n'est pas du Shakespeare, c'est du ciné pop-corn à l'ancienne qui vous entraîne dans un monde imaginaire deux heures durant.

Vous avez dû, pour mieux vous glisser dans la peau du personnage, vous "remettre en forme" comme on dit ?

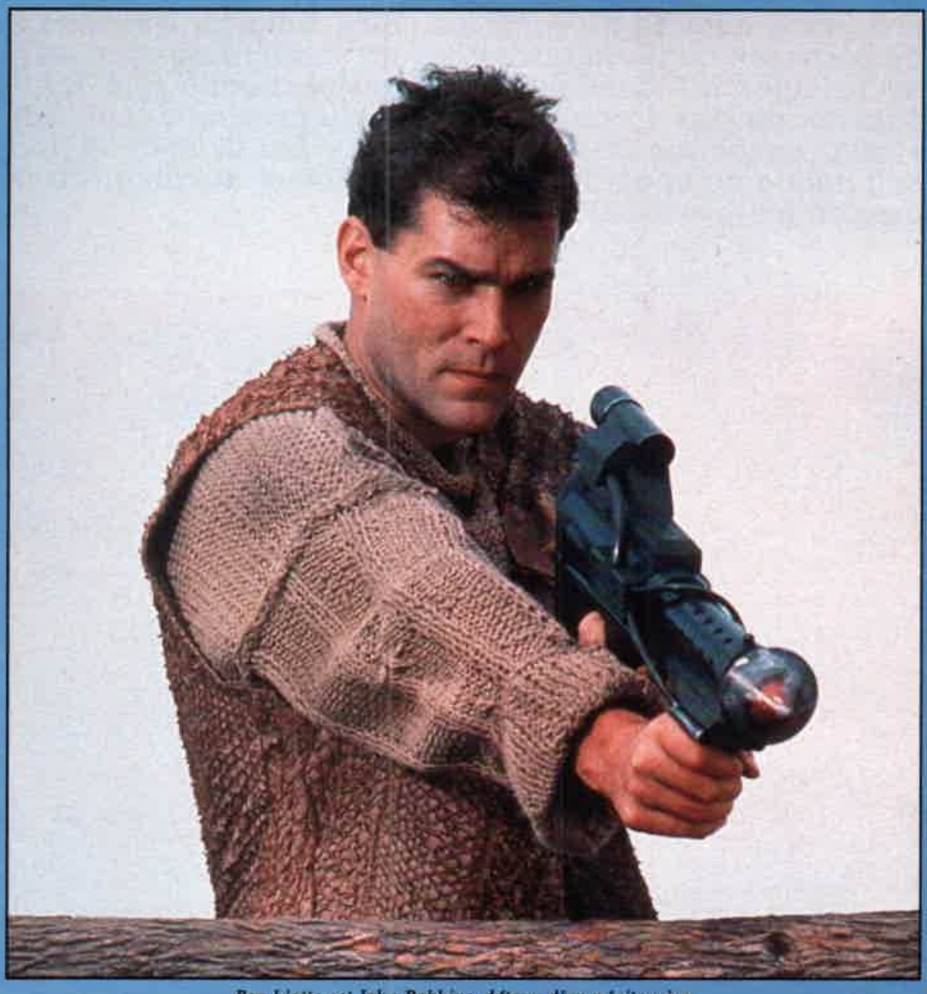
Oh oui ! J'ai beaucoup couru, soulevé des poids et haltères. J'ai suivi un régime draconien pour perdre du poids. J'ai également dû tout apprendre des techniques de combat à mains nues puisqu'il n'y a pratiquement pas d'armes à feu dans le film. N'étant pas un adepte du kickboxing ou d'une quelconque discipline martiale, il a fallu que j'apprenne suffisamment pour faire illusion.

John Robbins, votre personnage, s'avère assez sombre, taciturne, moins enragé qu'un Rambo lâché en pleine jungle...

Sa conscience ne lui laisse aucun répit. Ses supérieurs l'ont contraint à massacrer femmes et enfants. Cela lui pèse un maximum et c'est aussi pour cette raison qu'il veut impérativement quitter l'île ; il doit révéler au monde ce qui est vraiment arrivé. Il ressent d'autant plus durement sa culpabilité que personne ne l'écoute. John Robbins n'est pas simplement un gentil tout bêta qui tape sur les méchants. Il désire juste être tranquille. Si personne ne vient lui chercher des poux dans la tête, il ne prend pas l'initiative de l'agression. Cette facette de sa personnalité m'a beaucoup intrigué à la lecture du scénario. John Robbins est un violent qui en a assez de la violence. Grâce à la compréhension de Martin Campbell, j'ai pu peaufiner le personnage. Dans le script initial, les événements s'enchaînaient bien, mais les motivations des protagonistes restaient brumeuses. Nous avons renforcé le sentiment de culpabilité de Robbins et sa relation avec Casey qui est en quelque sorte le catalyseur de son retour à la vie. Mais il ne faut pas chercher midi à quatorze heures dans **Absolom 2022** car c'est un pur divertissement qui raconte une histoire très simple, celle d'un type essayant de s'évader d'un enfer. Martin Campbell a fait du bon boulot, surtout si on prend en compte le budget dont on disposait, un peu plus de vingt millions de dollars, une somme insuffisante pour tout ce qu'il désirait mettre à l'écran. Mais Martin n'est pas du genre à tourner trois heures de métrage pour, ensuite, en couper une. Il filme exactement ce qu'il a en tête, sans gaspiller. Exactement comme Martin Scorsese dans **Les Affranchis**.

Question enfer, le tournage n'a pas dû être de tout repos : vous vous retrouvez souvent dans des situations périlleuses, et ceci dans un environnement assez inconfortable !

Nous avons tourné **Absolom 2022** au beau milieu d'une forêt tropicale en Australie. Ecologiquement parlant, nous ne pouvions pas nous permettre de toucher à la moindre feuille d'arbre. Imaginez que nous ayions cassé une branche, les Verts du coin nous seraient tombés dessus à bras raccourcis. Impossible de déplacer un rocher, de tailler un buisson gênant. La forêt devait rester dans l'état dans lequel nous l'avions trouvée en arrivant. Mais nous étions déjà satisfaits d'avoir obtenu l'autorisation d'y travailler. Il fallait s'adapter au terrain. Physiquement, ce fut un tournage éprouvant malgré le fait que je m'y étais préparé. Je me suis ainsi fêlé une côte en m'écrasant contre un arbre. En général, la production m'interdisait de participer aux cascades les plus dangereuses. Vu que je suis dans l'immense majorité des scènes, la moindre blessure aurait coûté très cher, en terme de retard. De surcroît, la météo nous avait prédit du beau temps dans la période de tournage. En vérité, il n'a pratiquement pas arrêté de pleuvoir. On pataugeait dans la boue. Mais ces conditions climatiques désastreuses donnent au film un look d'autant plus crédible. Moi, j'étais là comme un gamin, jouant à faire croire qu'il est un aventurier, un justicier face à 300 types redoutables !



Ray Liotta est John Robbins, détenu d'un pénitencier dont les pensionnaires sont revenus à l'âge de pierre.

Lorsqu'on pense à vous, on évoque aussitôt vos rôles de méchant mari de Melanie Griffith de *Dangereuse sous tous Rapports*, de flic psychopathe d'*Obsession Fatale*, d'apprenti gangster des *Affranchis*...

Je suis lassé qu'on me catalogue dans les rôles de méchants, de brutes. Avant de débuter au cinéma, j'ai interprété des comédies musicales comme "La Mélodie du bonheur" et "Cabaret" sur scène. Ensuite, après **Dangereuse sous tous Rapports**, j'ai tourné **Nicky et Gino**, et la comédie **Article 99** où j'étais un toubib un peu turbulent. L'année dernière, trois semaines après **Absolom 2022**, j'ai enchaîné sur une comédie sentimentale, **Corrina, Corrina**, avec Whoopi Goldberg ! Je peux incarner tous les personnages, à partir du moment où ceux-ci m'intéressent. Je ne tiens pas à me réveiller à 50 ans pour m'apercevoir que, si j'ai fait fortune, je n'ai jamais changé de registre depuis **Dangereuse sous tous Rapports**. Je ne suis pas devenu comédien pour la gloire ou l'argent. Je refuse beaucoup de propositions. Cela fait six mois que je ne travaille pas, ça me rend dingue mais je ne suis pas prêt à accepter n'importe quoi. Le système hollywoodien me frustre énormément. En huit ans, je n'ai tourné que sept films. C'est peu. Aucun, même si certains ont très honorablement fonctionné au box-office, n'a obtenu un triomphe. Mais cela ne me dérange pas car les gros succès sont rarement de bons films. Je compare ça à un repas dans un mauvais restaurant chinois. Vous mangez vous vous sentez bien plein et, dix minutes après, vous avez encore faim !

Propos recueillis par
Marc TOULLEC
(traduction :
Didier ALLOUCH)



Casey (Kevin Dillon) soumis à une torture inédite qui nécessite une armature d'acier !

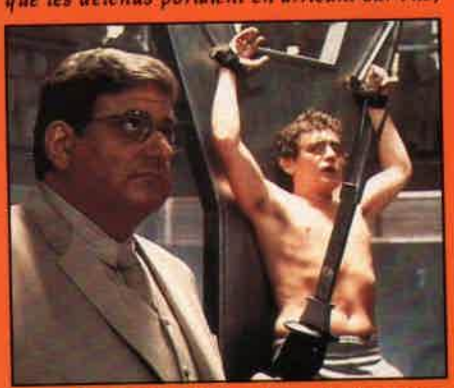


Marek (Stuart Wilson) : un pacha du crime bien adapté à son environnement.

■■■

Lane face à son amour de Superman ! Un sentiment renforcé par la présence, au sein de la communauté pacifique, d'un échappé de **La Cage aux Folles**, compagnon de chambrée de Robbins ! *"De toute manière, nous n'avions guère la possibilité d'approfondir les relations qui se nouent entre les personnages. Au départ, nous avions accordé davantage d'importance aux liens passés qui unissent Marek et le Père, mais nous avons dû caser tellement de péripéties et d'action que nous avons laissé tomber la psychologie. Le film ne devait surtout pas dépasser les deux heures"*. Personne ne tenait vraiment à l'introspection, à l'analyse des rivalités. Aux comédiens, Martin Campbell demande essentiellement de slalomer, de s'envoyer d'hénaurmes torgnoles, une tâche dont Ray Liotta, pour ses grands débuts dans le genre, s'acquitte fort bien. *"Son personnage semble façonné pour un Van Damme, un Stallone... Mon idée consistait à masquer cette évidence en choisissant un comédien de plus haut calibre, quelqu'un qui paraisse plus intelligent et qui, parallèlement, soit physique. Ray Liotta correspond exactement à ce que je recherchais. Son rôle est en fait très sérieux. Tous les autres personnages débitent des dialogues parfois drôles, lui jamais. C'est Stuart Wilson, le comédien qui incarne le vilain Marek, qui bénéficie des meilleures tirades"*. Sadique et sardonique, raffiné dans l'art de tuer son prochain, sociopathe, Marek, comme tout bon méchant qui se respecte, aurait tendance à piquer la vedette au héros.

Vous l'aurez compris : Claudia Schiffer et Cindy Crawford ne défilent pas dans **Absolom 2022**, très généreux par contre en sales gueules, en tronches patibulaires, en armoires à glace tatouées à même l'écorce. Une vraie Cour des Miracles mad-maxienne. *"Il n'y a pas une seule femme dans le film. Pourtant, la production a cherché par tous les moyens à en caser une, tirant sur toutes les ficelles scénaristiques possibles et imaginables ; ils ont même songé un temps à une femme déguisée en homme. Dieu merci, cette combine s'inscrivait horriblement mal dans l'histoire, et ils ont abandonné. Pour un metteur en scène, sur un film d'action, c'est plutôt une bonne nouvelle ; on perd moins de temps avec le maquillage. Cela simplifie la tâche"*. Martin Campbell serait-il un peu machiste ou misogyne sur les bords ? Néanmoins, pour habiller tous ces hommes, l'équipe tolérait au moins une femme, Norma Moriceau. Le nom ne vous évoque peut-être rien, mais les frusques délirantes et très bondage qu'elle créa pour **Mad Max 2** et **3** sont rentrés dans la légende. Dans **Absolom 2022**, elle remet ça à la puissance 100, définissant à elle seule son look barbare à travers une gamme éclectique de costumes. Mille en tout, la plupart étant portés par les hommes des cinq tribus gouvernées par l'affreux Marek. *"Ses troupes mêlent cinq gangs : les Bikers, les Skinheads, les Primitifs, les Techno-Warriors et les Moles. Les Bikers portent des haillons, les restes de leur uniforme de détenus, sur lesquels ils ont posé une espèce d'armure faite de débris de vieilles voitures, de plaques de métal trouvées ça et là. Les Skinheads portent des tatouages sur tout le corps. Ils sont également adeptes du piercing et fabriquent leurs armes d'après de vieux bidons d'huile. Les Primitifs sont les plus tribaux, les plus sauvages amazoniens. Ils vivent dans des grottes, ne portent que des lambeaux de vêtements et ne se lavent pas souvent. Par contre, les Techno-Warriors font preuve de davantage de goût. Leurs vêtements sont faits de restes de claviers, d'appareillages informatiques assemblés avec des morceaux de câbles. Ils peignent leur visage et leurs cheveux avec des couleurs très vives et très féminines. Nous appelions les Techno-Warriors "bande gay". Enfin, vous avez les Moles. Ils se couvrent le corps et le visage d'argile et de boue pour se camoufler dans les arbres, leur habitat naturel. L'important était de conserver une certaine logique dans l'élaboration de tous ces costumes. Ils devaient dériver des habits que les détenus portaient en arrivant sur l'île, agrémentés de gadgets, de décorations diverses mais basiques. De même, à une exception près, les combattants n'utilisent pas une seule arme à feu. Ils n'ont que des épées, des arcs, des lances"*. Dans le camp adverse, les matériaux s'avèrent plus nobles : on tricote, on tisse, on cultive la terre, on bricole des installations archaïques mais efficaces, comme à l'aube de la civilisation, le tout sous l'égide du Père, le gourou pacifiste mais ferme de cette colonie retranchée dans un village-forteresse.



Warden (Michael Lerner) : un tortionnaire au service de l'institution.

Dans **Absolom 2022**, nous sommes bien plus proche de **La Guerre du Feu** que de **La Guerre des Etoiles**, ce dont s'accommode très bien Martin Campbell, à l'aise dans la gadoue, dans la végétation dense des parcs nationaux australiens. C'est à peine si on lui reprocherait l'anonymat de sa mise en scène. *"Quelque soit le film, le metteur en scène le marque toujours de sa griffe. Si Alan J. Pakula (1) l'avait réalisé,* ***Absolom 2022*** *aurait été très différent. De mon côté, j'ai essayé d'être le plus énergétique possible. Mais tout ce que j'ai introduit de personnel n'est pas conscient. Je fais les choses à ma façon sans me creuser les méninges"*. Sur le plateau d'**Absolom 2022**, il n'était d'ailleurs pas question de relire les philosophes, de chercher la petite bête, mais simplement de collectionner plaies et bosses, parfois de trancher une gorge et de mitonner une déflagration apocalyptique zigouillant d'une traite tous les affreux. Manifestement, dans le créneau de la série B de luxe, Martin Campbell sait y faire.

Marc TOULLEC

(1) On imagine mal ce cinéaste soporifique (**L'Affaire Pélican, Jeux d'Adultes, Dream Lover**) à la barre d'une production comme **Absolom 2022**. Autant confier **Mad Max 4** à Jacques Doillon !

No Escape, ex-The Penal Colony of the Dead. *USA. 1993. Réal.: Martin Campbell. Scén.: Michael Gaylin & Joel Gross d'après un roman de Richard Herley. Dir. Phot.: Phil Meheux. Mus.: Graeme Revell. Prod.: Gale Anne Hurd pour Columbia Pictures. Int.: Ray Liotta, Lance Henriksen, Stuart Wilson, Michael Lerner, Kevin Dillon, Ernie Hudson, Kevin J. O'Connor, Jack Sheperd... Dur.: 1 h 58. Dist.: Columbia/Tri-Star. Sortie nationale le 20 juillet 1994.*

actualité cinéma sortie le 20 juillet

MAX, le meilleur ami de l'homme

Tous les chiens ne s'appellent pas Lassie, Rintintin ou Milou. Tous les chiens ne font pas de la figuration, au coin du feu, dans les pubs pour café. Le Max de John Lafia, sous l'impulsion d'un code génétique trafiqué par un savant à la solde de l'armée, ne fait pas que découvrir deux solides rangées de crocs pour dissuader les agresseurs. Il comprend l'anglais, monte aux arbres, bat des records de saut aux J.O. canins, avale un chat, réserve au facteur un sort peu enviable... Un vrai Mad Max quadrupède !



Max la menace : une lueur à la Terminator dans le regard, peut-être ?

Il n'est pas libre du tout ce gros toutou de Max, prisonnier d'une cage étroite, branché de plus à une console d'ordinateur. Il attend, débonnaire, que le Dr. Jarret veuille bien poursuivre sur lui ses lugubres expériences d'apprenti Frankenstein. Lori Tanner, une jolie journaliste opposée à la vivisection, ne résiste pas au gros museau et aux yeux tristes de l'animal ; elle le déconnecte de son computer, lui ouvre la porte de la liberté. Max bondit aussi sec vers la sortie. Reconnaissant et en mal de niche, il suit son sauveur... *"Max, Le Meilleur Ami de l'Homme, ce n'est certainement pas Cujo. Cujo était un suspense, un film d'épouvante. Max rentre d'emblée dans le domaine de la science-fiction. Ce n'est pas Cujo qui m'a donné l'idée de Max, mais les deux chiens dont je suis le maître, des animaux très malins et très joueurs. A la maison, quand j'écris, je les regarde souvent. Un jour, je me suis tout simplement dit que le mariage de l'intelligence de mes chiens et d'un sujet qui me tenait à cœur depuis longtemps, la vivisection, pourrait aboutir à une histoire intéressante, jamais racontée".* John Lafia, scénariste-réalisateur, tire nerveusement sur la laisse de son Max ; pas question de le laisser frayer avec le Saint-Bernard enragé de Stephen King !

En adoptant Max, Lori Tanner ignore qu'elle se trouve en présence d'un surdoué, d'un chien génétiquement conditionné pour une carrière dans l'armée. Un chien d'élite en somme, intelligent, rapide comme l'éclair, capable d'exploits physiques et de ruses à faire dresser le poil d'un quelconque Rintintin. Capable aussi de comprendre l'anglais. Et d'une jalousie maladive, sitôt que la drogue injectée cesse de produire sur lui son effet calmant. *"Ce trait de caractère m'a été inspiré par mon propre chien. Lorsque je suis en compagnie de ma femme, il déboule pour grapiller un peu d'affection. Lorsqu'un autre chien menace de monopoliser l'attention, le mien essaie de lui piquer la vedette. Bien sûr, sa jalousie n'atteint pas les proportions de celle de Max. Pour le film, je n'ai fait qu'accentuer un peu le trait".* Malheur à quiconque s'approche de Lori, y compris son compagnon. Malheur à quiconque s'en prend à elle. Malheur aussi au facteur qui viole sa propriété ; Max le tue proprement et s'en va enterrer le cadavre sous la maison. Malheur également à l'espèce féline qui, auparavant, avait pour défense la rapidité, la souplesse et les griffes. Mais dans sa chasse au perfide matou, Max grimpe à l'arbre où se réfugie le fuyard. Les molosses ahuris de Tex Avery prennent enfin une revanche fatale sur les chats à l'insolente invulnérabilité ! *"J'ignore pourquoi, mais les gens tirent une réelle satisfaction de cette séquence ! Engloutir les chats, c'est l'un des rares détails qui différencie Max d'un chien ordinaire. La plupart des prouesses qu'il accomplit dans le film sont du domaine du possible. Généralement, nous sommes partis de situations quelconques que nous avons poussées à l'extrême, comme la séquence où Max s'en prend au facteur. Max n'est pas un monstre dans le sens classique du terme. Au départ, vous ne vous dites pas : "Tiens, voilà un chien méchant !". Vous ne vous dites pas non plus : "Oh, quelle brave et gentille bête !". Vous percevez ensuite Max comme un bon chien transformé en féroce prédateur par la science. D'ailleurs, il fait preuve dans la der-*







Max, ou comment un brave labrador se métamorphose en monstre friant de chat et capable de résister à la flamme d'un chalumeau !

nière partie du film d'une grande loyauté. Ce choix me paraît plus sincère, plus noble. Max y gagne en crédibilité ; il ressemble à un véritable chien". Pas question pour John Lafia de caresser sa vedette dans le sens contraire du poil ; son Max, il l'aime bien après tout. Et on s'y attache comme on se prend d'amitié pour la créature pathétique de Frankenstein. Après tout, tout deux ne sont que des cobayes manipulés par des savants avant-gardistes...

Que Max soit un Labrador ordinaire, sans signe extérieur de monstruosité, est un argument capital dans la réussite du film. John Lafia tient à cette crédibilité toute relative. "*Nous avons été contraints, pour être honnêtes, de rester dans les limites du réel. Dans le script initial, Max était l'alter-ego canin de Terminator, un animal capable de subir d'incroyables métamorphoses. Nous avons abandonné ce point de vue, faute d'argent et de temps pour obtenir les effets spéciaux de morphing nécessaires. Le premier* **Max** *aurait coûté dans les 70 millions de dollars. En adaptant le film aux restrictions budgétaires imposées par* New Line, *nous l'avons en fait amélioré. Le réalisme forcé m'a permis d'aborder le projet de façon plus mature, en éliminant le trop plein de technologie et d'artifices*". Toutefois, Max vole littéralement au-dessus d'une voiture, détale à une vitesse effrayante, survit à des blessures qui auraient immédiatement envoyé au tapis le plus valeureux des dobermans.. Ironiquement, le producteur-distributeur de **Max**, *New Line*, a exploité le film en vidéo avec un visuel joliment emprunté à **Terminator 2** : la gueule du chien se divise en deux parties, l'une normale, l'autre métallique façon cyborg ! De la publicité mensongère...

A Hollywood, plus qu'ailleurs, les associations de défense des animaux ne plaisantent pas avec les conditions de tournage et le confort de leurs protégés. Evidemment, interdiction absolue de soumettre les chiens ne serait-ce qu'au dixième des sévices qu'endure Max. La Brigitte Bardot du coin aurait immédiatement traîné Lafia et son staff devant les tribunaux. D'où le recrutement dans l'équipe des effets spéciaux de Kevin Yagher, papa de la poupée vaudou Chucky. "*Je vous mets au défi de détecter les faux Max. Kevin a abattu un boulot si parfait qu'il est aujourd'hui frustré de compliments : personne ne devine la présence de ses marionnettes. C'était le but recherché. Par exemple, quand un type chatouille Max avec un chalumeau, vous avez une fausse tête. Lorsqu'il est mordu, ce sont des crocs d'une gueule animée par câbles ! Quand les flics tirent sur Max, ils canardent une marionnette. Ce sont là les images les plus probantes quant à l'utilisation des effets spéciaux. De très nombreux plans usent des effets spéciaux de Kevin Yagher, mais de façon très brève. Pas plus de deux ou trois secondes, des images couplées à celle du vrai chien*". Et voilà pourquoi les vingts labradors de Kevin Yagher, les quinze têtes remplies de câbles font preuve d'une très grande sobriété, même lorsque l'un des toutous de substitution engouffre le chat. Les marionnettes occupent en fait quinze pour cent des scènes avec Max, un pourcentage invisible dû à un montage qui enchaîne très adroitement les plans live et d'effets spéciaux. De vrai Max, il n'en existe pas réellement dans le film de John Lafia. Six chiens en tout se partagent le rôle. "*Les chiens se fatiguent vite. Impossible de travailler avec le même toute la journée. De plus, un labrador unique ne pouvait accomplir tout ce que nous demandions à Max. Nous avions donc des animaux plus dociles, plus doux dans leur comportement avec les enfants, un autre plus agressif, plus physique, un dernier au regard plus expressif*". Ils sont six mais ne font qu'un à l'écran. Ce Max collégial pique la vedette à Ally Sheedy, ex-égérie adolescente de John Hugues, et à Lance Henriksen, plutôt insipide dans la peau d'un méchant qui n'en est pas vraiment un. "*Jarret n'a rien de diabolique, de pervers. Il suit une ligne de conduite et s'y tient*". Mais, dans ce registre en demi-teinte, Henriksen ne brille pas du même feu que dans **Chasse à l'Homme**. Une fois encore, John Lafia la joue sobre. **Max** ne lui causera jamais les ennuis de son précédent film dans le genre, **Chucky, La Poupée du Cauchemar**, accusé en Grande-Bretagne d'avoir poussé deux gamins d'une dixaine d'années à tuer un bambin de sept ans leur cadet. Lafia regrette l'affaire et se défend de l'influence pernicieuse du cinéma fantastique sur le comportement des jeunes. "*Dans les années 50, on accusait le rock'n roll de tous les maux. Récemment, ce furent les groupes de heavy-metal et de rap. Mais c'est tellement plus facile de blâmer les films d'horreur que les parents. Les gamins issus de familles équilibrées, éduqués correctement, ne tuent pas des bébés*". Bien dit. Mais une chose est sûre concernant **Max, Le Meilleur Ami de l'Homme** : le film ne provoque aucun soulèvement dans les chenils. Preuve de son amour des bêtes : Cinémalia, le festival du film animalier de Beauvais, lui a décerné son Grand Prix. L'Os d'Or à Moëlle ?

Marc TOULLEC



Jarret (Lance Henriksen) : un apprenti sorcier adepte de la vivisection.



Lori Tanner (Ally Sheedy) : une reporter victime de son amour des bêtes.

Man's Best Friend. *USA. 1993. Réal.: John Lafia. Scén.: John Lafia. Dir. Phot.: Mark Irwin. Mus.: Joel Goldsmith. Effets spéciaux : Kevin Yagher. Prod.: Bob Engelman pour New Line Cinema. Int.: Ally Sheedy, Lance Henriksen, Robert Costanzo, Frederic Lehne, John Cassini, William Sanderson... Dur.: 1 h 37. Dist.: Métropolitan Filmexport. Sortie nationale le 20 juillet 1994.*

actualité cinéma sortie le 15 juillet

LE BAZAAR DE L'EPOUVANTE

Satan s'installe à Castle Rock pour y faire commerce d'objets. Derrière les calices, vieux livres, pendentifs, lunettes généreusement négociés, des âmes à corrompre, des citoyens à dresser les uns contre les autres... Le fils de Charlton Heston, Fraser, tire les rênes de cette histoire diabolique pas comme les autres imaginée par Stephen King. Une histoire riche que le réalisateur refuse de soumettre aux règles du genre. Contrariant, il emprunte des chemins peu fréquentés. Mais le résultat lui donne raison ; c'est en rabattant œillères et clichés que l'on obtient le meilleur...



Alan Pangborn (Ed Harris), un shérif qui échappe à l'emprise de Leland Gaunt.

"J*'étais en train de travailler à une série de téléfilms sur la Bible lorsqu'on m'a contacté pour tourner un film concernant le Diable en personne. Et, comble des coïncidences, le comédien que j'ai convaincu d'incarner Satan avait interprété Jésus trente ans plus tôt dans* **La plus Grande Histoire jamais Contée**. *Je me souviens encore de lui, baptisé par mon père dans les eaux du Colorado".*

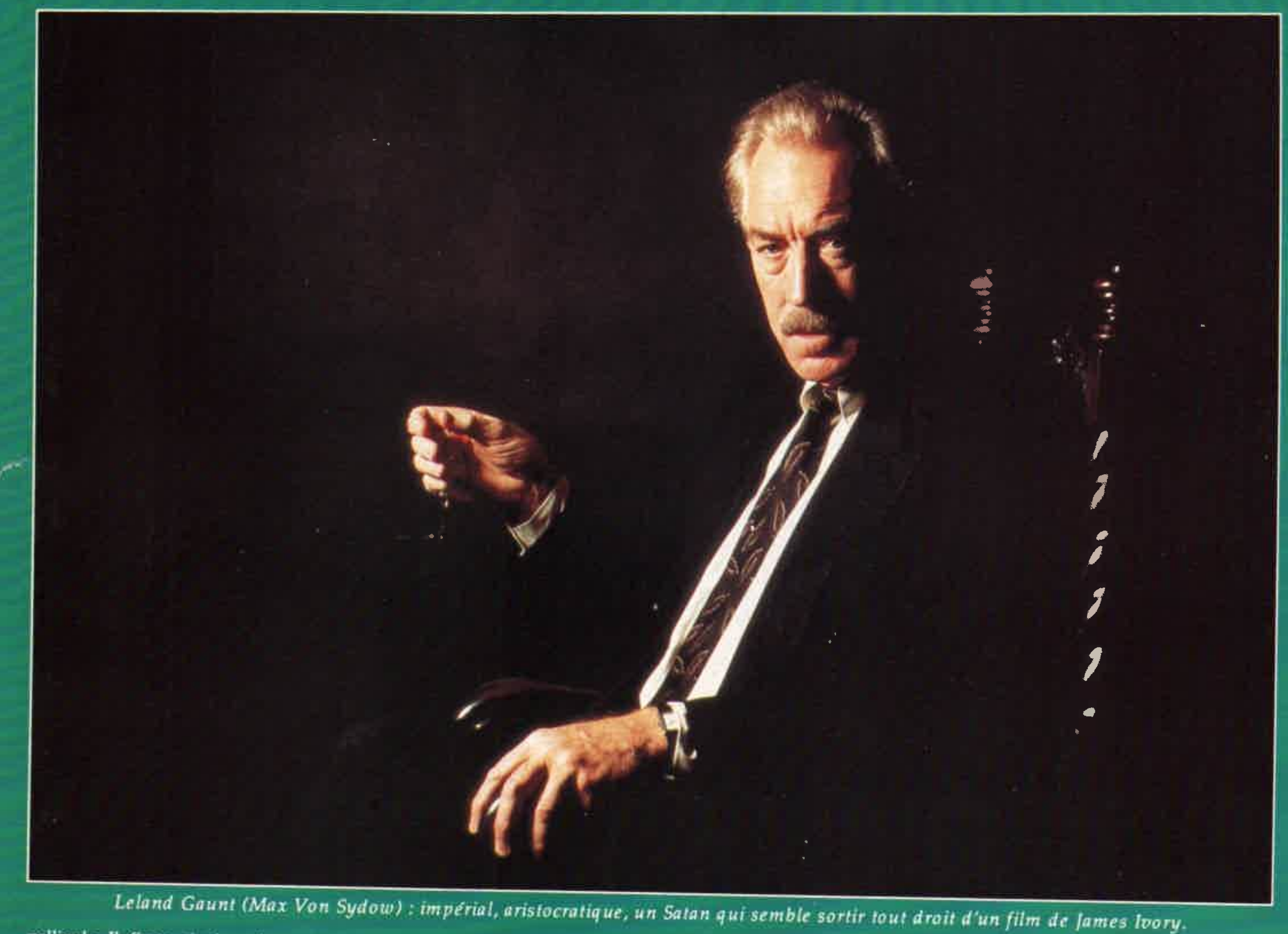


Polly Chalmers (Bonnie Bedelia) rongée par l'arthrite et soulagée par un médaillon d'origine inconnue.

L'ironie et le clin d'œil complice semblent avoir guidé Fraser Heston vers **Le Bazaar de l'Epouvante**. Fils de Charton Heston, réalisateur de deux téléfilms un rien amidonnés et académiques pour Ted Turner (**Le Crucifix Sanglant** et **L'Ile au Trésor**), ce jeune cinéaste de 37 ans déboule du jour au lendemain dans l'échoppe du **Bazaar**. Un coup de fil de la production : "Vous seriez disponible ?". *"Je pourrais l'être, oui"* répond-il. Il n'en faut parfois pas plus pour amener sur un projet le metteur en scène idéal, celui qui, le mieux, va mettre en images un scénario rempli de promesses et qu'un faiseur sans inspiration aurait anéanti. *"Je préfère penser que je suis préparé à ce genre d'expérience. Parfois, j'ai le sentiment du contraire. J'ai l'impression de me laisser déborder par l'ampleur de l'entreprise"* confessait le fils de Moïse et de Ben Hur sur le plateau du **Bazaar de l'Epouvante**. Des craintes non fondées car Fraser Heston réalise là un film fantastique nettement au-dessus de la mêlée, mis en scène avec goût et efficacité. Un film fantastique dont la psychologie des protagonistes alimente le suspense et les imprévisibles dérapages vers l'hystérie sanglante. Cela se fait rare dans le genre. Plus et mieux que beaucoup d'artisans assujettis à des ficelles fatiguées, Fraser Heston maîtrise cette matière première dès son premier essai pour le cinéma.

Passionné de littérature, Fraser Heston se voue à la carrière d'écrivain avant de rentrer dans le sérail. Il goûte avec d'autant plus d'acidité le pavé de Stephen King dont **Le Bazaar de l'Epouvante** est tiré. *"La plupart des critiques ne considèrent pas vraiment King comme un écrivain sérieux, digne de respect. Ayant étudié la littérature toute ma vie, jusqu'à la choisir comme matière principale durant mes années d'université, je peux vous affirmer qu'il est réellement un grand écrivain de son temps. Il dépeint avec un luxe incroyable de détails le passé de ses personnages, leurs motivations. Les monologues intérieurs sont d'une sophistication assez rare. Il y a en lui une profondeur, un raffinement dont très peu d'auteurs du genre sont capables".* Voilà qui ne saurait déplaire à Stephen King toujours en quête de reconnaissance de la part de l'intelligentsia et des officiels. Fraser Heston, malgré la passion qu'il manifeste à l'encontre de l'écrivain du Maine, se résoud à l'opération "compression" du roman, un ouvrage qui aboutirait à une adaptation rigoureusement fidèle uniquement sous la forme d'un téléfilm de trois heures ou plus. **Les Vampires de Salem**, **ça**, **Les Tommyknockers** et, très récemment, **Le Fléau** ont donné dans le genre "saga fantastique". Film de cinéma, **Le Bazaar de l'Epouvante** se doit de ne pas griller le feu rouge des deux heures. *"Bien sûr, vous pouvez dresser une très longue liste de différences entre le livre et le film. Nous avons supprimé de nombreux protagonistes, d'autres ont perdu de l'importance dans le déroulement du récit. Lorsque vous avez 750 pages et seulement deux heures pour raconter la même histoire, vous devez vous concentrer sur l'essentiel, distiller la matière première. Les personnages fourmillent dans le livre de Stephen King ; ne pouvant tous les reprendre, nous avons sélectionné les plus intéressants. De fait,* **Le Bazaar de l'Epouvante** *raconte ce que le livre possède de meilleur. Je suis convaincu que Stephen King appréciérait notre adaptation. Enfin, j'espère..."*. Stephen King apprécie effectivement **Le Bazaar de l'Epouvante**.

Tout compressé qu'il est, le roman de Stephen King aboutit d'abord à un premier montage de trois heures. Après avoir taillé dans le papier, Fraser Heston taille dans la



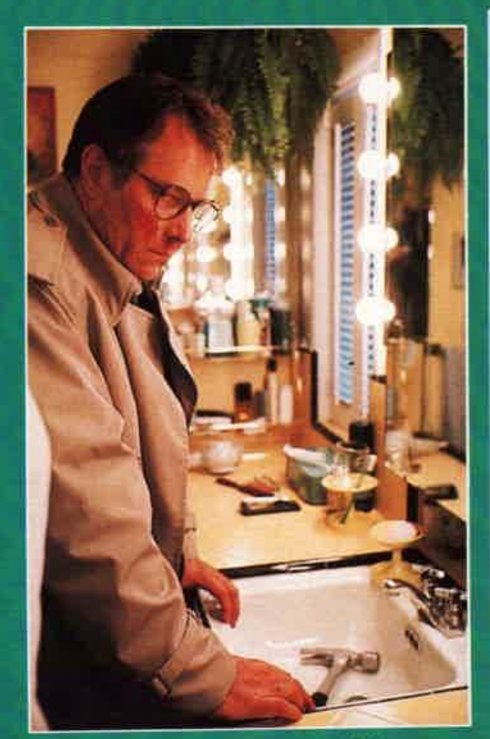
Leland Gaunt (Max Von Sydow) : impérial, aristocratique, un Satan qui semble sortir tout droit d'un film de James Ivory.

pellicule. Il éjecte ainsi quelques personnages, dont le principal est Cora Rusk, groupie d'Elvis Presley. Au King, elle voue un véritable culte au point de coucher avec un buste de plâtre à son effigie. Bien sûr, elle se précipite dans la boutique de Leland Gaunt dont la marchandise disponible répond à tous les désirs. Cora Rusk, en sortant, porte sur le nez de magnifiques lunettes qui auraient appartenu à son idole. A ce point galvanisée par son acquisition, elle s'imagine dans ses bras lors d'une torride partie de jambes en l'air ! Dommage que Cora Rusk ait été contrainte de déguerpir de la version finale du **Bazaar de l'Epouvante**. Demeure cependant l'essentiel, l'implacable engrenage meurtrier d'une intrigue construite autour de Leland Gaunt.

A Castle Rock, Leland Gaunt acquiert une boutique abandonnée depuis longtemps. Il l'aménage dans la plus stricte confidentialité. Lorsqu'il ouvre enfin les portes de son magasin, toute la population du bourg y défile, charmée par les attentions bienveillantes du vieil homme. Il répond positivement à la moindre requête. Son premier client, le jeune Brian Rusk, n'a que 95 cents en poche mais repart avec une vignette dédicacée à son nom de son joueur de baseball favori. Sa monnaie d'échange : de petits services destinés à attiser la haine que se vouent la rugueuse Wilma et la très instable Nettie. Leland Gaunt souffle par l'intermédiaire de Brian sur ces braises. Du linge sali à grand renfort de merde de dindons, le chien de Nettie écorché vif, la maison de Wilma ravagée par un olympique lancer de pommes vertes... La mèche est allumée ; les deux femmes s'étripent à coups de hachoir et de grand couteau de cuisine. Mais Leland Gaunt ne se contente pas d'une unique et sanglante rivalité. Il ravive le conflit entre les deux leaders religieux de Castle Rock, l'un catholique (acheteur d'un calice à la provenance énigmatique) et l'autre baptiste (un fanatique très intéressé par des objets, non du culte, mais de cul). Il offre à l'ivrogne du village un blouson qui en fera son débiteur, au maire Danforth Keaton (qui pique dans les caisses de la localité) un jeu de courses hippiques qui le transforme en turfiste d'exception... A un autre encore une première édition de "L'île au trésor" convoitée par son voisin. Progressivement, Leland Gaunt tisse sa toile. A tout mal, à toute douleur, il trouve son remède. Polly Chalmers, propriétaire du bar-restaurant, se résoud à accepter de sa main un pendentif qui, instantanément, la soulage de son arthrite... Un homme cependant garde la tête froide : Alan Pangborn, le shérif, incapable d'abord d'atténuer la fièvre qui gagne Castle Rock. Lui seul soupçonne Leland Gaunt des pires méfaits, alors que même le prêtre le protège. Lui seul soupçonne l'adorable boutiquier d'être le vecteur de toutes les tragédies qui ensanglantent le bourg. Etrangement présent dès qu'une catastrophe d'origine humaine défraie la chronique et l'histoire, Leland Gaunt pourrait être le Malin en personne.

Et qui de mieux placé pour l'incarner que celui qui l'a combattu dans **L'Exorciste** ? Fraser Heston choisit donc le grand comédien (au sens propre comme au figuré) Max Von Sydow pour tenir le rôle de Leland Gaunt. Racé, élégant, d'un maintien quasi aristocratique, il s'écarte sensiblement du personnage du livre de Stephen King. Dans les dernières pages du roman, Leland Gaunt affichait ouvertement sa nature maléfique via des métamorphoses dans la tradition. Voilà qui n'est pas pour plaire à Fraser Heston, adepte d'une forme de fantastique moins portée vers le grand-guignol. *"J'aime Robert Louis Stevenson, Conan Doyle, la facette mystérieuse des choses. J'aime également* ***Dead Again*** *et* ***Candyman*** *parce qu'ils racontent avant tout des histoires dotées de personnages bien tangibles pour lesquels vous avez peur. Et ce n'est pas facile de trouver des scripts de ce niveau"* plaide Fraser Heston en faveur d'un fantastique plus orienté Jacques Tourneur/Val Lewton que contemporain. *"****Alien 3*** *m'impressionne seulement jusqu'à l'apparition du monstre dont la présence me choque"*. Le fils cinéaste de Charlton Heston s'empresse tout naturellement de dégraisser **Le Bazaar de l'Epouvante** de tout gore intempestif, de tout maquillage trop appuyé. *"A quoi bon chercher un concept original et effrayant de maquillage pour Leland Gaunt, alors que Max Von Sydow recourt à seulement quelques expressions pour faire frémir le public"* abonde dans son sens le responsable des effets spéciaux du film, Tibor Farkas, apparemment pas trop frustré de la sobriété ambiante. *"****Le Bazaar de l'Epouvante****, ce n'est pas* ***Hellraiser****, mais la bagarre entre Nettie et Wilma fera grincer bien des dents. La séquence ne verse pas dans le gore dans le sens classique du terme. Elle est simplement extrêmement brutale"*. C'est rien de le dire ! Sacrément réaliste ce crêpage de chignon poussé à l'extrême. Il secoue par son intensité, sa crédibilité : on passe du sourire des premiers instants (pensez donc, une femme de néandertal et une introvertie psychotique en viennent aux mains) à l'angoisse du dénouement. *"Je tiens beaucoup à cette scène. Dans le script, elle intervenait dans d'autres circonstances. Wilma et Nettie se battaient dans le square de Castle Rock. Cela fonctionne dans le livre de Stephen King mais, dans le film, ces quelques minutes seraient tombées à plat. Vous auriez eu deux femmes s'affrontant, entourées de témoins. Dans pareil cadre, il n'y a pas matière à suspense, à terreur, à tension. J'ai ainsi préféré déplacer la scène dans la ferme de Wilma qu'elles achèvent de démolir de l'intérieur"*. Et le match Wilma/Nettie ne prête vraiment pas à rire.

■■■



Danforth Keaton (J.T. Walsh), un notable véreux poussé aux dernières extrémités par le Démon.

■■■

Ne titille également pas les zygomatiques l'antagonisme violent des deux ecclésiastiques, le Père Brigham et le Révérend Rose. Tout hommes de Dieu qu'ils sont, le Catholique et le Baptiste n'hésitent pas, dans les derniers instants du film, à méchamment s'écharper sur la place publique. Spectacle édifiant qui n'accule pas Fraser Heston à une parodie saignante des différends entre les deux confessions. *"Habituellement, vous avez, dans ce cas, deux groupes de fanatiques grossièrement caricaturaux. Evidemment, il existe quelques fondamentalistes dans ces communautés, mais leurs rapports ne s'enveniment jamais à ce point. Il s'agit aussi là du point de vue de Stephen King. Stephen King parle prioritairement d'honnêtes gens corrompus par un mal qui tire partie de leurs petites jalousies pour les lever les uns contre les autres. Le livre et le film lancent un avertissement : 'Tenez-vous sur vos gardes et trouvez une solution aux problèmes avant qu'ils ne dégénèrent".* En bref, **Le Bazaar de l'Epouvante** dit simplement que le diable, ce sont les petites haines de tous les jours, les conflits larvés qui n'attendent qu'un prétexte pour s'épanouir avec tout ce que cela suppose de malheur. En bref, **Le Bazaar de l'Epouvante** dévoile l'arrière-boutique, ce que montrent avec complaisance les informations télévisées à l'heure de se remplir la panse. Une métaphore efficace pour une œuvre morale, pas moralisatrise. Un **Bazaar** jamais poussiéreux, parfaitement entretenu par des gens qui savent maîtriser le fantastique avec une intelligence, un savoir-faire et une virtuosité qui forcent le respect.

Marc TOULLEC

Needful Things. *USA. 1993. Réal.: Fraser C. Heston. Scén.: W.D. Ritchter d'après le roman de Stephen King. Dir. Phot.: Tony Westman. Mus.: Patrick Doyle. Prod.: Jack Cummins & Peter Yates pour Castle Rock Entertainment/ New Line Cinema. Int.: Max Von Sydow, Ed Harris, Bonnie Bedelia, J.T. Walsh, Amanda Plummer, Lisa Blount, Ray McKinnon, Shane Meier, Valerie Bromfield... Dur.: 1 h 53 Dist.: Les Films Number One. Sortie nationale prévue le 13 juillet 1994.*

interview

MAX VON SYDOW

Un monument du cinéma. Un grand comédien. Joueur d'échecs contre la Mort dans *Le Septième Sceau*, il virevolte d'un genre à l'autre, passe de *Pelle le Conquérant* au *Bazaar de l'Epouvante*, de *la Plus grande Histoire jamais Contée* à *La Lettre du Kremlin*, du *Désert des Tartares* à *Il Etait une Fois la Légion*, de *Conan le Barbare* à *Jamais plus Jamais*, du *Lien* aux *Trois Jours du Condor*... Près de cent titres jalonnent une filmographie d'une richesse exceptionnelle... A 65 ans et en très grande forme, il choisit la communion avec un Diable classieux derrière lequel on perçoit sa jubilation à l'interpréter...



Max Von Sydow est Ming, le méchant d'opérette dans **Flash Gordon.**

Quel regard jetez-vous sur le cinéma fantastique en général ?

Selon moi, **Le Bazaar de l'Epouvante** n'est pas un film d'horreur. Il possède un côté ironique, presque comique, non négligeable. En général, vous avez un nombre incroyable de mauvais films dans le genre fantastique, des films terriblement idiots qui se contentent d'aligner les clichés. Stephen King se situe bien au-delà. Il ne tombe pas dans la banalité. Ses idées sont toujours intéressantes, originales, ses personnages bien décrits et crédibles. Lorsque Fraser Heston est venu me proproser le rôle de Leland Gaunt chez moi, en Suède, je ne connaissais pas encore Stephen King. J'ai lu son livre d'une traite. Il m'a amusé, effrayé.

Leland Gaunt, votre personnage, rentre-t-il dans le bestiaire du genre ?

Dans un sens oui. Il est toujours intéressant d'incarner le Diable. Par définition, le Diable est un personnage irrationnel, imprévisible. Impossible de présumer de ses actes. Il est capital qu'il soit drôle, qu'il possède un certain sens de l'humour, ce qui est le cas dans **Le Bazaar de l'Epouvante**. Pour un comédien, c'est un bonheur de rentrer dans la peau d'une pareille figure. Jusqu'à l'offre de Fraser Heston, je ne prenais pas Satan très au sérieux. Ayant été élevé en Suède, un pays protestant, je me souviens avoir entendu durant mon enfance des tas d'histoires le concernant. Dans notre tradition populaire, Satan a inévitablement un côté idiot très prononcé ; un héros intelligent finit toujours par le battre. Leland Gaunt s'avère bien plus stimulant à interpréter que cette sorte de pantin. Il est d'autant plus intéressant qu'il apparaît au début sous les traits d'un chic type. Ses bonnes manières vous captivent, vous fascinent. Ses paroles et sa voix vous rassurent. Il se montre charmant, prêt à vous tendre la main. Il trompe son monde. Voilà pourquoi Leland Gaunt est si redoutable, si dangereux...

Vous semblez tout particulièrement apprécier l'humour sardonique de Leland Gaunt...

Je n'ai que de très rares opportunités d'interpréter des personnages drôles. La plupart du temps, les producteurs et cinéastes me contactent pour des films très cérébraux, intellectuels ; ils me prennent vraiment pour un type très sérieux. Je peux compter sur les doigts d'une main les réalisateurs qui m'ont



Le vénérable et vénéré Leland Gaunt : seuls des ongles longs et cassés trahissent sa véritable nature **(Le Bazaar de l'Epouvante).**

écrit des dialogues ironiques, humoristiques. Avant Fraser Heston dans **Le Bazaar de l'Epouvante**, il y a bien eu Woody Allen dans **Hannah et ses Soeurs** !

Ne cherchez-vous pas à briser une image de comédien intellectuel inévitablement assimilé aux films d'Ingmar Bergman ?

Je ne suis pas sûr de bien cerner mon image publique. J'aime toutefois aller dans des directions dans lesquelles on ne m'attend pas forcément. J'aime la variété, je hais les stéréotypes. J'ai été formé au théâtre dans la tradition des représentations municipales suédoises. A l'époque, j'interprétais toute sorte de rôles, classiques, comiques, modernes, dramatiques... Des petits rôles, d'autres en vedette. J'ai conservé de cet apprentissage la volonté de ne pas m'enfermer dans un registre particulier. De ce fait, je cherche à essayer le plus de personnages dans des domaines très différents. J'ai joué des méchants, des gars bien, des prêtres, des grands-pères... De tout. D'ailleurs, je serai bientôt le mentor de Sylvester Stallone dans son prochain film, **Judge Dredd**.



Max Von Sydow dans la soutane du Père Merrin **(L'Exorciste).**

Vous êtes surtout connu des amateurs de fantastique pour avoir été le Père Merrin dans *L'Exorciste*, en 1973. On raconte que le tournage ne fut pas une partie de plaisir !

Lorsque William Friedkin m'a demandé de figurer dans **L'Exorciste**, je pensais qu'il allait me confier le rôle du jeune prêtre, le Père Karras. Non, il me voulait pour interpréter le Père Merrin qui devait avoir dans les 75 ans. J'en avais alors 44 ! Le tournage fut extrêmement difficile. Il devait durer trois mois, il s'est en fait étendu sur neuf. Ma participation au début se limitait à un mois et je suis pourtant resté trois mois sur le plateau. Techniquement, l'expérience fut éprouvante. L'intervention de mon personnage se déroulant quasi-exclusivement durant les séances d'exorcisme, j'étais prisonnier d'une pièce réfrigérée pour que notre haleine provoque de la buée. L'opération de refroidissement demandait un temps fou. Nous attendions des heures... Lorsque c'était prêt, il fallait tourner très vite avant que les lampes des projecteurs fassent monter la température. Après deux ou trois prises, nous nous arrêtions pour attendre que le mercure baisse. Et quand les effets spéciaux s'en mêlaient, style le lit qui bouge, c'était l'enfer. Nous arrivions souvent à ne garder que deux ou trois plans utilisables par jour. Mais le film en valait la peine. Quoiqu'il en soit, je peux vous assurer que toutes les rumeurs de malédiction qui tournent autour relèvent du gros coup de pub !

Vous avez repris le rôle du Père Merrin dans *L'Exorciste 2, L'Hérétique* bien que votre personnage soit mort dans le premier !

Jamais je n'ai été en faveur de cette séquelle. J'ai demandé à John Boorman pourquoi donc il voulait m'employer alors que Merrin était mort. Il m'a répondu qu'il apparaissait dans des flashes-back ! Mais le scénario était stupide. Devant la promesse du réalisateur de me donner un rôle motivant dans un prochain film, j'ai finalement accepté de figurer dans **L'Hérétique**. Mais John Boorman n'a jamais tenu sa promesse !

Quel jugement portez-vous aujourd'hui sur vos autres incursions dans le fantastique et la science-fiction ? Satisfait ou déçu ?

Le scénario original de **New York ne Répond plus** m'avait assez emballé. Il y était question d'environnement. Dans le script, le réalisateur Robert Clouse prévenait de graves problèmes écologiques à venir. Le tournage se déroula parfaitement. Puis, le producteur s'est approprié le film pour le monter à sa guise, pour considérablement atténuer le message et accentuer tout ce qui était violence et brutalité. Aujourd'hui, **New York ne Répond plus** ne ressemble vraiment pas à ce qu'il devait être. **Dune** a connu un destin assez voisin. David Lynch a tourné des heures et des heures de film qu'il n'a jamais pu montrer au public. La production lui avait imposé deux heures de projection, pas une minute de plus. La version actuelle de **Dune** me déçoit, bien que David Lynch ait effectué un travail formidable sur le plateau, un excellent travail que personne ne connaît. **Dune** aurait dû être une mini-série pour la télévision ! Quant à **Flash Gordon**, je me suis bien amusé à interpréter Ming !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)

THE FLINTSTONES La famille Pierrafeu

Fondé en 1979 et basé à Londres, le Creature Shop **du regretté Jim Henson, père du *Muppet Show*, est l'un des ateliers les plus actifs du petit monde des effets spéciaux. Sortent de ses établis les créatures de *Dark Crystal*, des *Tortues Ninja*, de *Labyrinth*... Lauréat d'un Oscar pour le système informatique Henson Control, une technique de marionnettisme électronique, le** Creature Shop **dispense ses services aux quatre coins du monde, y compris en France pour quelques coups de patte de *L'Ours* de Jean-Jacques Annaud. Avec *The Flintstones*, il s'attaque à un gros morceau dont John Stephenson, le boss, nous commente les principales étapes...**

"Dino a certainement été la créature la plus complexe à élaborer. En compagnie du réalisateur Brian Levant, nous avons d'abord opté pour un effet spécial élémentaire : mettre un comédien dans un costume, un truc que nous avons largement utilisé dans la série **Dinosaurs**. *Après deux semaines de tournage, nous nous sommes aperçus que ce n'était guère convaincant car la petite personne à l'intérieur ne pouvait actionner les commandes nécessaires, effectuer les mouvements requis ; la carapace lui pesait vraiment ! En deux semaines, nous avons dû revoir intégralement Dino, le redessiner.* Industrial Light and Magic *s'est substitué à nous pour les plans d'animation où il saute et court. C'est le fruit des progrès techniques apportés par* **Jurassic Park**. *Nous avons cependant conservé notre figurant dans la combinaison sur le plateau ; il servait à visualiser les effets spéciaux qui seraient ensuite intégrés à l'image. La plupart des plans de la tête de Dino sont issus de notre studio. Il s'agit d'animatronique classique. Dino nous a demandé une grande vigilance du fait de sa popularité auprès des Américains. Nous sommes passés par quatre versions avant de nous décider pour celle que vous connaissez".*



"Le porc-poubelle est issu, comme tous les autres créatures, du dessin animé de Hanna-Barbera. Leur cartoon constituait un vivier gigantesque dans lequel nous n'avons pas hésité à jeter notre épuisette. Le porc-poubelle n'est en fait qu'une marionnette manipulée à la fois à la main et mécaniquement, dont seule la tête s'avérait un peu plus élaborée ; elle était bourrée d'électronique, de cervo-moteurs indispensables aux expressions faciales. Le porc-poubelle sert, dans la trame, de mangeur d'ordures. Il se cache sous l'évier. A l'origine, Brian Levant désirait que **Les Flintstones** *soit du pur Jim Henson. Il ne voulait surtout pas que le film use d'effets d'animation informatique ou image par image. Il préférait que tous les effets spéciaux soient directement réalisés devant la caméra. Cela relevait de l'impossible car les créatures en question, provenant d'un dessin animé, étaient extrêmement caricaturales".*







"Le Dictabird, un perroquet dictaphone, ainsi que les autres volatiles des **Flintstones**, *un décapsuleur et un lecteur de disques, ne sont pas mes créatures favorites. J'aurais préféré qu'on recoure à l'animation informatique pour leur donner vie. Au lieu de ça, nous avons utilisé des marionnettes très sommaires, radio-commandées, lorsque ce sont les comédiens qui les portent. Ceci dit, il n'est pas nécessaire d'user de techniques très sophisfiquées si des effets simples suffisent. Le Dictabird n'est guère plus évolué qu'un personnage du* **Muppet Show**. *Cette créature donne une idée de ce que le film aurait été sans les innovations de* **Jurassic Park**. *D'ailleurs, au stade de la préparation des* **Flintstones**, *il n'était absolument pas question d'employer l'ordinateur. Mais la post-production de* **Jurassic Park** *a bousculé radicalement les choix initiaux".*

SILEX EN RADE

Aux Etats-Unis, la famille Pierrafeu fait partie du paysage, de la culture, au même titre que *Walt Disney*, *Mac Donald's* et du Super-Ball. Une génération entière a été nourrie à ce soap-opera préhistorique qui contribua beaucoup à la fortune du studio d'animation *Hanna-Barbera*. Logique que la version live de ce cartoon télé draîne d'impressionnantes foules vers les salles. L'impatience de voir en vrai ce qui n'était que dessins est grande, compréhensible. Imaginez la proximité d'un Astérix en chair et en os dans l'hexagone, et vous aurez une idée du phénomène.

Produit par Steven Spielberg (Spielrock au générique) et mis en images par Brian Levant, cinéaste familial par excellence (**Beethoven**) entièrement (dé)formé à la télévision, **The Flintstones** laisse pantois. Si le hamburger-moyen ondule de satisfaction, le camembert-type ne coule pas de bonheur devant les déboires de Fred Flintstone, un brave type un peu niais sur les bords. Que lui arrive-t-il à ce débonnaire gras-double ? Pour lui renvoyer l'ascenseur, son voisin Barney Rubble, lors d'un concours au sein de son entreprise de travaux, échange sa copie contre la sienne. Fred Flintstone passe de la pire à la meilleure note et est propulsé au poste de vice-directeur. Cette promotion lui monte à la tête tandis que son supérieur, Cliff Vandercave, compte bien lui faire porter le chapeau de ses manœuvres et détournements de fonds. Nouveau riche, Fred Flintstone n'a que des ennuis. A force de signer des formulaires qu'il ne lit pas, il devient même le paria, la bête noire de Bedrock, bouc-émissaire du chômage galopant...

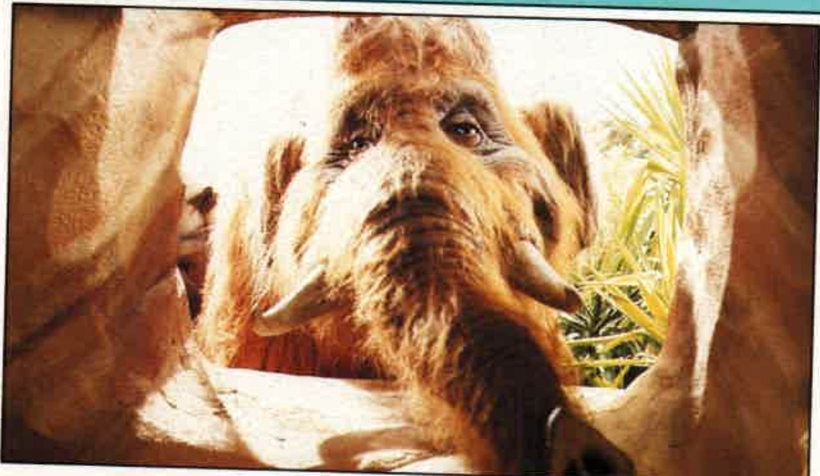
Y'a bien là une métaphore sur le pouvoir, corrupteur des natures les plus bienvaillantes, sur l'argent qui ne fait pas le bonheur, sur l'exploitation du petit peuple qui aspire à de grands rêves. Y'a bien un embryon de satire de l'American Way of Life. Un bon fond en somme, quoique surrané. Sur cet édifice, une vingtaine de scénaristes (dont seulement trois sont crédités au générique pour des motifs syndicaux) ont laborieusement planché. Pour aboutir à un film dévitalisé, sans imagination, sans folie, bavard et pingre en gags. Principal ressort comique, l'anachronisme (même *CNN* trouve ici son pendant préhistorique) ne charrie que des situations prévisibles, extraites du dessin animé TV. On sourit rarement : à l'apparition du porc-poubelle délateur, au personnage de la secrétaire aguicheuse nommée Sharon Stone (tous les noms étant adaptés à l'époque), au homard-tondeuse... John Goodman fait preuve de sa jovialité habituelle et le directeur artistique, William Sandell, restitue avec justesse l'univers déliro-préhistorique du dessin animé original. A part ça ? Le vide, des bons sentiments, quelques beaux effets spéciaux, la chute de reins de Halle Berry, les pieds sales de Kyle MacLachlan, les coups de langue de Dino, le "chien" de la maison, et Elizabeth Taylor en belle-mère que déteste son gendre... **The Flintstones** est certainement la plus ambitieuse, la plus rentable et la plus décevante des productions Steven Spielberg dont la veine antédiluvienne, après **Jurassic Park** et **Les 4 Dinosaures et le Cirque Magique**, semble salement tarie.

M.T.



Le quarté vedette : Betty Rubble (Rosie O'Donnell), Barney Ruddle (Rick Moranis), Fred Flintstone (John Goodman) et Wilma Flintstone (Elizabeth Perkins).

USA. 1993. Réal.: Brian Levant. Scén.: Tom S. Parker, Jim Jennewein, Steven E. de Souza, Lowell Ganz, Babaloo Mandell, Brian Levant et une quinzaine d'autres (!) d'après les personnages de Joseph Barbera et William Hanna. Dir. Phot.: Dean Cundey. Mus.: David Newman. Effets spéciaux : The Jim Henson's Creature Shop, Industrial Light and Magic. Prod.: Bruce Cohen pour Amblin/Universal. Int.: John Goodman, Elizabeth Parkins, Rosie O'Donnell, Kyle Mac Lachlan, Elizabeth Taylor, Sheryll Lee Ralph, Richard Moll, Jack O'Halloran, Sam Raimi, Joe Barbera... Dur.: 1 h 32. Dist.: UIP. Sortie le 20 juillet 1994.



*"Le mammouth qui approvisionne en eau la maison des Flintstones est un effet très simple, une grosse marionnette classique à laquelle nous avons simplement ajouté un réservoir d'eau et une pompe. Aussi imposantes que soient certaines créatures, nous n'avons pas rencontré de problèmes majeurs quant à leur fonctionnement. Les soucis sont venus des délais. Nous n'avons bénéficié que de quatorze semaines de travail avant le tournage. C'est extrêmement court pour construire une vingtaine de créatures. A partir du scénario et des personnages du dessin animé, nous envoyions par fax des tas d'esquisses à Brian Levant. Dès que nos dessinateurs et lui s'étaient mis d'accord, nous partions peaufiner l'ensemble, le look définitif, à Amblin, la maison de production de Steven Spielberg. Après quoi, c'était aux sculpteurs de prendre la relève. Nous n'avions pas une minute à perdre. Quand je pense que la pré-production de **Dark Crystal** s'est étendue sur près d'un an et demi. Aujourd'hui, le système hollywoodien réduit de plus de plus les délais de préparation. Cela commence à poser de sérieux problèmes".*



*"La bronto-grue nous mobilisa plus que les autres créatures du fait de sa taille : neuf mètres de long sur trois de haut. Rien que la tête et le cou demandaient sept marionnettistes. Nous avons aussi construit la queue, animée par deux opérateurs, et une portion du dos. Les plans d'ensemble de l'animal proviennent des ordinateurs d'ILM. Même en présence d'un titan comme ce monstre placide, nous sommes en mesure d'improviser sur un plateau. Nous pensons toujours à construire nos créatures de manière à ce qu'elles soient utilisables de façon tout à fait spontanée. Vous savez, on rigole bien sur un tournage Henson. On se comporte un peu comme des gosses avec leurs jouets. A l'exception de deux ou trois pannes mineures, tous nos bébés ont bien fonctionné sur le plateau des **Flintstones**. Depuis le temps qu'on utilise l'animatronique, on est plutôt au point aujourd'hui".*

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)

Aux Frontières du Réel

"La vérité est ailleurs". Cette formule conclut les génériques d'*Aux Frontières du Réel.* Au vu des photos d'OVNI et d'images d'aura indécelable qui défilent, on devine que cet "ailleurs" n'a rien de géographique. Il s'agit du monde du paranormal, du surnaturel, d'un univers où la logique n'a plus de sens. *Aux Frontières du Réel* vous propose un voyage hebdomadaire dans ces contrées très proches d'une nouvelle quatrième dimension. L'embarquement s'effectue tous les dimanches, à 19 h, sur M6.

La peur est une denrée rare dans les séries télévisées. Le seul souvenir récent de terreur télévisuelle, ce sont les apparitions de Bob dans la série ***Twin Peaks*** dont le sixième épisode tient du cauchemar intégral. Mais de la bonne grosse frousse toutes les semaines, on n'y avait pas goûté depuis ***Le Sixième Sens*** en1976. Et vu les standards télé en vigueur aux USA, la peur ne semblait plus vraiment au goût du jour. Jusqu'à ce que Chris Carter, producteur de 37 ans ayant fait ses armes chez *Disney*, ne débarque dans les bureaux de la *Fox* en criant : *"Je veux foutre une trouille bleue aux télespectateurs toutes les semaines"*. Tel est donc le but d'***Aux Frontières du Réel***. Un objectif presque toujours atteint.

L'idée de départ de la série n'est pas vraiment nouvelle. Un département du FBI nommé "Affaires non classées" est chargé de résoudre les énigmes restées sans solution. Cette section est dirigée par Fox Mulder, que ses collègues surnomment "Spooky", un esprit ouvert persuadé de l'existence du surnaturel, et Dana Scully, une sorte de Saint Thomas au féminin. Elle ne croit que ce qu'elle voit, mais se laisse parfois convaincre. Leurs investigations les entraînent sur la trace d'OVNI, d'entité extraterrestre, de serial killer centenaire et autre monstruosité génétique. Une trame qui rappelle le mythique **Kolchack : The Night Stalker**, série de 1974 où un journaliste s'était fait une spécialité de ce genre d'enquêtes. On pense aussi au Colonel March, le personnage créé par l'écrivain anglais John Dickson Carr, un ancien militaire devenu directeur du D3, un service de Scotland Yard chargé des cas bizarres, et interprété par Boris Karloff dans une série télé des années 50. Ainsi qu'à deux séries françaises des années 70 : ***La Brigade des Maléfices*** et ***Aux Frontières du Possible***. La grosse différence, c'est qu'aucune de ces séries ne traitait le surnaturel, le paranormal ou la présence d'extraterrestres parmi nous avec autant de sérieux qu'***Aux Frontières du Réel***.

La plupart des scénarios de la série ont pour source d'inspiration des news piquées dans les journaux, dans les cas les plus connus d'événement étranges, ou découlent des dernières découvertes scientifiques. *"Les histoires sont définies dans un domaine que j'appelerais celui des possibilités extrêmes"*, explique Chris Carter, créateur, producteur et scénariste de la série. *"Chaque sujet doit être enraciné dans une quelconque spéculation scientifique. Il doit être crédible dans notre monde. C'est un peu la méthode qu'a utilisée Michael Crichton avec "Jurassic Park", où il a poussé à bout les limites d'une science existante, la génétique. Attention, je ne dis pas que chaque épisode est basé sur des faits, mais nous essayons de rester aussi proches que possible de la réalité scientifique"*. De fait, aux Etats-Unis, la série devient une sorte de fer de lance de ces associations d'allumés qui sont persuadés que les E.T. sont parmi nous et que les petits gris ont des bases militaires à travers le monde entier. Une situation qui ne doit pas vraiment déplaire à Carter, même si on peut le soupçonner de ne pas être dupe de ce genre de phénomènes. Par contre, David Duchovny, l'interprète de Mulder, se montre catégorique. *"En matière de croyances, Mulder et moi sommes vraiment différents. Je crois en une puissance supérieure qui dépasse tout ce que l'homme peut produire ou concevoir, mais je ne lui donne aucune forme physique. Je ne crois pas aux OVNI, ni aux femmes animales vivants dans le New Jersey. Mes croyances sont plus abstraites, je crois que tout peut arriver. Pas que tout est arrivé"*. Paradoxalement, c'est Gillian Anderson, l'interprète de l'incrédule Scully, qui est beaucoup plus branchée par le paranormal. *"La psychokinésie, la télépathie, la voyance... J'adore tous ces trucs. Je fais même parfois des rêves prémonitoires"*.

Il serait vraiment très réducteur de parler d'***Aux Frontières du Réel*** comme d'une série exclusivement réservée aux fanatiques du surnaturel. ***Aux Frontières du Réel*** est avant tout une véritable série policière qui joue le mélange des genres avec la science-fiction et le fantastique. Les références aux classiques de ces deux genres sont évidentes. Il est fait directement allusion à **Rencontres du Troisième Type** lors du pilote. Dans **L'Ange Déchu**, l'extraterrestre a le même système de vision que le Predator. Brad Dourif, dans **Le Message**, évoque irrésistiblement Hannibal Lecter. De bonnes références qui servent de point d'ancrage dans le genre. Ainsi, la série affirme son appartenance et réussit à faire passer à la télévision des choses jamais vues auparavant. ***Aux Frontières du Réel*** est bourrée d'effets gore et de maquillages effrayants. Oh, bien sûr, ce n'est pas **Braindead**, mais les corps carbonisés, les cadavres desséchés, les meurtres vicieux sont nombreux. Et les méchants constituent l'intérêt majeur de la série. Pas facile d'oublier les yeux jaunes d'Eugene Tooms, ce serial killer centenaire capable de se comprimer à volonté, ni les deux gamines d'**Eve** adeptes d'un jeu vraiment dangereux... La terreur naît de ces personnages redoutables, de la façon terrible se concluent toutes les histoires. Un dernier plan toujours ouvert : un brûlé au troisième degré dans un caisson pressurisé rouvre les yeux (**L'Incendiaire**), Tooms regarde la petite ouverture de sa cellule par laquelle il a déjà compté s'évader (**Compressions**)... Une dernière image à vous glacer le sang, qui ne vous donne qu'une envie : attendre le dimanche suivant pour une nouvelle affaire non classée.

Didier ALLOUCH



Fox Mulder (David Duchovny) et Dana Scully (Gillian Anderson), les deux agents du FBI dans les locaux du département "Affaires non classées".



FOX MULDER, agent de l'étrange

Physiquement, Fox Mulder ne diffère pas de l'agent du FBI standard. Tenue toujours impeccable, costume de ville plutôt classe, coiffure régulière, rasé de près tous les matins. Non, vraiment, vu de loin, Fox n'a rien d'extravagant. Seul son regard peut le trahir. Un regard curieux qui observe tout, qui n'a jamais rien de catégorique, qui ne juge jamais. Cela explique peut-être les convictions de Mulder. Il est persuadé que nous vivons dans un monde noyé dans l'étrange et le surnaturel. Il sait que les extraterrestres existent et que les rencontres du troisième type sont monnaie courante. Il n'exclut aucune hypothèse, sachant que le gouvernement nous cache tout. Ce grand parano est placé dans ce que ses supérieurs considèrent comme une voie de garage : les "Affaires non classées". Un département qu'il va révolutionner en trouvant une explication paranormale à toutes ces affaires oubliées. Fox Mulder est évidemment dans le collimateur de ses supérieurs, qui voient en lui un excentrique gênant dont ils aimeraient bien se débarrasser à la première boulette. Il ne peut donc compter que sur Dana Scully, ainsi que sur le mystérieux Gorge Pofonde, un indicateur anonyme mais haut placé qui le protège discrètement.



David Duchovny, 33 ans, n'est pas un inconnu pour les amateurs de série. Ils l'ont déjà vu dans ***Twin Peaks***, où il jouait un autre agent du FBI. Mais un agent bien plus bizarre puisqu'il était le transexuel Denis/ Denise Brice. Au cinéma, Duchovny a donné la réplique à Mimi Rogers dans l'ultra-catho **Rapture**. Dans **Kalifornia**, il était victime de l'influence maléfique du serial killer Brad Pitt. Il est également apparu dans **Chaplin**, **Beethoven** et **Panique chez les Crandell**.

DANA SCULLY, la fausse sceptique

A priori, l'agent Dana Scully est une pragmatique qui cherche une explication rationnelle à tout ce qui lui arrive, du genre à ne croire qu'à ce qu'elle voit. C'est pour cette raison qu'elle est nommée auprès de Mulder. Elle est là pour calmer ses ardeurs et le ramener à la réalité. Mais c'est souvent l'inverse qui se produit, puisqu'elle emboîte le pas de Mulder dans ses théories, même si elle a du mal à admettre les explications surnaturelles de son collègue. Le personnage de Dana est directement inspiré de celui de Clarice Starling, l'agent du FBI copine d'Hannibal Lecter dans **Le Silence des Agneaux**. Elle est du genre femme forte très féminine, toujours élégante, pas vraiment belle mais au charme indéniable. Elle croit au système et est décidée à le servir. Mais ses certitudes s'ébranlent petit à petit au contact de Mulder et de ses croyances hors-norme. On ne sait pas grand chose de ses sentiments pour Mulder. Elle le traite parfois assez durement mais elle semble souffrir d'une petite crise de jalousie quand une de ses anciennes maîtresses refait surface. Dana est donc le pendant sceptique de Fox, une sceptique qui ne demande qu'à se laisser convaincre.



Actrice de théâtre, Gillian Anderson a peu travaillé à la télévision. Tout au plus est-elle apparu dans un épisode de ***Class of 96***. Le rôle de Dana Scully dans ***Aux Frontières du Réel*** est son premier job important. Et depuis, ça a l'air de bien marcher pour elle puisqu'elle a été retenue pour interpréter le premier rôle dans **The Turning**, un film produit par la boîte de De Niro, *Tribeca*. Pour la petite histoire, Gillian s'est absentée quelques jours du tournage de la série. Juste pour se marier...

TOUS

0 - PILOT (Nous ne Sommes pas Seuls)
de Robert Mandel. Scén.: Chris Carter.

L'agent Dana Scully est nommée au département des "Affaires non classées" du FBI, un bureau où sont enterrées toutes les enquêtes irrésolues. Fox Mulder, l'agent auprès duquel elle officie, est persuadé que tous ces cas ont un lien avec le surnaturel. Leur première enquête les mène dans l'Oregon où le corps d'une jeune étudiante, morte mystérieusement, est retrouvé avec deux étranges marques rouges sur la peau.

1 - DEEP THROAT (Gorge Profonde)
de Daniel Sackheim. Scén.: Chris Carter.

Le Lieutenant Colonel Boudahas disparaît mystérieusement de sa base après avoir eu un comportement psychologique étrange. La dernière fois qu'on l'a vu, il était couvert d'urticaire, recroquevillé, nu et hagard dans la chambre de ses enfants. Il n'est pas le seul pilote à avoir disparu. Que se passe-t-il à la base aérienne ultra-secrète d'Ellens ? Rencardé par un mystérieux indicateur répondant au nom de Gorge Profonde, Fox et Mulder se lancent sur l'affaire.

2 - SQUEEZE (Compressions)
de Harry Longstreet.
Scén.: Glen Morgan & James Wong.

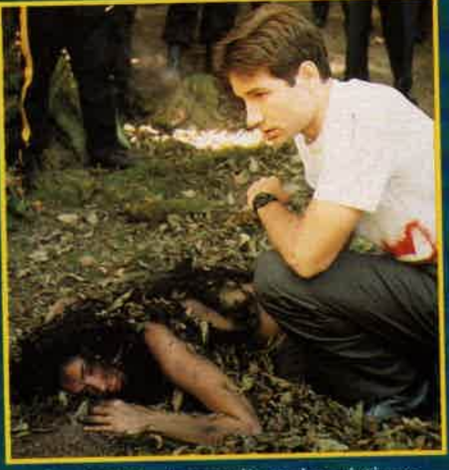
Mulder et Scully sur les traces d'un tueur humanoïde qui sévit tous les trente ans. Particularité de ce meurtrier centenaire : il peut comprimer et étendre son corps à volonté pour pénétrer dans le plus petit réduit. Son but : dévorer le foie de ses victimes pour s'assurer la vie éternelle.

3 - CONDUIT (L'Enlèvement)
de Daniel Sackheim.
Scén.: Alex Gansa & Howard Gordon.

Mulder et Scully essaient de faire la lumière sur l'enlèvement d'une jeune campeuse. Est-ce un kidnapping extraterrestre comme semble l'affirmer le frère de la jeune fille ? Cette affaire replonge Mulder dans l'un des souvenirs les plus étranges de son passé.

4 - JERSEY DEVIL
(Le Diable du New Jersey)
de Joe Napolitano. Scén.: Chris Carter.

Les deux agents traquent le "Diable du New Jersey". Cette légendaire créature, équivalent transatlantique de notre "Bête du Gévaudan", serait coupable du meurtre d'un SDF retrouvé à moitié dévoré dans la forêt.



*Fox Mulder devant l'une des victimes d'une créature légendaire (**Le Diable du New Jersey**).*

LES EPISODES...

5 - SHADOWS (L'Ombre de la Mort)
de Michael Katleman.
Scén.: Glen Morgan & James Wong.

Une organisation officielle demande à Scully et Mulder d'enquêter sur deux meurtres insolubles. Les victimes ont eu la gorge écrasée de l'intérieur. Mulder relie les deux crimes à un des dossiers non classés où il est fortement question de psychokinésie.

6 - GHOST IN THE MACHINE (Un Fantôme dans l'Ordinateur)
de Jerrold Freedman.
Scén.: Alex Gansa & Howard Gordon.

Benjamin Drake a-t-il été tué par son ordinateur ? Approchés par l'agent Lamana, mis sur la touche pour avoir avancé cette théorie, Mulder et Scully reprennent l'enquête là où il l'a laissée.

7 - ICE (Projet Arctique)
de David Butler.
Scén.: Glen Morgan & James Wong.

Une étrange épidémie de suicides touche une expédition scientifique en plein Antarctique. Selon Mulder, les savants seraient victimes d'un parasite extraterrestre. Avec Dana, ils partent en Alaska.

8 - SPACE (Espace)
de William Graham. Scén.: Chris Carter.

Mulder suspecte une entité extraterrestre d'avoir pris possesion du corps d'un ancien astronaute, le Lieutenant Colonel Belt (Ed Lauter), et saboté une navette spaciale.

9 - FALLEN ANGEL (L'Ange Déchu)
de Larry Shaw.
Scén.: Howard Gordon & Alex Lansa.

"Ange Déchu" est le nom de code militaire signalant l'atterrisage d'un OVNI sur Terre. Un de ces "anges" se crashe dans le Winsconsin. Mulder se rend sur les lieux, où il rencontre Max Fenig, un personnage complètement allumé convaincu de l'existence des aliens. Et si il en savait plus qu'il voulait bien le dire ?

10 - EVE (Eve)
de Fred Gerber.
Scén.: Kenneth Biller & Chris Brancato.

Mulder et Scully recherchent deux petites filles dont les pères respectifs ont été assassinés de la même façon, au même moment, mais à des centaines de kilomètres de distance.

11 - FIRE (L'Incendiaire)
de Larry Shaw. Scén.: Chris Carter.

Un terroriste capable de mettre le feu à distance frappe les membres de l'aristocratie britannique. Contacté par une de ses anciennes maîtresses (Amanda Pays), désormais membre de Scotland Yard, Mulder essaie d'identifier le meurtrier.

12 - BEYOND THE SEA (Le Message)
de David Nutter.
Scén.: Glen Morgan & James Wong.

Scully est persuadée que le seul moyen d'appréhender un serial killer est de faire confiance aux prédictions de Luther Lee Boggs (Brad Dourif), un condamné à mort doué de pouvoirs psychiques.

13 - GENDER BENDER (Masculin Féminin)
de Rob Bowman. Scén.: Larry & Paul Barber.

Une série de meurtres perpétrés dans le Massachussets aurait un rapport avec une secte religieuse, dont les adeptes sont capables de changer de sexe à volonté.



*Dana Scully dans le laboratoire d'un généticien expert en clonage de virus extraterrestre **(The Erlenmeyer Flask)***

14 - LAZARUS (Lazare)
de David Nutter.
Scén.: Alex Gansa & Howard Gordon.

L'ancien petit ami de Scully, l'agent Willis, se retrouve possédé par l'esprit d'un dangereux criminel.

15 - YOUNG AT HEART (Vengeance d'Outre-tombe)
de Michael Lange.
Scén.: Scott Kaufer & Chris Carter.

Sur les lieux d'un cambriolage, on retrouve un petit mot menaçant destiné à Mulder, écrit par John Barnett, le premier criminel mis en taule par l'agent. Problème, Barnett est mort dans sa cellule il y a quatre ans.

16 - E.B.E. (Entité Biologique Extraterrestre)
de William Graham.
Scén.: Glen Morgan & James Wong.

Mulder et Scully découvrent que le gouvernement s'est emparé d'un vaisseau abbatu dans l'espace aérien irakien lors de la Guerre du Golfe. A l'intérieur, une entité extraterrestre jalousement gardée par les services secrets.

17 - MIRACLE MAN
de Michael Lange.
Scén.: Howard Gordon & Chris Carter.

Dans le Tennessee, le fils d'un révérend a le pouvoir de guérir et de tuer en touchant les gens. Alertés par une cassette vidéo montrant la mort étrange d'une paroissienne, Fox et Dana partent à la rencontre du jeune homme.

18 - SHAPES
de David Nutter. Scén.: Marylin Osborn.

Une des plus vieilles affaires non classées est déterrée. Elle date de la création même du FBI. Un animal, responsable de la mort de plusieurs humains, est abattu par la police. Mais quand les policiers s'approchent de ce qu'ils croient être la carcasse de l'animal, ils découvrent un être humain. Aujourd'hui, le même genre de cas se reproduit dans le Montana. Des fermiers abattent un animal féroce. Quand la lumière se fait, ils trouvent à leur pied le corps d'un vieil indien.

19 - DARKNESS FALLS
de Joe Napolitano. Scén.: Chris Carter.

Des bûcherons déterrent des centaines de créatures immobiles ressemblant à des insectes. Soudainement, les créatures se réveillent, paralysent leurs victimes et se servent de leur corps comme cocons. Tout le monde est persuadé que la disparition des bûcherons est due à un groupe d'écologistes en colère. Sauf Mulder et Scully.

20 - TOOMS
de David Nutter.
Scén.: Glen Morgan & James Wong.

Eugene Tooms (Doug Hutchinson), le serial killer extensible de l'épisode **Compressions**, est relâché pour vice de procédure. Mulder est sûr qu'il va se remettre à tuer. Et bien décidé à l'en empêcher.

21 - BORN AGAIN
de Jerrold Freedman.
Scén.: Glen Morgan & James Wong.

Une gamine de 8 ans est la principale suspecte d'une série de morts bizarres. Elle est toujours la seule personne présente sur les lieux du crime, même si elle prétend qu'à chaque fois elle était accompagnée par un vieux monsieur dont la description laissse à penser qu'il s'agit de l'inspecteur de police Charlie Morris, mort il y a 9 ans.

22 - ROLAND
de David Nutter. Scén.: Chris Ruppenthal.

Quand les scientifiques d'un laboratoire d'aéronautique meurent les uns après les autres, la police suspecte le concierge un peu attardé. Pourtant, les équations ultra-complexes laissées auprès des cadavres l'innocentent. A moins que, comme le croit Mulder, le concierge ne soit manipulé par un cerveau mystérieux, cryogéniquement conservé.

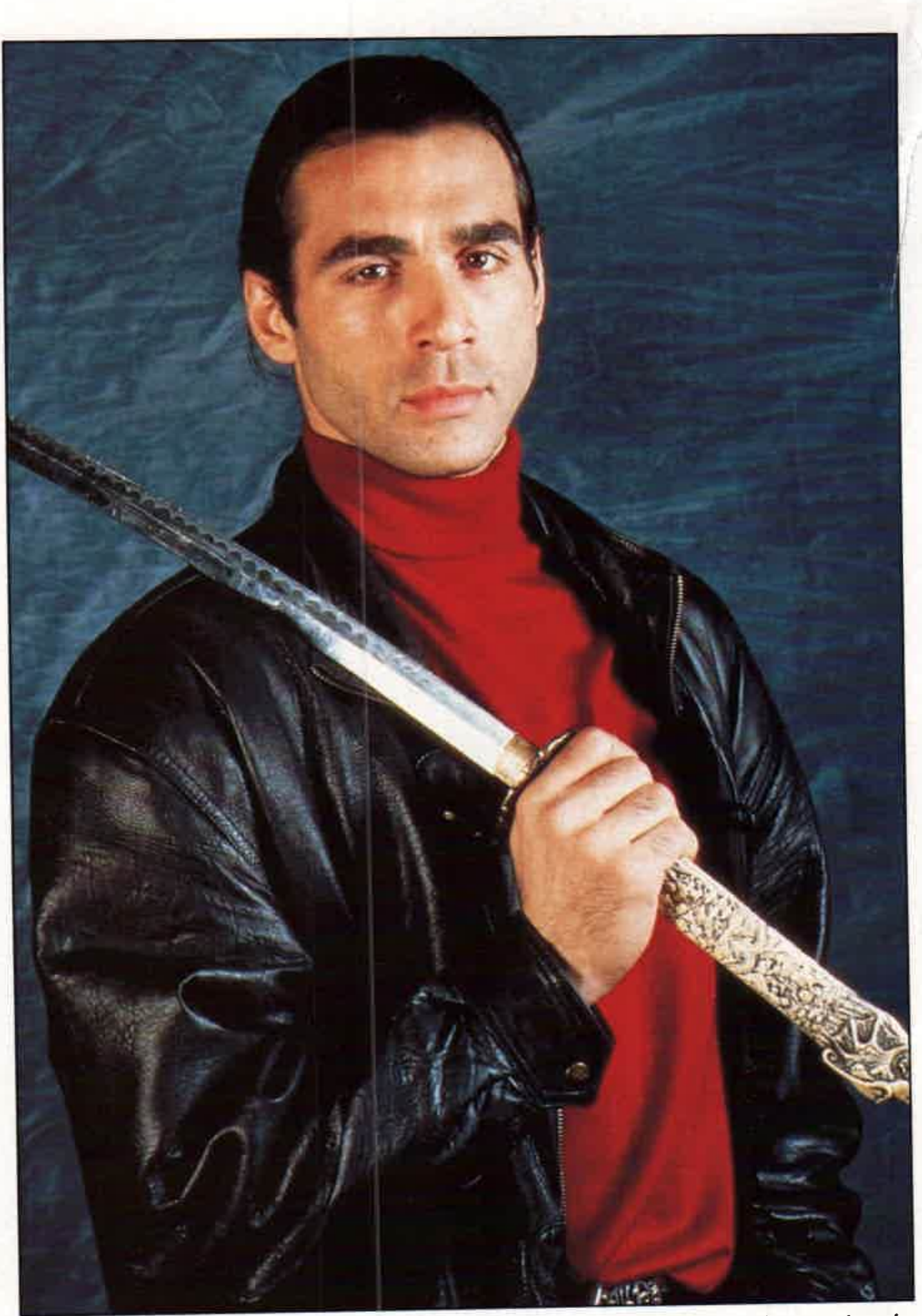
23 - THE ERLENMEYER FLASK
de R.W. Goodwin. Scén.: Chris Carter.

Gorge Profonde branche Mulder sur un cas de la plus grande importance. Un généticien serait en train de travailler sur le clonage de virus extraterrestre.

actualité télé

HIGHLANDER
la série

Superman abandonne sa place à un autre immortel. Duncan McLeod, le Highlander télé, reprend le créneau du mardi soir laissé vacant par l'homme d'acier. Ce sont les nouveaux épisodes, ceux de la deuxième saison, que M6 diffuse tout l'été. Une seconde saison pendant laquelle les producteurs n'hésitent pas à remanier considérablement le concept de la série originelle, et qui réserve énormément de surprises aux nombreux amateurs des premiers épisodes.



Adrian Paul brandissant l'épée de Duncan McLeod. L'acteur a été choisi parmi des centaines de prétendants au rôle : sa belle gueule et ses aptitudes au combat ont eu raison des producteurs.

A l'origine de la création d'***Highlander***, il y a une histoire de location de cassette. Marla Ginsburg, créatrice et productrice de la série, est une Américaine vivant à Paris. Comme beaucoup d'anglo-saxons habitant dans la capitale, elle est cliente de Reel on Wheels, un vidéo-club spécialisé dans les films en anglais non sous-titrés. "*Je louais surtout des films du style Woody Allen ou Barbra Streisand. Mon mari en avait ras-le-bol. Un jour, il m'a laissé le choix entre **Highlander** et **Robocop**. Peu convaincue, j'ai choisi le film de Russell Mulcahy. Dès les premières mesures de la chanson de Queen, j'étais fascinée. J'ai dû voir le film quatre fois en un seul week-end. Au MIP, j'ai rencontré Christian Charret, le big boss de* Gaumont Télévision, *qui m'a aussitôt présentée à un de ses meilleurs amis, Christophe Lambert. Avec eux, j'ai discuté de l'idée d'adapter **Highlander** pour la télé. C'est ainsi que tout a commencé*". Quelques semaines plus tard, Marla part au Festival de Cannes pour rencontrer les deux producteurs des films, Bill Panzer et Peter Davis. Le projet les emballe mais ils veulent en savoir un peu plus. En deux semaines, Marla rédige une "bible", un résumé de chaque épisode de la série et des orientations que pourrait prendre celle-ci. "*Deux semaines de folie, rendues loufoques par mon état. J'étais enceinte et je courais dans tous les sens*". Une fois rentrée à Paris, elle reçoit un coup de fil de Bill Panzer donnant son accord. Elle commence alors un travail de montage basé sur les deux premiers films. Panzer lui fournit une copie de **Highlander 1** et **2**, desquels elle tire les scènes nécessaires à un court montage de 10 minutes commenté par une voix-off. "*Ce petit montage capturait l'esprit de ce que je voulais faire dans la série, et tenait compte de ce qui était montrable ou pas à la télévision. Cette cassette était destinée aux éventuels acheteurs. Elle leur a visiblement bien plu puisque **Highlander** TV a été vendue un peu partout dans le monde*".

Highlander la série adopte une structure scénaristique très classique. Chaque épisode commence par une séquence d'action très courte mettant en scène l'immortel que va devoir affronter Duncan McLeod, le Highlander télé. Ensuite, l'histoire s'étire jusqu'à l'affrontement final. Une structure qui tend parfois au procédé. "*Dans chaque épisode, nous devons tenir compte des restrictions que nous imposent notre budget et les règles en vigueur actuellement à la télévision. Chaque histoire doit avoir son lot d'action, de décors prestigieux et d'acteurs. Cette structure nous laisse quand même une assez grande liberté. Sur **Highlander**, nous avons une règle : derrière chaque porte peuvent surgir de nouvelles surprises. De nouveaux personnages peuvent débarquer. D'autres, auxquels nous étions habitués, peuvent disparaître même si le public les aime tendrement*". D'où une seconde saison riche en rebondissements.

A la fin de la première saison, nous avons laissé Duncan McLeod assister, impuissant, à la mort de son ami et collègue immortel Darius. Il avait toujours Tessa comme petite amie et le jeune Richie comme compagnon. Dès le premier épisode de la seconde saison, intitulé **Les Guetteurs**, un nouveau personnage apparaît. Duncan McLeod, bien déterminé



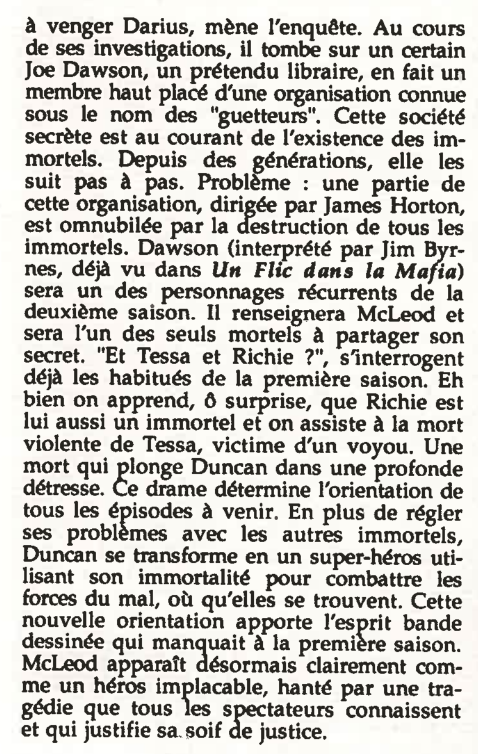
Richie (Stan Kirch), l'ami de Duncan McLeod en passe d'être intronisé immortel.



Duncan McLeod signe l'une de ses victoires devant le jardin des Tuileries.



Xavier Saint Claude (Roland Gift), un immortel manchot voué à la perte de McLeod.



à venger Darius, mène l'enquête. Au cours de ses investigations, il tombe sur un certain Joe Dawson, un prétendu libraire, en fait un membre haut placé d'une organisation connue sous le nom des "guetteurs". Cette société secrète est au courant de l'existence des immortels. Depuis des générations, elle les suit pas à pas. Problème : une partie de cette organisation, dirigée par James Horton, est omnubilée par la destruction de tous les immortels. Dawson (interprété par Jim Byrnes, déjà vu dans ***Un Flic dans la Mafia***) sera un des personnages récurrents de la deuxième saison. Il renseignera McLeod et sera l'un des seuls mortels à partager son secret. "Et Tessa et Richie ?", s'interrogent déjà les habitués de la première saison. Eh bien on apprend, ô surprise, que Richie est lui aussi un immortel et on assiste à la mort violente de Tessa, victime d'un voyou. Une mort qui plonge Duncan dans une profonde détresse. Ce drame détermine l'orientation de tous les épisodes à venir. En plus de régler ses problèmes avec les autres immortels, Duncan se transforme en un super-héros utilisant son immortalité pour combattre les forces du mal, où qu'elles se trouvent. Cette nouvelle orientation apporte l'esprit bande dessinée qui manquait à la première saison. McLeod apparaît désormais clairement comme un héros implacable, hanté par une tragédie que tous les spectateurs connaissent et qui justifie sa soif de justice.

Autre nouveauté appréciable : Duncan se retrouve seul, ce qui élimine les bavardages censément drôles entre lui, Richie et Tessa. L'action est recentrée sur l'énigme, même si, parfois, Duncan se permet quelques rencontres amoureuses sans lendemain. Le téléspectateur ne lui permettrait pas d'oublier si vite Tessa. Ainsi, dans **Alliance Dangereuses**, épisode en deux parties, il est "victime" des avances plus qu'éloquentes d'un agent féminin des services secrets enquêtant sur sa personnalité. Elle n'obtiendra de lui qu'un prude baiser et s'esquivera à la fin du récit. Ce gain de temps permet également d'élargir les flashes-backs qui sont bien plus élaborés dans la seconde saison. Dans l'épisode **Le Vampire**, les deux tiers de l'action se déroulent dans le Paris du 18ème siècle où un immortel criminel sévit chaque soir et met ses meurtres sur le compte d'un mystérieux vampire. Une liberté bienvenue qui permet de briser le rythme presque routinier des premiers épisodes. Autre côté bande dessinée, le retour constant des "méchants". Par exemple James Horton, dont on ne sait trop quelles sont les motivations, revient souvent dans la série. Dans **Une Alliance Dangereuse**, il s'associe à Xavier Saint Claude, un immortel sans pitié que McLeod avait rendu manchot dans l'un des épisodes de la saison précédente, pour exterminer les autres détenteurs de la vie éternelle. Saint Claude n'est pas le seul immortel à signer un come-back cette année. L'épisode **Le Retour d'Amanda** marque ainsi la deuxième apparition de cette très belle et très espiègle immortelle voleuse de diamants.

Adrian Paul, lui, est toujours là. Il plait énormément aux spectateurs de la série. Surtout aux spectatrices. Et ne laisse pas sa productrice insensible. "*Regardez-le, il est beau comme un dieu, possède un véritable don pour les arts martiaux et fait pratiquement toutes ses cascades. Il apporte aussi une vraie chaleur sur le tournage et remonte toute l'équipe en cas de baisse de moral. Il n'hésite pas à faire des heures sup', tous les soirs s'il le faut. De plus, il a énormément progressé en tant qu'acteur. Il n'hésite pas à se donner à fond pour apprendre. Je l'adore*". Soit, Adrian Paul est un peu plus expressif que dans la saison précédente, mais ce n'est pas encore Marlon Brando. Mais dans la limite des ambitions, interpréter un personnage à la fois romantique et puissant, il parvient à être convaincant.
A l'image de son acteur principal, ***Highlander*** s'engage sur la bonne voie. Les scénarios sont plus fouillés, le concept plus défini, les épisodes plus intéressants. Les spectateurs américains ne s'y trompent pas puisque plus la série s'améliorait, plus les scores d'audience grimpaient. Au total, la seconde saison a été vue par 41% de spectateurs de plus que la première. Si le même phénomène se produit en France, on pourra carrément parler de triomphe.

Didier ALLOUCH



Bien que les immortels ont pour règle de ne pas se battre dans un lieu sacré, Duncan affronte et vainc un terrible adversaire dans une église.

Le Film Décrypté

ERASERHEAD

Film opaque ou clair comme de l'eau de roche ? **Eraserhead**, impénétrable pour les uns, limpide pour les autres, suscite des réactions à la 2001. Les interprétations fourmillent, antagonistes parfois, toujours promptes à imposer une clef définitive et robuste à l'énigme. Et si **Eraserhead** était en fait un drame ordinaire de la paternité malicieusement maquillé par un cinéaste obsédé par les coins sales des pièces immaculées, par les radiateurs derrière lesquels se produisent des chanteuses fantasmatiques...

Pour celui qui ne l'a jamais vu, **Eraserhead** reste aujourd'hui un film culte avec une histoire en point d'interrogation, un objet informe collectivement pétri depuis des années par tous les critiques et spectateurs fanatiques du monde entier. On discute, on raconte, on interprète, on extrapole, on injecte, on retire, on s'enthousiasme, on rejette, on élude, on perce... Aujourd'hui encore, le premier film de David Lynch sert de terrain fertile à la culture journalistique du mystère, une pratique hasardeuse qui consiste à compliquer ce qui est simple, à assombrir ce qui est lumineux, qui consiste, en somme, à prolonger le travail d'un cinéaste parce qu'on n'arrive pas à en cerner précisément la nature. Il est vrai que David Lynch lui-même n'a jamais voulu livrer les clés d'un film dont les portes sont pourtant toutes ouvertes, et qu'en invitant le spectateur à interpréter une évidence, il désirait surtout masquer la réalité de sa démarche. Le prétendu mystère d'**Eraserhead** peut pourtant s'éclaircir par l'anecdote. Par exemple, dans l'une des premières scènes du film, le héros Henry Spencer met le pied droit dans une petite mare de boue. Quelques minutes plus tard, assis sur son lit, il essuie sa chaussure. Sa chaussure gauche s'empressent immédiatement de constater les spectateurs qui multiplient les visions du film, et s'interrogent dès lors sur ce que le réalisateur tente de suggérer par cet effet audacieux. En fait, au moment de tourner la scène dans la chambre de Henry Spencer, David Lynch et son équipe ne se souvenaient absolument plus quel pied avait bien pu fondre dans la flaque ! Une anecdote qui résume assez le phénomène **Eraserhead** : cette inversion de pied aurait, dans n'importe quel autre film, été comprise comme une banale erreur de script, mais elle devient ici le point de départ de théories échafaudées dans l'obscurantisme le plus complet. Mieux, le "bébé" dont David Lynch refuse toujours de liver le secret, entretient des questions à la limite de la métaphysique. L'effet spécial en question - une jolie animation chaussette, un petit système de pompes et de câbles, et sans doute un miroir pour masquer les animateurs - n'a pourtant rien de révolutionnaire, mais la méticulosité maniaque du réalisateur, puis son silence inquiétant, ont suffi à faire exploser dans l'esprit du public les limites de la réalité cinématographique. Bon, revenons sur Terre !

Comprendre pourquoi **Eraserhead** a fasciné le public au point de lancer les débats, de pousser à la discussion, de donner naissance à des centaines d'interprétations, c'est un peu démonter un film justement monté en épingle. Il est donc assez facile de deviner pourquoi tant de spectateurs sont à la fois si attentifs, si réceptifs à **Eraserhead**, et en même temps complètement ailleurs, égarés dans des pensées souvent étrangères au film. Mais pour cela, il s'agit d'abord de revenir sur les conditions de tournage.



Mary X (Charlotte Stewart), la triste fiancée de Henry. Leur mariage tournera au désastre...

Réalisé dans le cadre d'un programme d'études cinématographiques financé par l'American Film Institute, **Eraserhead** est avant tout un film minuscule, bricolé, totalement fauché, avec une équipe réduite qui travaillait bénévolement et un réalisateur qui quittait le plateau à minuit pour vendre le *Wall Street Journal* et gagner de quoi se payer quelques repas. Entre le début du tournage le 29 mai 1972, et la première projection mondiale à Los Angeles le 19 mars 1977, il y aura donc eu trois années de prises de vues irrégulières et deux de montage et de mixage, David Lynch ayant accordé une importance fondamentale à l'environnement sonore. **Eraserhead** est en fait la version enrichie du projet initialement retenu par Lynch et intitulé "Gardenback", une histoire d'adultère : *"Quand vous regardez une femme, quelque chose venant d'elle vous contrarie. Dans "Gardenback", cette chose était un insecte qui se développait dans le grenier de l'homme, censé symboliser son esprit, tandis que la maison était comme sa tête. L'insecte se métamorphosait progressivement jusqu'à devenir un monstre qui rattrapait l'homme. L'homme ne devenait pas vraiment le monstre, mais avait à vivre avec cette chose qui le poussait à détruire complètement son foyer"*. A ce script faiblard entièrement centré sur la peur du cocufiage et des femmes en général, David Lynch préfère finalement celui d'**Eraserhead**, reprenant les deux personnages principaux de "Gardenback", Henry et Mary, et les plaçant dans une intrigue élargie à la psychose du mariage, de la paternité, de la famille, de la fécondité, de la prison du couple, etc... Malgré cet élargissement conséquent, le scénario brut d'**Eraserhead** ne dépasse pas les 21 pages. Selon le principe connu - une page de script pour une minute de métrage - les responsables partent sur la base d'un film de 21 minutes. Quand David Lynch leur fait remarquer que ce sera un peu plus long, ils poussent jusqu'au double, soit 42 minutes ! A l'arrivée, pour sa première projection publique, **Eraserhead** dure 1 h 50, 110 minutes qui tirent sur un script élastique et impriment donc au film un tempo très lent, s'appuyant sur de nombreux temps morts et une mise en scène qui surfilme le moindre événement. L'air dubitatif des personnes qui ont eu la primeur de découvrir le film incite David Lynch à couper 20 minutes, ramenant **Eraserhead** à la durée réglementaire sans en changer le rythme. C'est donc cette version qui, petit à petit, au gré des projections de minuit, gagne son droit à l'appellation "culte".

Avec le recul nécessaire et ce qu'il faut d'indifférence, on s'aperçoit avec la reprise du film aujourd'hui, dans une version sonore restaurée, que les principes d'écriture, de production, de tournage et de réalisation d'**Eraserhead** encouragent le spectateur à s'évader d'une histoire par trop sordide. L'histoire, la voici...
Henry Spencer, un petit ouvrier, apprend, à l'occasion d'un repas chez les parents de sa fiancée Mary, que cette dernière a accouché. Contraint de l'épouser, Henry subit la vie de couple embarrassante et la présence d'un bébé plaintif et malade. Il tente d'échapper à la morosité de la vie quotidienne et à ses responsabilités paternelles en fantasmant sur une douce chanteuse, puis en se laissant séduire par sa voisine, aux désirs sexuels évidents. Mais la réalité de sa situation - il est mari, et père - l'empêche de mener la vie dont il rêve. Le départ de Mary et un cauchemar révélateur poussent Henry à effacer la cause première de ses problèmes : un enfant qu'il n'a pas désiré.
Etalé sur une heure et demie, ce scénario est en effet insupportablement sinistre. Et encore peut-on le réduire à sa plus simple expression : parce qu'il a l'impression d'être victime d'une gigantesque erreur, un homme décide de pratiquer l'infanticide. Quand on sait que Jennifer Lynch, la fille de David, est venue au monde avec un pied-bot, quand on sait que Jennifer Lynch a dernièrement réalisé **Boxing Helena**, une histoire de passion amoureuse à base de mutilations, on découvre tel un fouille-merde, tel un paparazzi ordurier, qu'**Eraserhead** est tout entier axé autour d'un secret de famille, d'un rapport douloureux à la difformité, qu'**Eraserhead** est la concrétisation cinématographique des horreurs, des pulsions assassines, qui ont sans doute traversé l'esprit d'un David Lynch affecté par la fatalité : pourquoi ma fille n'est-elle pas "normale" ? Qui tire les manettes de cette putain de planète ?

La démarche du réalisateur et le sens d'**Eraserhead** sont donc, malgré tout ce qu'on a pu dire et écrire, d'une clarté absolue. Dans le propos, **Eraserhead** est un exorcisme d'une violence inouie qu'un tournage très

■■■





1 - La psychose de la paternité selon David Lynch : Henry Spencer perd la tête et rêve que son bébé prend sa place entre ses deux épaules.

2 - La chanteuse du radiateur : un échappatoire à la réalité sordide d'Henry.

3 - Henry connaît l'amour dans les bras de sa vosine de palier. Malheureusement pour lui, son corps ne lui appartient pas...

■■■

long a transformé, dans la forme, en un film malin, très serein, très réfléchi, parfaitement maîtrisé, visuellement perturbant, qui correspond à la peur de David Lynch de cautionner une histoire par trop personnelle. En projetant ses pensées intimes les plus inavouables, et en effaçant celles-ci à grands coups de bluffs artistiques et métaphoriques, David Lynch rentrait dans un système de manipulation dont il ne soupçonnait même pas l'existence, et qu'il ne parviendra d'ailleurs jamais à reproduire avec la même force : si les visions d'**Eraserhead** se prêtent toutes, sans exception, à un décodage immédiat, on pourra plancher à l'infini sur les bizarreries lynchiennes parasitant **Blue Velvet** ou **Twin Peaks**.

Le dossier de presse raconte avec humour comment, lors de la présentation d'**Eraserhead** en 1978 au Festival d'Avoriaz, un critique réputé a quitté précipitamment la salle, prétextant que le film de David Lynch ressemblait à des dizaines d'autres concoctés par des étudiants amateurs de canulars ! En fait, le dit critique avait remarquablement bien cerné le travail et les conditions de travail de David Lynch. Tout juste avait-il oublié de préciser que derrière ce canular à la forme parfois exaspérante se terrait un film unique devant lequel nombre de spectateurs se voilèrent la face, se réfugièrent dans le mensonge. Il n'y a pas de mystère **Eraserhead**. Il n'y en a jamais eu. Il n'y en aura jamais. Mais encore faut-il admettre qu'on puisse jouir, au cinéma, du meurtre parfaitement légitime d'un bébé. Le public d'**Eraserhead** (traduction : "tête à effacer") aurait-il lui aussi, à l'instar d'Henry dans la scène clé du film, eu besoin de gommer cette évidence ?

Vincent GUIGNEBERT

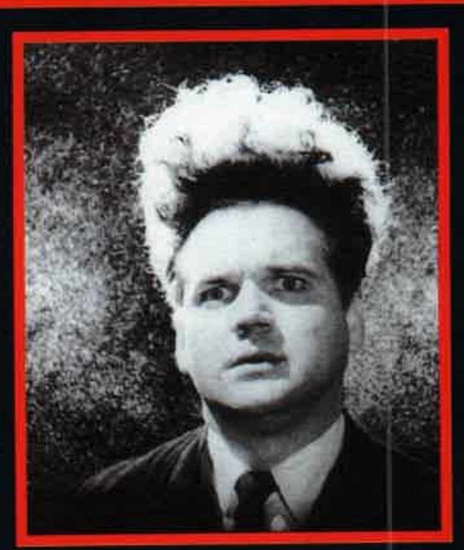
USA. 1976. Réal., scén., prod., décors et SPFX : David Lynch. Dir. Phot.: Frederick Elmes & Herbert Cardwell. Mus.: "Fats" Waller. Son : Alan R. Splet & David Lynch. Prod.: Doreen G. Small. Int.: Jack Nance, Charlotte Stewart, Allen Joseph, Jeanne Bates, Judith Anna Roberts, Laurel Near... Dur.: 1 h 29. Dist.: Diaphana. Reprise nationale le 6 juillet 1994.

interview Jack NANCE

Henry Spencer, le citoyen ahuri et paranoïaque d'**Eraserhead**, c'est lui, Jack Nance, pilier du théâtre indépendant américain, habitant au Texas et personnage pittoresque, haut en couleurs. Membre de la famille Lynch pour qui il figure dans **Dune**, **Blue Velvet**, **Sailor & Lula** et la série ***Twin Peaks***, Jack Nance ne rechigne pas à travailler avec Dennis Hopper (**Colors**, **Hot Spot**) et quelques autres (Ken Russell pour **La Putain**, Barbet Shrœder pour **Barfly** et Wim Wenders pour **Hammett**). Jamais en tête de distribution, il fait merveille dans la peau de déjantés. Une trajectoire logique après ses débuts dans **Eraserhead** !

Dans quelles circonstances avez-vous rencontré David Lynch pour la première fois ?

Bonté divine ! Je ne suis pas sûr que notre première rencontre se soit passée le mieux du monde. Un ami commun nous a présentés. Il m'a parlé du drôle de film que voulait tourner un jeune homme. David Lynch étudiait alors à l'American Film Institute. Cela remonte au tout début des années 70. Il était alors un sacré excentrique. Il portait les cheveux en épis, ainsi que trois cravates. Allez savoir pourquoi ! Peut-être avait-il la flemme d'en changer, ou peut-être voulait-il être certain que l'une d'elles au moins s'harmonisait avec ses vêtements. Contrairement à ce qu'on est tenté de croire, David n'est pas si timide que ça. Publiquement, il s'affiche comme un boy-scout mais je peux vous certifier qu'il ne ressemble pas du tout à cela. David m'a donc passé quelques pages de script. Autant dire que c'était bizarre. Je ne comprenais pas très bien le sens de la chose et c'était très loin d'avoir l'impact des images qui allaient en découler. Pour que je me familiarise avec son univers intérieur, David m'a projeté **The Grand-Mother**, l'un de ses courts métrages. Ce fut un choc ; j'ai eu l'impression d'être assis sur une chaise électrique une demi-heure durant ! Soudain, j'ai compris ce qu'**Eraserhead** allait être. **The Grand-Mother** demeure encore aujourd'hui l'une des expériences les plus profondes et les plus puissantes de toute ma vie. Il portait les prémices d'**Eraserhead** car son héros, un gamin d'une dizaine d'années, était vraiment Henry Spencer, à la seule différence qu'il ne portait pas la même coupe de cheveux !



*Une coupe de cheveux qui a fait 1) le tour du monde, 2) beaucoup pour créer un culte autour d'**Eraserhead**, 3) le malheur pendant quatre ans de l'acteur Jack Nance !*

La coupe de cheveux que vous arborez est d'ailleurs devenue le symbole d'*Eraserhead* !

David Lynch savait que cette coupe de cheveux allait devenir célèbre, et il m'a convaincu de la porter quatre années durant en m'annonçant sans cesse qu'elle allait devenir à la mode. Maintenant, je passerais inaperçu, mais à l'époque, j'étais un extraterrestre ! J'ignore totalement le sens profond de cette tignasse dressée. Elle peut surprendre de la part d'Henry qui est un type normal. Il prend soin de lui, mène une existence tout à fait banale. Les cheveux, les chaussettes, le crayon... Ce genre de détails lui donne toute sa personnalité, c'est une façon pour lui de penser qu'il est cool. En d'autres termes, il croit que ses chaussettes blanches s'harmonisent bien avec son costume. Sa conception de la mode se résume à ça. Et vu qu'Henry est devenu une sorte d'icône pour toute une génération, je supppose qu'il était vraiment aussi cool qu'il le prétend.

***Eraserhead* est également célèbre pour avoir été réalisé avec des bouts de ficelles. Vous n'avez pas souffert de cette misère pécunière ?**

Au tout début, **Eraserhead** devait être un court métrage tourné en deux ou trois semaines. Quatre ans après, le film n'était pas fini ! Et nous étions toujours fauchés comme les blés. Nous volions ce dont nous avions besoin à droite à gauche. Nous n'avions que trois chambres pour construire au fur et à mesure les décors. La chambre d'Henry, son lieu de travail, la façade de la maison étaient bâtis exactement au même endroit. Nous détruisions un décor pour un reconstruire un autre. Parfois, nous nous retrouvions seulement à deux ou trois sur le tournage. Heureusement, David Lynch aimait toucher à tout, y compris au bébé dont il était le seul à s'occuper. On n'avait pas un radis en poche, mais ce n'était pas plus mal !

Le fait que le tournage se soit étendu sur quatre ans n'a-t-il pas posé quelques problèmes de raccords entre les plans ?

Non. Il fallait seulement veiller à que la coupe de cheveux ne change pas trop, bien que vers la fin je commençais à grisonner sérieusement. Dans une séquence, Henry est assis au bord de son lit. Il entend un bruit venant de l'entrée. Il se lève. Un an et demi après, nous avons tourné la suite de la scène, Henry franchissant la porte. Et ça marche parfaitement. Impossible de deviner les dix-huit mois qui se sont écoulés entre les prises !

Lorsqu'on évoque les cas de film culte, on enquête inévitablement sur la scène mirifique que le réalisateur aurait sucrée au montage. Qu'en est-il à propos d'*Eraserhead* ?

Le processus de montage fut monumental. Pendant quatre ans, David Lynch n'a pas arrêté de tourner. De ce fait, la première version d'**Eraserhead** faisait dans les cinq heures ! Au fur et à mesure que le tournage se déroulait, les bobines s'entassaient. A la fin, nous faisions face à une véritable montagne. Le négatif du premier **Eraserhead** faisait des kilomètres de long. Le scénario prenait également du volume à mesure que nous tournions. De quelques malheureuses pages, nous sommes passés à plusieurs bottins ! Bien sûr, il a fallu que David effectue des coupes. Généralement, ça fend le cœur autant aux comédiens qu'au réalisateur. Toutefois, David savait très bien ce qu'il faisait. Je lui faisais confiance. Quand un cinéaste de sa trempe enlève des séquences entières, c'est pour le bien du film, pour que celui-ci puisse mieux fonctionner auprès du public. A l'époque, David Lynch était déjà un réalisateur chevronné. Malgré l'absence totale de budget, il inspectait le moindre recoin de décor. Si quelque chose clochait, il s'acharnait jusqu'à rendre fous les accessoiristes. Idem concernant les comédiens. Il attendait les derniers instants avant la prise de vues pour vous parler, vous dire : "Jack, tout cela va être si beau. On va faire ça, ça et ça, et ce sera parfait !". Tout paraît alors facile. Il utilise le moment magique où vous n'êtes plus tout à fait vous-même, mais pas encore le personnage, pour vous entraîner dans le film.

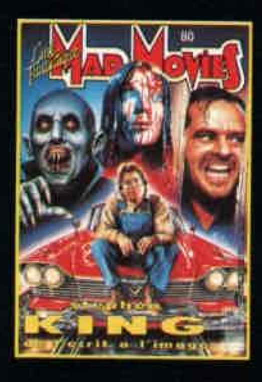
Propos recueillis par **Marc TOULLEC** (traduction : **Didier ALLOUCH**)

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS



MAD MOVIES

26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Le Jour des Morts-Vivants, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49.
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Dossier "zombies", Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988.
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc, Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, FX de Elvira & Evil Dead II.
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? II. Avoriaz 1989.
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter...
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les "méchants" du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit.
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Entr. Robert Englund, Frankenhooker, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Robocop II, Freddy V, Flesh Gordon II...
67 Dossier Total Recall, Robocop II, Dick Tracy, Lucio Fulci.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, Henry, Les Feebles...
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, ça, La Nuit des Morts-Vivants.
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy VI, Hellraiser III, Forum "T2"
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6,
76 Le Festin Nu, Hook, Star Trek VI.
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour.
78 Dossier Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek VI
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King", entretien Roger Corman.
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 93.
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Dario Argento, Joe Dante.
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King.
84 Jurassic Park, entretien George Romero et Dick Smith.
85 "Spécial Dinosaures" : du Monde Perdu à Jurassic Park.
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante.
87 "Fantastica 1994" : tous les films, Evil Dead III, Carpenter.
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt.
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones...



IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon...
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Le Jour des Morts-Vivants.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Entretien Lucio Fulci, J. Chan, Running Man.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 Freddy IV, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, entr. J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24. Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Effets Spéciaux.
27 Gremlins II, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II, Full Contact.
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans de cinéma).
30 Avoriaz 91, Rocky V, Arnold, C. Norris, Cabal, Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2. Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2. Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal...
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant.
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon.
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero.
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo.
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah.
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme.
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone.
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui



ZE CRAIGNOS MONSTERS

(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. Offre exceptionnelle pour l'année 94 : 200 F.



Je commande ZE CRAIGNOS MONSTERS en cochant la case (réglement joint) ☐

Bon de Commande

MAD MOVIES

26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55
56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83
84 85 86 87 88 89

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11
12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (*Mad* 1 à 25 + 28 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ **PRENOM** ____________

ADRESSE ____________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

vidéo et débats

par Marc TOULLEC

Des moustiques mutants pompent le sang des mortels, un vampire new look envisage d'asservir la planète, la génétique en folie avorte de bras baladeurs, des fantômes humanisent un golden-boy affairiste, un ancien marin préserve le monde de la suprématie nazie en se promenant dans le temps, des voyageurs du futur découvrent les années disco, une ligne téléphonique branchée sur les enfers dicte à un proviseur sa conduite diabolique, deux frères-pétards ne se consument pas qu'au sens figuré, des naufragés dérivent dans l'infini spatial, un sous-marin parrainé par Steven Spielberg patrouille, la malédiction des pharaons frappe encore... En 17 films ou téléfilms, de qualité variable, une actualité vidéo éclectique, idéale pour un été torride...



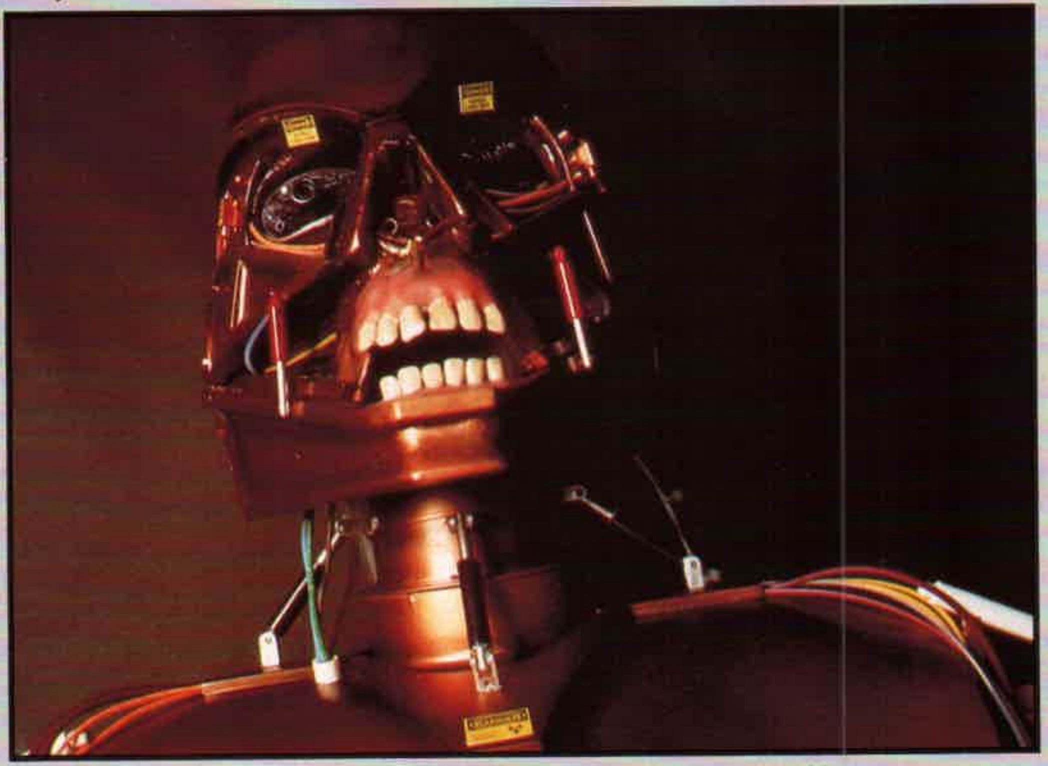
Cash Reeve (Angelina Jolie) : androïde et artiste martiale de choc.

CYBORG 2

Bien que **Cyborg** constitue de loin le score au box-office le plus faible de Van Damme, les producteurs flairent le paquet d'oseille. Cette séquelle reprend donc quelques images de l'acteur pour tisser un lien artificiel entre les deux films. Mais ce **Cyborg 2** relève tout autant de **Blade Runner** (pour de belles maquettes en rappel du Los Angeles de Ridley Scott) et de **Terminator** (pour la confection en générique d'un androïde dont les pièces sont remplies d'une substance à la texture chocolat). Bien entendu, cette suite se déroule dans le futur, en 2074. Deux puissantes compagnies, l'américaine Pinwheel Robotics et la japonaise Nobayashi Electronics, s'affrontent pour la suprématie sur le marché de l'humain de synthèse. La première, pour éliminer l'état-major de sa rivale, inonde le corps de la superbe Cash Reeve d'un explosif liquide. Douée d'émotions, en compagnie de Colton Hicks, son instructeur d'arts martiaux, la belle androïde remonte à la surface, aidée par un inconnu dont le bas du visage apparaît sur le moindre écran de télévision. Aux trousses des fugitifs : le chasseur de primes Daniel Pench, sorti de cinq années de chirurgie plastique, et la walkyrie Chen...

Le trust industriel aux ambitions démesurées, la love-story entre un humain et une androïde à la plastique aussi irréprochable que fatale, les chasseurs de robots... Michael Schroeder fait l'inventaire des données basiques qui ont fait leurs preuves. A la demande de son producteur, il greffe un zeste d'arts martiaux, dont un tournoi clandestin digne d'un film de kickboxing. Visuellement soigné mais très nébuleux dans sa narration, **Cyborg 2** bénéficie surtout d'un bon démarrage pimenté, notamment, d'un couple de robots qui explosent à l'instant même de l'orgasme.

Cyborg 2, Glass Shadow. *USA. 1992. Réal.: Michael Schroeder. Int.: Elias Koteas, Angelina Jolie, Billy Drago, Karen Sheperd, Allen Garfield, Jack Palance... Dist.: Delta Vidéo.*



Le squelette des androïdes explosifs qui peuvent passer aussi bien pour des soldats que pour des péripatéticiennes de maisons closes.



LES YEUX DE LA VENGEANCE

"Quand tout fut terminé, ce fut comme si j'avais échoué encore une fois. Mais en regardant son corps que la rivière emportait, je compris que le destin avait une main sur tout. Le destin décide du sort de chacun et chacun est à la recherche de la vérité. Un trait tiré différemment pour chaque mortel, une division entre le bien et le mal ne peuvent être perçus que par les yeux de celui qui voit". Cette édifiante tirade boucle **Les Yeux de la Vengeance**, un psycho-killer puéril, où tous les clichés du genre se sont donnés rendez-vous. Janice Bickle, un déséquilibré, s'échappe de l'hôpital psychiatrique, après avoir été soumis à une lobotomie désastreuse. Alors qu'un ouragan balaie la région, le dingue fait quelques victimes en évitant de faire appel à son imagination. Il agresse son docteur, sa femme, et un couple d'invités bloqués par la tempête...

Le second degré aurait pu sauver quelques meubles du naufrage, mais le réalisateur se la joue sérieux, à grand renfort d'effets de caméra subjective, de coups de tonnerre, de tensions entre des protagonistes d'une bêtise rarement atteinte, même dans le genre... Faut tout de même voir George Lazenby, ex-007, en bellâtre vieillissant bécoter amoureusement une blonde platine qui lui demande : "Et si je perdais ma beauté, tu m'aimerais encore ?". Des dialogues du même niveau que le suspense léthargique où s'agitent mollement des comédiens fourvoyés.

Eyes of the Beholder. *USA. 1991. Réal.: Lawrence L. Simeone. Int.: Matt McCoy, Lenny Von Dohlen, Joanna Pacula, George Lazenby... Dist.: TF1 Vidéo.*

SEAQUEST

Star Trek fait un nouvel émule, amphibie celui-là et gouverné par Steven Spielberg. Un émule qui doit aussi beaucoup à ***Voyage au Fond des Mers***, une série qui a fait sensation au début des seventies, une série où il est beaucoup question d'homme-homard, de pieuvre gigantesque et de contrées préhistoriques.

"**Voyage au Fond des Mers** *concerne un submersible et son équipage remplissant des missions qui les confrontent à toutes sortes d'étranges phénomènes.* **SeaQuest** *met lui aussi en scène un sous-marin, mais il ne s'agit pas du sujet de la série, qui concerne surtout le personnage incarné par Roy Scheider, Nathan Bridger. Ce dernier possède le même point de vue que Jacques-Yves Cousteau sur l'aménagement des océans. Comme lui, c'est un pionnier pour la limitation sévère de leur exploitation*" explique l'un des producteurs en charge de ***SeaQuest***, Phil Segal, qui tient à ce que son rejeton ne soit pas taxé de vulgaire remake de ***Voyage au Fond des Mers***. Quoiqu'il en soit, ***SeaQuest*** dissimule mal sa parenté avec ***Star Trek***. Au lieu de l'Enterprise galactique, nous avons un titanesque vaisseau des mers, le SeaQuest justement, dont les intentions sont pacifiques. En 2018, après que tous les pays se soient regroupés en conglomérats continentaux, sa mission n'est plus essentiellement militaire, mais scientifique. Selon les voeux de son créateur, Bridger, le sous-marin joue les gendarmes, protège les exploitations fermières. Cependant, malgré les supplications de l'amirauté, Bridger ne désire aucunement prendre le commandement du monstre aquatique. Après la mort de son fils dans une bataille navale, il s'est retiré sur une île pour vivre en ermite plus prompt à la compagnie du dauphin Darwin qu'au débat avec ses contemporains. Parce que le Capitaine Stark, sa brillante élève, a perdu les pédales au point de vouloir déclencher un conflit nucléaire, le sous-marin demande un nouveau commandant. Qui, autre que Bridger, peut-il mieux tenir ce poste ? Bien sûr, il embarque au début contre son gré, mais, après moult hésitations, revêt l'uniforme. Première mission : mettre un frein à la voracité d'un industriel désireux de retrouver l'intégralité d'un capital sérieusement entamé par la politique écologique du Nouvel Ordre Mondial. Pour porter un coup symbolique à l'ennemi, il affrète un sous-marin dont il confie le commandement à une Stark qui a quelques comptes à régler...

Les présentations avec Nathan Bridger étant faites, reste les autres membres de l'équipage du SeaQuest, tous conformes à des stéréotypes puisés à la source ***Star Trek***. En tête : le commandant en second Jonathan Ford (courageux, pince-sans-rire), le lieutenant Catherine Hitchcock (sous l'uniforme rigide de l'ingénieur en chef, un cœur en or). Viennent ensuite la scientifique Kristin Westphalen (océanographe écolo amoureuse de Bridger et n'appréciant guère la facette militaire du sous-marin), Lucas Wolenczak (un teen-ager génie de l'électronique et des ordinateurs, fils d'un des actionnaires du bord), le lieutenant Ben Krieg (chargé de l'approvisionnement, un magouilleur du genre à vendre à prix d'or une lotion capillaire à un dégarni), le lieutenant Mack O'Neill (chargé des transmissions, en permanence face aux commandes et à l'écran de contrôle), le responsable de la sécurité (un vieux de la vieille volubile et ami de Bridger depuis des lustres)... Voilà pour l'essentiel de la famille ***SeaQuest***, complétée par le dauphin Darwin, qui parle grâce aux miracles technologiques de Lucas Wolenczak.

Le réalisateur de **L'Empire Contre-Attaque** et de **RoboCop 2**, Irvin Kershner, assure la mise en scène du pilote de la série, de manière très appliquée, très académique, très professionnelle. Très fonctionnelle aussi malheureusement, abandonnant déjà la grande aventure futuriste des océans à la routine, d'autant que les effets spéciaux, pourtant d'honnête confection, ne mettent que faiblement en valeur les grands fonds, les submersibles filant à vive allure, la texture même du milieu marin. On ne barbote vraiment pas dans les mêmes eaux que le très performant, le très crédible **Abyss**. N'en déplaise à Steven Spielberg et à sa "réalité scientifique", au grand océanologue Robert Ballard, ici conseiller technique, ***SeaQuest*** ne plonge pas aussi profond que souhaité. Ce poisson-pilote navigue désespérément entre deux eaux, malgré des comédiens qui, spontanément, se glissent dans la peau de leurs personnages. Peut-être est-ce dû aux problèmes qui ont opposé le puissant producteur de la série à ses initiateurs originels. Ainsi, le créateur, Rockne S. O'Bannon, a été viré et remplacé par Tommy Thompson, lui-même lourdé pour n'avoir pas suivi les directives de Spielberg et de Roy Scheider. Les deux hommes escomptaient une série très portée sur les personnages, alors que Spielberg voyait déjà le staff du sous-marin seul survivant d'une guerre nucléaire. Pas compatible tout ça.

"*Mobilisé par* ***Jurassic Park*** *et* ***La Liste de Schindler****, Steven Spielberg n'en demeurait pas moins le seul maître à bord de* **SeaQuest** *dont il a supervisé et approuvé tous les aspects : de l'écriture des scripts au design du sous-marin*" appuie Phil Segal. Succédant à Tommy Thompson, David Burke se branche sur la même longueur d'onde que son commanditaire, met le cap sur une série familiale, éducative, scientifiquement informée. Mais les performances de Cameron dans **Abyss** rattrapent sans cesse le SeaQuest, qui ne rime décidément pas avec Nautilus.

SeaQuest D.S.V. USA. 1993. Réal.: Irvin Kershner. Int.: Roy Scheider, Stacy Haiduk, Shelley Hack, Stephanie Beachman, Don Franklin, Ted Raimi, Jonathan Brandis... Dist.: Universal Vidéo.



L'équipage du SeaQuest prend la pose : *Star Trek* n'est pas loin !



Le père du SeaQuest Nathan Bridger (Roy Scheider) : un vétéran sur le retour.



Katherine Hitchcock (Stacy Haiduk) : une beauté qui connaît le SeaQuest de fond en comble.

FUTURAMA

Déprimés, les Américains de 2176 ont perdu toute trace de la Constitution à l'origine des lois qui ont si longtemps régi leur pays. Incapables de concevoir l'existence sans ce précieux document, une poignée d'irréductibles menés par la jolie mais coincée Channel-4 remontent le cours du temps dans une machine bricolée main. Une petite défaillance et l'engin indigne d'H.G. Wells les débarque en 1976, soit 100 ans avant la destination visée. En plein âge disco, les hurluberlus s'habillent couleurs locales, à savoir de la manière la plus criarde, la plus outrageusement kitsch, pour se fondre dans la foule. Ils se dispersent afin de retrouver la fameuse Constitution que le plus veinard d'entre eux repère sur un chemisier...
Réalisé par Lucas Reiner, encouragé par papa (Rob) et grand-papa (Carl) présents au générique comme acteurs, **Futurama** est seulement drôle au niveau des intentions. Bien que la garde-robe du film soit généreusement fournie en pantalons rouge fluo à pattes d'éléphants, en chemises pivoines aux cols en pelle à tarte, en chaussures à talons compensés, bien que la bande originale égraine les "classiques" du disco ("Kung Fu Fighting" et de belles mélodies de la même eau), le vent du délire ne souffle pas sur cette production qui aurait tendance à s'essouffler dès les premiers instants. Les gags, déjà



Des voyageurs du temps aux goûts vestimentaires contestables.

rares, tombent à plat. Quelques bonnes idées (la strip-teaseuse politologue grimée en Statue de la Liberté, Rob Reiner en gourou enseignant la maîtrise de soi à grand renfort de "trous du cul", Barbara Bain qui avoue avoir "mouillé sa petite culotte"...), un joli spécimen de l'espèce disparue de "disco man", un générique très seventies... Cela ne suffit pas au décollage de la navette temporelle de **Futurama**.

***The Spirit of '76**. USA. 1991. Réal.: Lucas Reiner. Int.: Olivia d'Abo, David Cassidy, Leif Garrett, Tommy Chong, Carl Reiner... Dist.: Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo.*

LA MOMIE

Tourné parallèlement au **Nightmare** de Tobe Hooper, d'après un scénario qui lui ressemble bizarrement, ce n'est pas cette **Momie** qui va restaurer les bandelettes cramoisies de la **Malédiction des Pharaons**. D'ailleurs, la momie n'effectue que des virées éclairs à l'extérieur de son sarcophage, laissant la vedette au Dr. Mohassid, réincarnation du Seigneur Aziru, sacrifié trois mille ans auparavant sur l'autel du Dieu chacal Thoth. Le dit Aziru aura commis l'erreur de frayer avec Kia, prêtresse du culte. Évidemment, Kia se réincarne dans Sandra Barnes, une touriste américaine assaillie de cauchemars... Abandonnant la momie à sa sépulture, Mohassid liquide méthodiquement ceux, sponsorts internationaux et hauts dignitaires locaux, qui ont profané la tombe de ses ancêtres et libéré les maléfices...
Plutôt agréablement filmé par Gerry O'Hara (spécialiste de l'érotisme soft), cette **Momie** picore dans la love-story immortelle du **Dracula** de Coppola, dans le new-age avec élucubrations zodiacales sur fond de ciel étoilé, dans le kitsch historique propre à la majorité des reconstitutions financièrement radines de l'Egypte Antique... La pillule passerait



Tony Curtis, une momie tristement permanentée et parcheminée...

encore si le producteur (l'ineffable Harry Alan Towers) n'avait choisi Tony Curtis pour tenir le double rôle de Aziru et Mohassid. Il se la joue sérieux, avec une ferveur toute pathétique, mais cette aberration de casting lamine cruellement la moindre de ses apparitions.

***The Mummy Lives**. USA. 1992. Réal.: Gerry O'Hara. Int.: Tony Curtis, Leslie Hardy, Greg Wrangler, Jack Cohen... Dist.: Delta Vidéo.* (article in M.M. 84)

LIFEPOD

En 1943, Alfred Hitchcock réalise **Lifeboat** sur un scénario de John Steinbeck, huis-clos dans une barque dont l'un des passagers est le saboteur du paquebot qui vient de couler. Cinquante ans après, Pen Densham (réalisateur de **The Kiss**, auteur du script du **Robin des Bois** de Kevin Costner et créateur de la récente série ***Space Rangers***) en rédige le remake science-fictionnel mis en image par le comédien Ron Silver (le félé de **Blue Steel**). Après que le Terrania, un vaisseau de liaison interplanétaire, ait explosé, une poignée de survivants dérivent dans une minuscule capsule, dont l'état vétuste n'autorise pas de grands espoirs de survie. Qui est coupable de la désintégration du Terrania ? Un détenu en fuite ? Une journaliste ? L'un des patrons de la société de l'exploitation minière de Vénus ? Une vénusienne rebelle à l'autorité terrestre ? Un aveugle... Après que son pilote ait été gravement atteint par les radiations de la déflagration, la minuscule navette dérive dans l'espace, ses passagers tantôt à la limite de l'asphyxie, tantôt assommés par la chaleur ou gelant du fait qu'ils sont entraînés dans la queue d'une comète...
Ron Silver joue la carte de la science-fiction réaliste, avec ce que cela suppose de technologie défaillante, tout en se préoccu-



Ed Gale (ex-Howard the Duck), courageux homme à tout faire d'une capsule à la dérive.

pant de la crédibilité psychologique des protagonistes. Sur les deux tableaux, il atteint souvent son objectif. Tout modeste et minimaliste qu'il soit, ce remake n'en est pas moins de très honorable facture.

USA. 1993. Réal.: Ron Silver. Int.: Robert Loggia, Jessica Tuck, Stan Shaw, Kelli Williams, Ed Gale, Ron Silver... Dist.: TF1 Vidéo.



Quand *La Vie est Belle* rencontre *La Nuit des Morts-Vivants*...

AUX PORTES DE L'ENFER

Le réalisateur Jim Wynorski a une conception très "petites culottes et gros nichons" du fantastique. Il recrute prioritairement ses comédiennes en faveur de leurs mensurations. Il appose donc sa patte aux premiers instants d'**Aux Portes de l'Enfer**, séquelle du **976-Evil** de Robert Englund qui ne constituait déjà pas une date dans le genre malgré les ambitions de son Freddy de metteur en scène. Wynorski reprend l'idée du téléphone directement branché sur l'enfer, ligne qui ordonne au proviseur Steven Grubeck de tuer. Satan lui offre le pouvoir de quitter son propre corps pour perpétrer, au-delà de sa cellule, de nouveaux meurtres. Son objectif : posséder l'âme de la mignonne Robin Jamison protégée par un biker mal rasé.
Une voiture folle sur l'autoroute, un témoin percuté de plein fouet par un semi-remorque, un croquemitaine qui se la joue sardonique à la Freddy... Voilà pour les stéréotypes d'usage. Heureusement, quelques bonnes idées parsèment cette sombre histoire de projection du corps astral : un premier assassinat qui conduit une donzelle dans une scène de théâtre décorée pour le passage des enfers de Faust, le héros interpellé par un trophée de sanglier, une jeune femme "zappée" dans **La Vie est Belle** de Frank Capra dont les protagonistes se métamorphosent en zombies sortant de **La Nuit des Morts-Vivants**, programmé sur une autre chaîne... Au passage, Brigitte Nielsen joue les libraires nymphomanes spécialisées dans les sciences occultes et Monique Gabrielle, la petite amie de Jim Wynorski, les avocates partisanes de la peine de mort. Le spectacle serait presque réussi si le méchant n'était pas aussi ringard, aussi prompt à balancer des plaisanteries style "parole de scout" qui ne font plus rire personne.

***976-Evil II, The Astral Factor**. USA. 1991. Réal.: Jim Wynorski. Int.: Patrick O'Bryan, René Assa, Debbie James, Paul Coufos, Monique Gabrielle, Brigitte Nielsen... Dist.: Delta Vidéo.*



Rothman (Joe Lombardo), un expert en manipulations cérébrales.

BRAIN TWISTERS

Sur un campus, le professeur Philip Rothman recrute des élèves qui lui servent de cobayes dans des expériences sur le cerveau. Très sobres ces expériences, car **Brain Twisters** n'a pas de dollars en caisse. Quelques rectangles multicolores sur un écran de télévision constituent le sommet de l'horreur en la matière ! N'empêche que les étudiants perdent les pédales et se mettent à assassiner leur entourage. Pressé par une organisation criminelle afin d'obtenir des résultats, Rothman ignore encore tout des effets secondaires de ses bidouillages électroniques. Laurie Stevens et le flic Frank Turi découvrent le pot aux roses...

D'une indécente médiocrité, pas assez ringard et nullos pour être drôle, **Brain Twisters** s'enlise de plus dans des pérégrinations répétitives, des dialogues aussi débiles que pesants. Les assassinats ne donnent lieu à aucun effet spécial tandis que le suspense ne met pas les nerfs à rude épreuve. Le comble : le metteur en scène ne dévêt pas d'un fil une héroïne dont la paire de roudoudous méritait davantage d'attention.

USA. 1991. Réal.: Jerry Sangiuliano. Int.: Terry Londeree, Farrah Forke, Joe Lombardo, Donna Bostany... Dist.: Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo.



Un moustique vampire pour un effet spécial pas très piquant !

SKEETER

N'est pas **Tremors** qui veut ! Dans un cadre très western, des moustiques mutants, suceurs de sang, fondent sur les habitants d'un petit bled. Ce sont des barils de produits toxiques qui ont provoqué cette métamorphose, barils entreposés dans une mine abandonnée avec la complicité du shérif Buckle...

"Nous avons abordé ***Skeeter*** *très sérieusement, comme on le faisait dans les années 50. D'ailleurs, nous rendons ici hommage aux séries B de science-fiction de l'époque, comme l'attestent les insectes géants et la contamination"* annonce le producteur Lanny Horn. Très rétro en effet, y compris dans les effets spéciaux puisque les 200 moustiques construits pour l'occasion ne bénéficient guère des dernières innovations en la matière. L'accessoiriste les pose sur le comédien et c'est à celui-ci de gigoter, de simuler la terreur pour leur donner l'illusion de la vie. Pas vraiment performant, mais cela faisait partie du charme des vieux films de monstres ! Comme ses prédécesseurs, Clark Brandon, dénonce la pollution, la désertification des bourgades les plus reculées du pays, l'exploitation sans vergogne des terres sacrées indiennes... Un discours écologique bien éventé. Lardé de clichés (le shérif ripoux et queutard, son adjoint intrépide et beau gosse, le fermier farouche...), **Skeeter** ne se permet qu'une petite audace : un bigot taré nourrissant de son propre sang des moustiques mutants qu'il élève comme des poulets !

USA. 1993. Réal.: Clark Brandon. Int.: Jim Youngs, Tracy Griffith, Charles Napier, William Sanderson, Michael J. Pollard... Dist.: TF1 Vidéo. (article in *M.M.* 84)



Un bras baladeur, obéissant aux ordres d'un mancho bidouilleur d'ADN !

HORS CONTROLE

Troisième film produit par le magazine américain *Fangoria* après **Les Enfants des Ténèbres** et **Dream System**, **Hors Contrôle** est certainement le plus original, malgré un côté **Ré-Animator** prononcé. Il met en scène un très jeune scientifique, Harrison, donnant suite aux recherches de son père sur la fabrication d'un produit qui permettrait de vaincre à peu près toutes les maladies. Littéralement emprisonné dans son laboratoire par une mère incestueuse et son amant, couple désireux de faire fortune avec son invention, il s'évade après que son bras gauche ait été sectionné par une porte coulissante. Grâce à la formule magique, il lui en pousse un autre, reptilien et baladeur car sous l'emprise d'un code génétique provenant d'un gros lézard. Recueilli par des épaves de la société dont il s'est débarrassé du chef, un timbré mystique, il poursuit ses expériences jusqu'à donner naissance à une demi-douzaine de bras baladeurs, lesquels vont se charger d'une ultime mission punitive...

L'intérêt de cette série B rigolote : les bras indépendants, un rien indisciplinés mais obéissants lorsqu'on les sermonne avec vigueur. Les effets spéciaux (de l'atelier KNB) ne sont pas vraiment à la pointe de la sophistication, mais l'idée fonctionne plutôt rondement. La revenante Elke Sommer, l'une des sexy-stars des sixties, compose un personnage de mère possessive, à ce point accro de son fils qu'elle couche aux côtés de son bras mort. Ce qui ne l'empêche pas de le balancer dans une poubelle le lendemain. Plein de barbaque, de petits monstres caoutchouteux (dont la jambe "mordante" qui repousse à un prétendu ancien combattant) et d'éclaboussures gore, **Hors Contrôle** constitue une agréable récréation "bis".

Severed Ties, ex-Army. *USA. 1991. Réal.: Damon Santostefano & Richard Roberts. Int.: Billy Morrissette, Elke Sommer, Oliver Reed, Johnny Legend, Garret Moris... Dist.: Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo.*



Une extraction des poumons radicale sur un laborantin à fort tonnage !


Wallace (Dennis Quaid) : un clown aussi incendiaire que la Torche des Quatre Fantastiques !

MISE A FEU

Deux frères : l'un, Wallace, est clown dans un cirque itinérant, l'autre, Wilder, est gardien du parking d'un supermarché. Entre eux : Vida, la très vive et pyromane épouse du second. Jusque là, rien que de très normal. De quoi nourrir une comédie dramatique sans imagination ou un vaudeville peu inspiré. Mais Wallace et Wilder possèdent un pouvoir unique : ils peuvent, à distance, enflammer les objets, stimuler des combustions spontanées en éprouvant de très fortes émotions. Si Wallace en use et abuse, Wilder est plus réservé. Toutefois, lorsqu'il s'agit d'en découdre avec son frère en train de lui piquer sa femme, il se fâche tout rouge. L'affrontement, en plein luna park miteux, vire en un duel digne d'une bande dessinée de chez *Marvel*.
Aux Etats-Unis, la carrière en salles de **Mise à Feu** fut très discrète voire inexistante. Injuste car, aussi imparfait soit-il, ce film ne ressemble à aucun autre par son mélange de fantastique, de comédie de mœurs, d'humour absurde et de drame psychologique. Derrière la caméra : Glenn Gordon Caron, créateur de la série ***Clair de Lune*** et réalisateur d'un **Clean and Sober**, sur la drogue en milieu scolaire, qui a obtenu un certain succès aux Etats-Unis. Glenn Gordon Caron fonde sa **Mise à Feu** sur l'opposition des deux frères (la gouaille arrogante de Dennis Quaid contre l'introversion de Arliss Howard) sur des ruptures de ton parfois burlesques (ah, ces pompiers chantants !), sur une constante et froide étrangeté de décors pourtant quotidiens... Cela ne fonctionne qu'à moitié, du fait du détachement de la mise en scène, laquelle se permet pourtant quelques morceaux de bravoure. L'étreinte incendiaire de Vida et Wallace au centre d'un Jurassic Park miniature et le comportement très Torche Humaine de Wallace comptent ainsi parmi les meilleurs instants de ce **Mise à Feu** inégal et attachant.

***Wilder Napalm**. USA. 1992. Réal.: Glenn Gordon Caron. Int.: Debra Winger, Arliss Howard, Dennis Quaid, M. Emmet Walsh... Dist.: Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo.*

DROLES DE FANTOMES

Le réalisateur de **Tremors**, Ron Underwood, a tourné après **La Vie, L'Amour... Les Vaches !** cette délicieuse comédie fantastique qui doit autant à Frank Capra qu'à **Ghost**. Produit par un grand studio hollywoodien, *Universal*, ce fut un bide retentissant au box-office américain. Un bide incompréhensible car **Drôles de Fantômes** (quel titre français stupide !) narre une ghost-story très morale, très plaisante. Elle débute par la chute d'une vingtaine de mètres d'un bus dont le chauffeur avait trop tendance à mater les cuisses d'une automobiliste. Si le conducteur file droit au ciel, les passagers demeurent là. Seul un gamin, qui naît au moment même de leur mort, peut les voir. Au terme de quelques années avec le gamin, Thomas Reilly, les fantômes s'éclipsent pour le laisser vivre sa vie. Puis, 20 ans plus tard, ils réapparaissent auprès de celui qui est maintenant devenu un golden-boy arriviste et égoïste, un égocentrique carriériste. Les fantômes le poussent à les aider dans leur "bonne action", avant de partir pour de vrai. Ainsi, de mauvaise grâce au départ, Thomas Reilly aide ses anges gardiens. Milo à restituer la collection de timbres rares qu'il a jadis volée, Harrison à entonner devant un public les airs d'opéra que sa timidité maladive lui interdisait de chanter en public, Penny à s'inquiéter de la situation de son fils, flic désormais... Les quatre fantômes ayant la faculté de manipuler Thomas en le possédant, ils atteignent leur objectif

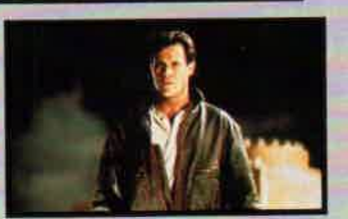

Elizabeth Shue et Robert Downey Jr. : des tourtereaux prêts pour le paradis !

et, un à un, prennent le bus pour l'au-delà. Thomas sort de l'aventure meilleur, titulaire d'une âme d'enfant retrouvée...
Généreux, Ron Underwood confère de jolies tonalités à cette fable pleine d'enseignements humanistes. Même si le truc des fantômes détectables par une seule personne, ce qui laisse l'entourage pantois, a souvent été mis à profit, les gags font mouche. Mais le plus drôle tient au changement d'attitude de Robert Downey Jr. lorsque l'un de ses amis invicibles prend possession de lui. Cela marche à tous les coups.

***Heart and Souls**. USA. 1993. Réal.: Ron Underwood. Int.: Robert Downey Jr., Kyra Sedgwick, Alfre Woodard, Tom Sizemore, Elisabeth Shue... Dist.: Universal Vidéo.*

PHILADELPHIA EXPERIMENT 2

Dix ans après **Philadelphia Experiment**, voici sa séquelle. Michael Paré demandant une fortune pour reprendre le rôle du marin David Herdeg, la production le remplace par Brad Johnson (**Always**). Une expérience électro-magnétique agissant sur le temps en valant bien une autre, ce n'est plus un destroyer en pleine Deuxième Guerre Mondiale qu'il s'agit de transporter sur le calendrier, mais un avion furtif doté de l'arme nucléaire. De 1993, l'appareil arrive en 1943 après que David Herdeg ait été témoin, dans le futur virtuel de 1993, de ce que la victoire des forces de l'Axe aurait donné.
Un concept adroit de remake/suite, enfin pas plus bête que l'original. Ce **Philadelphia Experiment 2** aurait même davantage de caractère dans la mesure où il propose une vision cauchemardesque d'une Amérique nazifiée dont la population se divise en deux classes : maîtres et esclaves. La description s'appuie sur une architecture pharaonique, glaciale, des drapeaux frappés de la croix gammée, des postes de contrôle de code-barres imprimés sur la peau... Impossible de ne pas songer au roman de Philip K. Dick, "Le maître du haut château". Dommage, toutefois, que l'inquiétante visite de ce monde soit handicapée par un petit budget. De ce fait, pour masquer la carence de décors, Stephen Cornwell ne tourne que de nuit. A noter la belle prestation de Gerrit Graham dans le rôle de William Mailer, fils d'un savant nazi, expédiant un avion furtif en 1943 pour bombarder Washington. Un grand moment : lorsque celui-ci, dans le 1993 tronqué, monte un clip de propagande fasciste, devant un écran géant, ordonnant à un petit orchestre d'illustrer les images.


Herdeg (Brad Johnson) : voyageur et sauveur du temps.

USA. 1993. Réal.: Stephen Cornwell. Int.: Brad Johnson, Gerrit Graham, Marjean Holden, John Christian Graas... Dist.: P.F.C. Vidéo.

NIGHT TRAP

Du réalisateur de quelques uns des nanars les plus grandioses du cinéma américain de ses dernières années (**Future Zone** avec David Carradine notamment et plein d'ersatzs de **Rambo** et **Platoon** situés au Vietnam), David A. Prior demeure le ringard qu'il était à ses débuts en 1987. Ceci malgré des moyens plus conséquents et des acteurs chevronnés. Ainsi, dans **Night Trap**, Robert Davi incarne le flic Michael Turner en poste à la Nouvelle Orléans. Il n'a que des enquêtes routinières à se mettre sous la dent, jusqu'à l'apparition, en plein Mardi Gras, de Bishop, redoutable prédateur, un tueur résistant aux balles, bondissant de plusieurs étages. Même l'assistance d'une prêtresse vaudou ne suffit pas à l'arrêter...
Situé à la Nouvelle Orléans, avec pour volonté de se donner des airs d'**Angel Heart**, **Night Trap** égraine des péripéties mille fois vues, des séquences d'action d'autant moins palpitantes que le vilain (Michael Ironside le crâne garni d'une moumoute !) s'en tire toujours jusqu'au sacrifice final d'un flic... Polar teinté de fantastique, **Night Trap** subit de plus l'interprétation d'un Robert Davi très peu charismatique en policier coriace et têtu.



Bishop (Michael Ironside) : un Superman du crime.

***Night Trap** ou **Mardi Gras for the Devil**. USA. 1992. Réal.: David A. Prior. Int.: Robert Davi, Michael Ironside, Lesley-Anne Down, Margaret Avery, John Amos, Lydie Denier... Dist.: Film Office.*

PASSEPORT POUR LE FUTUR

Scénariste réputé (**Dracula** de John Badham, **Le Bazaar de l'Epouvante**, **Les Aventures de Jack Burton**), réalisateur d'un film culte (**Les Aventures de Buckaroo Banzaï**), W.D. Richter met beaucoup de lui-même dans ce **Passeport pour le Futur**, un **Hibernatus** vraiment pas comme les autres. En fuite, croyant avoir abattu le vigil d'un promoteur immobilier parfaitement ignoble, Willie Husband et son beau-frère un rien demeuré Frank Lovegren passent 29 ans dans des containers cryogéniques aménagés par un groupe de scientifiques. Ils ferment l'œil en 1962 et le rouvrent en 1991, persuadés dans un premier temps d'avoir dormi une seule nuit. Désemparés, ils retournent chez eux où Willie retrouve sa fille, mariée et mère...
Les séquences de retrouvailles, voilà ce que **Passeport pour le Futur** contient de meilleur, avec ce côté pudique, sincère, sans artifice. *"La science-fiction n'a qu'un rôle mineur. Le film montre à quel point il est dur d'être coupé de ses racines, arraché à ses habitudes, à tout ce qui signifie quelque chose dans votre vie. **Passeport pour le Futur** rapporte l'amitié de deux hommes, la manière dont ils s'entraident, l'importance pour eux de revenir à la maison"*. W.D. Ritcher, en effet, adopte un ton très intimiste, privilégie les rapports humains, la douleur et la stupeur de la première confrontation entre Frank et sa femme qui pourrait être sa mère... Naturellement, le récit implique le choc de la découverte des distributeurs automatiques de billets, de la hausse des prix, des téléphones cellulaires, de l'attentat contre Reagan, du rap... L'essentiel n'est pas là. Le cinéaste atténue au maximum ce côté folklorique. Un choix tout à son honneur. Un peu statique sans doute, théâtral (bien adapté, le scénario aboutirait à une pièce magnifique !), **Passeport pour le Futur** glisse du sourire au petit pincement au cœur.

***Late for Dinner**. USA. 1990. Réal.: W.D. Richter. Int.: Brian Wimmer, Peter Berg, Marcia Gay Harden, Colleen Flynn, Bo Brundin, Peter Gallagher... Dist.: Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo.*



Bo Brundin, Brian Wimmer et Peter Berg : le docteur et les fugitifs.

FINAL EXPERIMENT

Tout le budget de cette série B passe dans la confection du robot vedette (un type sous une cuirasse agréablement dessinée) et de quelques images virtuelles, le 2057 décrit prenant pour cadre une zone industrielle en friches, quelques intérieurs miteux encombrés d'écrans d'ordinateur pour faire "science-fiction". Que l'intrigue bascule vingt ans plus tard ne modifie pas le décor d'un iota. Bouffant à tous les râteliers (**Terminator**, **RoboCop**, **Hardware**, **Cyborg**), **Final Experiment** se consacre à Hawkins, un informaticien de génie paralysé des membres inférieurs. Il accepte de se livrer à l'opération de l'inquiétante Docteur Zelazny, désireuse de réactiver un androïde. Pour remettre son cyborg en état, elle a besoin d'un donneur Parce qu'il veut retrouver l'usage de ses jambes et rendre l'affection que lui porte Chandra Kerkorian, Hawkins devient donc le Prototype, créature biomécanique conçue pour débarrasser la Terre de la race Omega, dont Chandra est l'ultime héritière. Sous l'influence de quelques bribes de mémoire, Hawkins se révolte contre son créateur, ce qui ne l'empêche pas de mener sa mission à bien.
Amateur éclairé de science-fiction littéraire, réalisateur depuis de deux autres films bâtis sur le même moule (**A.P.E.X.** et **Digital Man**), Phillip Roth, malgré la pénurie de moyens, manifeste certaines ambitions : ses protagonistes possèdent ainsi une certaine épaisseur. Mais les limites imparties par un budget riquiqui annihilent un large pourcentage de ses efforts.



Entre RoboCop et Terminator, un Prototype sans le sou !

***Prototype**. USA. 1992. Réal.: Phillip Roth. Int.: Lane lenhart, Robert Tossberg, Brenda Swanson, Paul Coulj... Dist.: TF1 Vidéo.*

LES NOUVEAUX VAMPIRES

Motivé par l'exhumation de Dracula par Coppola, ce **Nouveaux Vampires** n'apporte rien au mythe, malgré une volonté de dépoussiérage à base d'alibi scientifique. Ainsi, le Docteur Frederik Klaus, dernier descendant d'une longue lignée de vampires, met au point un sérum d'immortalité dont les effets secondaires poussent ses sujets à la consommation du sang. Il complète sa potion magique par un antidote aux ultraviolets, lequel permet aux immortels de se balader en plein jour. Quelques étudiants contaminés s'opposent aux délirantes ambitions de Klaus, grand ordonnateur d'un plan de conquête du monde baptisé "Projet Alpha"...
Ringardissime. La bonne volonté n'aboutissant pas forcément à de bons films, **Les Nouveaux Vampires** se débat autant dans sa misère économique que dans ses carences artistiques. Le réalisateur tente vaillamment de convaincre que Klaus prépare l'invasion de la Terre dans une pièce minuscule, devant une carte du monde, tandis que les appels téléphoniques fusent des quatre coins de la planète. Sur un ton rigolard, cela pourrait être désopilant. Mais Peter Flynn ne manifeste pas la moindre envie de rire. Pourtant, il y a de quoi, face à la maladresse constante de la mise en images, la laideur de l'héroïne qu'il essaie de nous vendre comme une beauté, la naïveté des dialogues, la sobriété contrainte des effets spéciaux, et les deux serviteurs zélés de Klaus, un petit borgne machiavélique et un grand chauve hargneux. A l'exception du design de la machine à régénérer les vampires, rien à sauver.



Klaus (Myron Natwick), un vampire aussi ambitieux que ringard.

***Project Vampire**. USA. 1992. Réal.: Peter Flynn. Int.: Brian Knudson, Mary-Louise Gemmill, Myron Natwick... Dist.: P.F.C. Vidéo.* (article in M.M. 79)

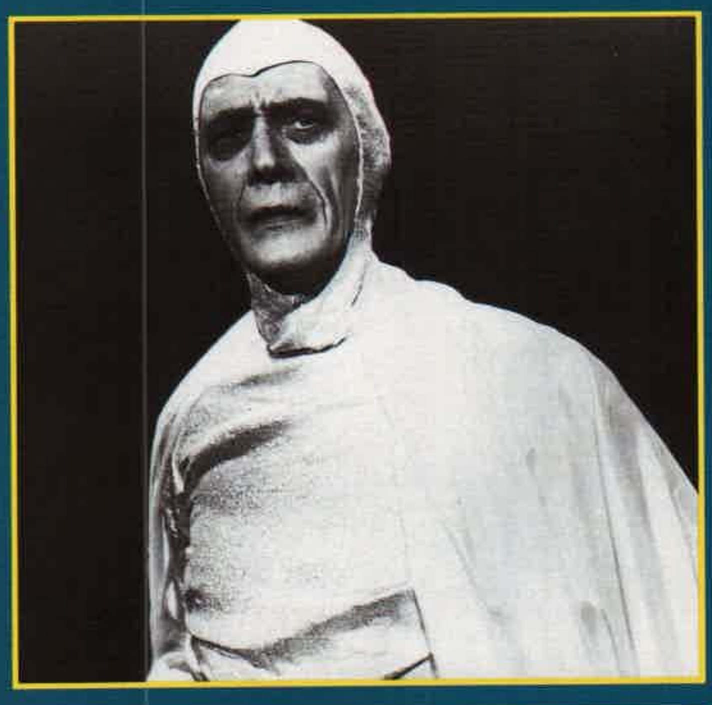
ZE CRAIGNOS MONSTERS LE RETOUR

Par Jean-Pierre PUTTERS

GALAXY INVADER

1985. U.S.A. De Don Dohler. Avec Richard Ruxton, Faye Tiles, Don Liefert (l'alien) et George Stover.

- Il s'agit sûrement d'un œuf d'Alien... ça alors, mais ils doivent avoir l'anus parfaitement arrondi !
- Incroyable, ce Terrien ressemble à mon derrière, voilà qui va révolutionner toutes les théories de Q'Bzggrr...
Eh oui, comme quoi la paix des races demande encore un peu d'effort ! Figurez-vous qu'un extraterrestre pas beau se crashe sur Terre dans la campagne américaine. Hélas, il est seul (les costumes coûtant trop cher à la production...) et il se fait aussitôt chasser par une bande de beaufs du terroir, ravis de l'aventure (traduisez en fait par tous les copains du réalisateur et les fanéditeurs de l'endroit).
Ce film fait partie d'une série de quatre tournés par Don Dohler, (fanéditeur américain), aux scénarios racontant souvent une même histoire à base de monstres très moches, se déroulant du côté de Baltimore, et aux doux titres de **Nightbeast, Fiend** ou **Alien Factor** (ce dernier appelé parfois **Alien Terror**). Il récidivera quelques années plus tard avec un **Blood Massacre**, plutôt inspiré de **Massacre à la Tronçonneuse** et de **La Colline a des Yeux**.



THE COSMIC MAN

1959. U.S.A. De Harbert Greene. Avec John Carradine, Bruce Bennett, Angela Greene, Paul Langton, Lyn Osborn, Walter Maslow.

Un Alien (John Carradine) débarque sur Terre et tente aussitôt de prêcher la tolérance, le respect de l'autre et l'abandon des luttes fraticides. Quel salaud, qui vient nous agresser avec sa non violence. On en a crucifié pour moins que ça, tiens...
The Cosmic Man fait partie de ces films à première vue pacifiste, mais dont les finesses du dialogue révèlent une méfiance envers l'étranger très spécifique de la période de la guerre froide. Les militaires s'opposent comme toujours aux scientifiques sur le sort à réserver à l'extraterrestre. Source de connaissance pour les uns, danger à éliminer pour les autres, le ton monte rapidement. "*Si nous n'étions pas là, vous ne posséderiez pas la bombe A*" rétorque un savant à bout d'argument, ce qui cloue en effet le bec à son interlocuteur. Résultat des courses, l'Alien repartira criblé de balles non sans avoir guéri au passage un petit garçon paralysé et incurable. Hélas, la bêtise des militaires, incurable elle aussi, court toujours.

FIN DU MONDE, NOSTRADAMUS AN 2000

1974. Japon. de Toshio Masuda. Avec Tetsuo Tamba, Toshio Kurosawa, Kaoru Tomita.

Cette grosse bête participe des incroyables calamités infligées à la Terre, en punition d'une industrialisation galopante basée sur la technique et le profit et non sur le respect de l'homme et l'harmonie avec la nature. Masochiste à mort, le film oscille en permanence entre les conséquences réelles de la pollution et une anticipation hypothétique de fléaux encore plus horribles. Jamais production n'aura montré autant de catastrophes à la fois : invasion de limaces géantes, végétation parasitaire, enfants mutants (dont l'un marche simplement plus vite que les autres. Pas grave, on en fera un facteur...), explosion nucléaire, pluie acide, raz de marée, éruption volcanique, déluges, émeutes et présentation de la liste Gérard De Villiers aux Européennes (hein, "Philippe", vous croyez ? Ah ben raison de plus !). Bref, c'est l'horreur, jusqu'au final montrant deux mutants simiesques sur notre pauvre Terre dévastée. Les soirs de spleen, voyez plutôt **Mary Poppins**...





SLAVE GIRLS FROM BEYOND INFINITY ←

1988. U.S.A. De Ken Dixon. Avec Elisabeth Cayton, Cindy Beal, Brinke Stevens, Don Scribner.

Si Ken Dixon n'a pas vu **Les Chasses du Comte Zaroff** dans sa jeunesse, il en a beaucoup entendu parler. Et que faut-il à un classique pour se changer en standard du bis californien ? Deux robots, une arbalète à rayon laser, un monstre cybernétique, une prison du futur, un vaisseau spatial, une planète hostile et trois superbes nénettes en bikini, ou à la rigueur sans bikini du tout. Comme quoi c'est pas trop compliqué.
Un petit réglage du dialogue s'impose également :
- Oui, alors, si nous pouvions inverser la polarité du convecteur alternatif, la seule chose qui nous empêcherait de nous enfuir serait de trouver un vaisseau spatial..."
Outre le fait de signifier le contraire de l'effet désiré, on croirait entendre du Al Adamson, si cela ne ressemblait déjà pas tant à du Fred Olen Ray (les gourmets reconnaîtront d'ailleurs la prison de l'espace de **Star Slammer**).
Heureusement, Dixon ne se prend pas au sérieux, les filles sont super jolies, les décors étonnants et les robots cornichons à souhait. Sans doute un futur classique du space-opera bis. A condition de le rebaptiser **Playmate Interdite**, évidemment..

SOUDAIN LES MONSTRES... →

The Food of the Gods. 1975. U.S.A. De Bert I. Gordon. Avec Marjoe Gortner, Pamela Franklin.

Curieuse carrière que celle de Bert I. Gordon, dont l'obsession artistique reste rivée au thème du gigantisme (voyez déjà ses initiales : BIG...). Pour moi, il en avait une toute petite, et alors... mais qu'importe. Je diverge toujours (alors qu'une seule suffit amplement) et on n'avance pas.
Donc, il surgit du sol une substance inconnue qui provoque la croissance accélérée de divers animaux dont l'agressivité croît avec la taille. Poules, guêpes, vers et rats deviennent dès lors de redoutables adversaires pour un petit groupe de héros tapis dans une baraque isolée comme s'ils avaient déjà vu **La Nuit des Morts-Vivants**. Heureusement, tout finira bien grâce au courage d'un footballeur. Vous voyez qu'on dit du bien des footballeurs, des fois...



COUNT TICKULA ↓

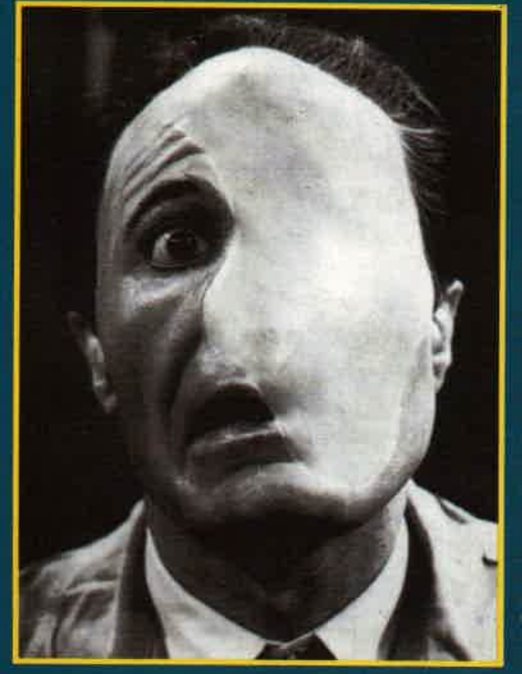
1990. U.SA. De Tony Sinclair

Tony Sinclair ne prend pas seulement la plume pour fignoler ses scénarios. Chez lui, la plume représente la justification même de sa démarche cinématographique. Un succédané hilarant des armes blanches et autres tronçonneuses. Ainsi paré des armes du dérisoire, Sinclair figure au film d'horreur ce que Le Gloupier (entarteur célèbre de BHL, Bruel et Marguerite Duras) signifie pour la pseudo pensée contemporaine. A la surprise générale, entre ses mains tous les thèmes peuvent se décliner au plumitif présent : **Docteur Ticklestein**, suivi de **Son of Ticklestein**, **Featherface** (tête de plumeau, pour le tête de cuir de **Massacre**...), **Can-O-Balls** (jeu de mots délicat et adaptation du *Sytème du Dr. Goudron et du Pr. Plume* d'Edgar Poe), **Dr. Tyckle & Mister Tied** (dévoilant bien là les deux obsessions de l'auteur : ligotage et chatouillage !), ainsi qu'une version encore assez guili-guilienne du **Fantôme de l'Opéra**.
Ici, le sinistre comte Tickula enlève les jeunes filles d'un village dans la plus pure tradition des productions *Hammer* et les chatouille à mort, de préférence, bien sûr, aux endroits sensibles.

↓ SOFT FOCUS (série WAY OUT)

1961. U.S.A. De Ron Winston. Avec Barry Morse et Joan Hotchkis.

Ce curieux personnage perdant ainsi la face en public n'est autre que Barry Morse (maquillé par Dick Smith). Il invente un procédé photographique miraculeux dont les effets agissent directement sur les personnes quand il retouche leur portrait (le thème de Dorian Gray, mais inversé, quoi...).
Au départ, la philanthropie guide ses pas et il répare ainsi quelques disgrâces chez certains de ses "patients". Mais un jour, il découvre son infortune conjugale et il craque. Au moyen de sa fameuse invention, il se met à faire vieillir l'épouse infidèle (dur mais drôle !). Du coup, l'amant argue d'une casserole imprudemment laissée sur le feu et l'abandonne à son sort (c'est humain, vous auriez fait la même chose...). Pas contente, l'épouse volage va alors déverser un produit hautement corrosif sur la photographie de son époux, et voyez le résultat !
La série ***Way Out***, conçue par Roald Dahl, ne connut que 14 épisodes malgré son désir de concurrencer la populaire ***Quatrième Dimension***. Raison avancée : des scénarios par trop macabres et trop d'impertinence. Au moins, avec Hélène, on ne risque rien, nous autres...





ZE MAD RU

MEDIA PARADE

● Incroyable ! Après l'assiette "chef-d'œuvre du Musée du Vatican" (voir *Mad Rubrik* précédente), *Télé 7 Jours* propose aujourd'hui l'assiette "Libération de Paris". Pour les cons qui regardent défiler le 14 juillet, on présume, en faisant semblant d'oublier que des armes françaises massacraient au Rwanda. Pour toujours 245 F, donc, (+ 19F de port), vous pourrez accrocher ce symbole militariste et de mauvais goût au mur de votre salon design *Ikea*. Ou, mieux, l'utiliser en service de table :
- Alors, mon cher Hubert, votre saumon fumé, je vous le sers dans l'assiette petit Jésus ou vous préférez la spéciale "commémo" ?
- Merci, madame la sous-préfète, retournez-moi plutôt le couvercle de la poubelle, je mangerai dessus, ça ira bien...

● Nous en sommes tous à déplorer la faible audience des émissions religieuses du dimanche matin à la télé (sauf moi, mais je ne veux pas me désolidariser des copains). Et justement, *France 2* aimerait bien s'en débarrasser au profit (façon de parler...) de *France 3*. Bon, ça reste en France et jusque là tout le monde s'en tape tellement on sent fort la messe (?), mais où cela devient rigolo, c'est lorsque *TF1* pique sa crise devant le *CSA*, arguant de la concurrence que pourra désormais lui faire sur ce créneau horaire son rival direct *France 2*. Eh oui, les programmes télé ont beau être d'une platitude consternante, pour faire pire que le *Jour du Seigneur*, faudrait vraiment s'appeler Rascal Navrant, et donc cela va piquer des parts de marché à *TF1* qui n'est pas content. Nous à cette heure-là, de toute façon on dort, qu'ils se débrouillent entre eux...

● Une très courte, manière de boucher un trou (c'est le cas de le dire...). Le minitel rose ne désarme pas avec ces deux pubs relevées côte à côte sur nos murs parisiens : 36-15 code Pipa et 36-15 code Pipo ! Comme quoi y'en a pour tous les goûts.



● Un responsable de *Sony Musique* défendait récemment la chanson française sur *France-Inter*. Ce qui est loin d'être con, car mieux vaut parler de la chanson française qu'en diffuser la moindre note, si l'on veut la défendre... (et encore, moi je serais parmi les plus francophiles, question expression musicale). Outre la confirmation du projet de loi visant à imposer un quota de 40% de disques français sur nos ondes (appliquable en 1996 seulement, restez-là, les mecs...), ce personnage nous apprit une nouvelle assez bouleversante : parmi les meilleures ventes à l'étranger, on trouverait le petit Jordy avec un million et demi de disques exportés. Et d'en tirer la sentence suivante : *"Jordy a fait plus pour la langue française ces dix dernières années que le Ministère de la Culture"*. Et quand on sait qu'il y a dix ans Jordy n'était pas né, c'est quand même très grave.
Puis, oubliant tout esprit national, de se laisser aller à ce cri du cœur : *"ah, vous savez, c'est très dur de "breaker" un nouveau talent, aujourd'hui"*. Fais gaffe, *Sony*, le Ministre de la Culture va se venger !

● Au fait, le sadique de chez *Marabout* qui m'envoie toujours des ouvrages bizarres (voir *Mad Rubrik* du 88) vient de reprendre ses attentats. Je reçois dans la foulée : *Jouez le jazz*, *Jouez le blues* et *La pêche facile*. Oui, oui, *La pêche facile*, j'y croyais pas ! Les divers chapitres n'entretiennent pourtant pas la confusion : Ce plus vieux métier du monde, Comment aborder un coup ? Ne revenez plus jamais bredouille, Où, quand comment ? Quel appât ?...
Moi j'appâte souvent au billet de 500, et finalement je suis assez content. S'il reste quelqu'un de vivant, chez *Marabout*, qu'il m'écrive.

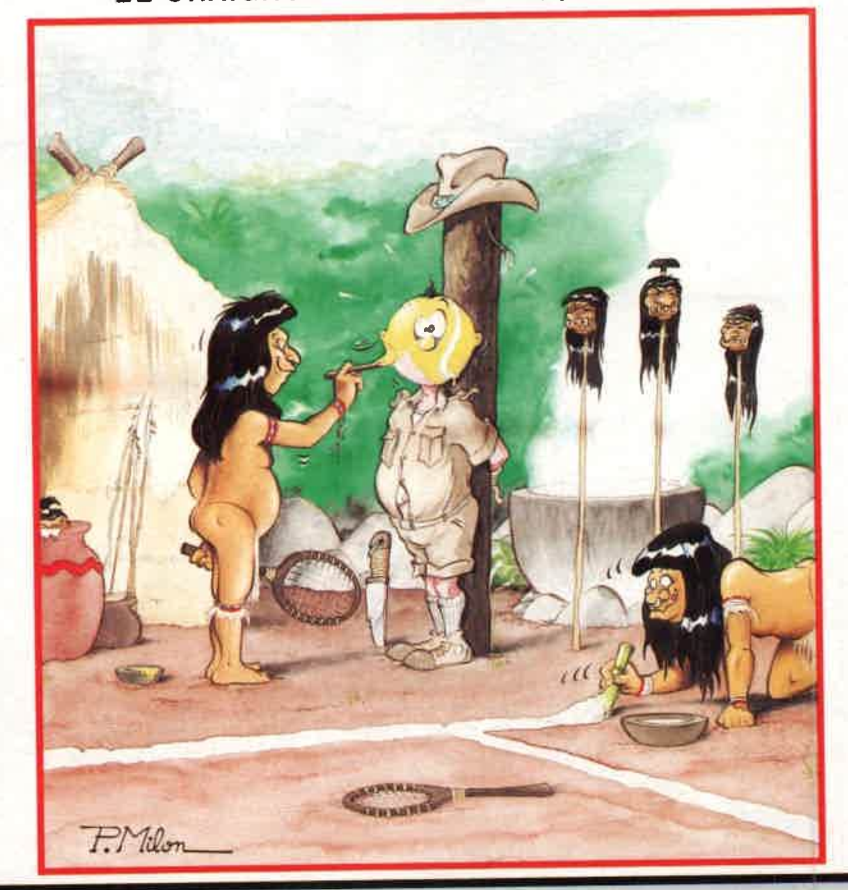
● J'ironisais dernièrement au sujet de Jean-Claude Bourret, perdant six kilos sous hypnose, sans me douter qu'aux U.S.A. un magnétiseur faisait encore mieux (on fait toujours mieux aux U.S.A., de toute façon...). Par hypnotisme, ce praticien parvient en effet à provoquer chez ses patientes un retour à l'adolescence et celles-ci, sous l'effet d'une puberté factice, connaissent une poussée mammaire effective leur économisant de coûteux frais de sillicone (si, si, sur la tête de mammaire, c'est vrai !)
Fort de ce concept révolutionnaire, *TF1* parle d'hypnotiser son audience de façon à la ramener carrément au stade infantile. Sous l'effet d'émissions très ciblées et prévues à cet effet (*Miss Terre, le Méat coule pas, Perdu de recherche, Sacrée diahrrée...*) on note déjà quelques premiers résultats encourageants : certains patients commenceraient à se faire pipi dessus.

● Dans la bande-annonce de **Cobra**, cette appréciation péremptoire des programmateurs de *France 3* : *"ici, on aime les primates, les homo-stallonicus avec le cerveau dans les pieds"*. Et toc !
C'est sûrement du second degré, notez bien, mais quand même, pourquoi attaquer sans arrêt ce pauvre Stallone, alors que tant de présentateurs de jeux télé pourraient aussi bien faire l'affaire ?

● Il existe une malédiction **Star Wars**, on ne m'enlèvera pas ça de la tête. Après l'erreur de *Gala* (*Gala* constitue d'ailleurs une erreur à part entière), voilà que *Télécâble* s'en mêle. Un chroniqueur enthousiaste nous y annonce en effet la mise en chantier imminente du prochain film de George Lucas : **Star Trek 7** ! Quinze jours se passent dans le calme le plus absolu, jusqu'à ce curieux rectificatif : *Nous avions commis une erreur, ce n'est pas* ***Star Trek 7*** *que prépare George Lucas mais, bien entendu,* ***Star Wars 7*** *!*
Avec sa façon de les numéroter bizarre, ses épisodes de **Star Wars**, il nous enduit plein d'erreur ce bon George.
En revanche, dès que l'on aborde **Alien le Retour**, le même *Télécâble* y va plus franchement : *"Les effets spéciaux particulièrement léchés ne sauvent pas de l'ennui"* tranche le critique. Et moi qui ai failli m'endormir au **Dernier Empereur**, qu'est-ce que je dirais... D'autant que les effets spéciaux y sont bien plus mal léchés !

● On a reçu ça (authentique !) :
Je suis le créateur et président du club de football américain de Mulhouse. Bien sûr, la survie d'un tel club dépend du sponsoring. Espérant une aide quelconque de votre part, je reste à votre disposition pour tout renseignement complémentaire (etc...).
J'ai répondu ça :
Je suis l'éditeur et le rédacteur en chef d'une revue de cinéma traitant du cinéma fantastique. Bien sûr, la survie d'un tel magazine dépend du sponsoring. Espérant une aide quelconque du Club de Football américain de Mulhouse, je reste en attente de vos magnificences. Dans le doute, je fais déjà élargir mon tiroir-caisse.

ZE CRAIGNOS ATMOSPHERE, par Pierre Milon



BRIK

● Au rayon des bonnes nouvelles, notons une certaine amélioration du milieu carcéral. Ainsi, la récente "Journée porte ouverte" vient de recueillir un franc succès. Sur 55.000 visiteurs annoncés, 82.300 en sont ressortis positivement satisfaits. Eh oui, quand les portes s'ouvrent, s'agit d'en profiter.

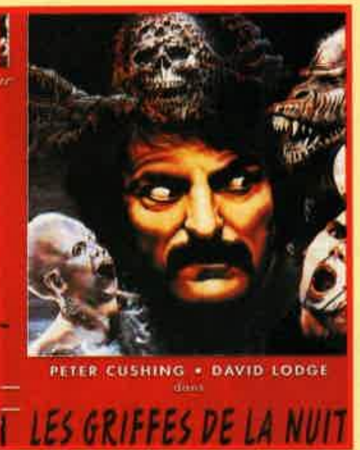
● Dans le métier, le bruit court que chez *Disney*, certains animateurs s'amusent à glisser des images subliminales licencieuses au détour de séquences anodines (ne dit-on pas que dans **Blanche-Neige**, un petit personnage pose carrément culotte au coin du bois ?). Faut les comprendre, les pauvres ! La gentillesse, la morale, tous ces animaux maquillés comme des guignols, cela use son homme au bout d'un moment.
Ce qui relevait de la légende, et s'avérait parfaitement indétectable au grand écran, devient pourtant réalité grâce (?) à la diffusion des films en laserdiscs. Jessica Rabbit en fait actuellement les frais, preuves à l'appui. Visiblement, les animateurs ont vu Sharon Stone dans **Basic Instinct** et n'en sont pas encore remis !
On rigole, mais l'affaire est prise très au sérieux par *Disney*, qui fait vérifier image par image tous ses titres. Hé c'est pas de sa faute, à Jessica, on l'a dessinée comme ça !



La petite culotte de Jessica. En avoir ou pas, telle est la question...

● Acculé par la bêtise ambiante de nombreux titres cherchant à l'imiter, mais dans l'excès et le surréalisme, *France-Dimanche* réplique avec "L'homme qui se prend pour un chien" ! Quoi ? Il faudrait le faire piquer ? Non, attendez, c'est sérieux, quoi. Notre personnage s'aperçut un beau jour qu'en se plaçant à quatre pattes, il se rapprochait davantage de ses propres chiens (!). Puis il commença à jouer avec eux en "*les mordant parfois très fort*" (sic). De là, il se mit à manger bravement dans leur gamelle et finit un beau jour par parler "chien" : "*Wouh, wouh, wouh, ouah ouah*" ! (je ne traduis pas, c'est très vulgaire, et incompatible avec l'esprit de cette rubrique...). Au début, on le prit pour fou, mais les gens s'habituent et "*il est même reconnu par les gendarmes*" souligne *France-Dimanche*, pour qui se genre de reconnaissance officielle doit constituer les arcanes du bon goût chez son public de bœufs. La parole est à la concurrence, ils trouveront sûrement mieux.

LA VIDEO EN FOLIE



L'arnaque se porte toujours assez bien chez les éditeurs vidéo, mais là *Arwen International* (derrière lequel se cache sûrement *Century Stars*) fait très fort sous cette apparente ressortie des **Griffes de la Nuit**. Le visuel, composite de **Creepshow, Zombie et Vendredi 13**, fait la part belle à un Tom Savini doucement anachronique si l'on veut parler du film de Wes Craven. Mais, des **Griffes de la Nuit**, nous en sommes bien loin puisque le sticker du boîtier révèle la supercherie en dévoilant ce nouveau titre déjà moins connu des cinéphiles : **Les Griffes de l'Horreur**. Et si l'on sait que **Les Griffes de l'Horreur** cache en fait le **Blood Suckers** de Robert Hartford-Davis, déjà rebaptisé **Bay Mad**, et dont nous traitions dans le *Flying jaquette* du n°88 sous le nouveau titre de **Vampire Sacrifice**, on se dit que le métier de chroniqueur vidéo peut parfaitement vous rendre fou. Dormez tranquilles, lecteurs fidèles, *Mad Movies* veille....

Assez de violence. Halte au gore. Suffit le boum-boum. Aux chiottes la provoc'. Sous l'effet d'une censure ayant enfin le courage de ses actes, le cinéma fantastique change de ton. Fini tous ces **Massacre à la Clé de 12, L'Envers des Zombis, Le Vampire Contre-Attaque** et autre **Tonton Mad Vs. Perceptor** (le plus horrible de tous !).
A la place, voici le shocker du mois : **Saturnin contre Belette**. Hein ? Ah si, il y a des scènes insoutenables, hé ! A un moment, Saturnin pond le maousse caca sur la grosse queue velue de la gentille belette. Comment la censure a-t-elle pu laisser passer ça, on se le demande...

Et je vais vous le dire :
Janvier 94. L'élu Eric Raoult interpellait les Ministère de la Communication et celui de la Culture sur la question cruciale de l'influence des K7 vidéo à caractère de violence sur certains enfants fragiles. Et de rappeler à cet effet l'affaire britannique déjà évoquée dans cette rubrique.
Fin mai 94 (oui, ben fallait le temps d'y réfléchir, vous êtes drôles...), la réponse nous parvient par la voie du *Journal Officiel*. Le Ministère rappelle que l'achat ou la location d'une vidéocassette relève d'un acte individuel et responsable de la part du consommateur. Que mention doit en être faite lorsque une interdition aux mineurs avait été prononcée lors de l'exploitation du titre en salles. Et qu'en tout état de cause, il entend rester vigilant. Résultat, beaucoup de bruit pour rien. Continuez comme d'habitude, les contribuables, et ceci jusqu'aux prochaines présidentielles. Mais, dans le doute, ne votez pas Pasqua, quand même. Faut pas forcer sa chance...

● Encore une bonne nouvelle. Arrêtez, c'est trop ! *TF1* vient de se voir condamner, suite à la plainte de la mairie de Suze-la-Rousse. La municipalité trouvait en effet que lors de l'émission *Mea Culpa* déballant les relations incestueuses d'une jeune fille, présente sur le plateau, et de son père, les enquêteurs n'avaient diffusé que les seuls témoignages en faveur du père, alors que la majorité des habitants se prononçaient plutôt pour la jeune fille, âgée de quinze ans au moment des faits.
Du coup, les gens du village passaient évidemment pour de sombres beaufs, ce qui n'était pas tout à fait pour déplaire à *TF1* et au public de ce genre d'émissions misant son va-tout sur le sensationnalisme malsain.

Parmi ces cinq chiens, saurez-vous reconnaître l'intrus ?



● Gonflé, Pedro Almodovar ! Dans la revue britannique *Empire*, pratiquant parfois le question-réponse brutos à la "Ardisson", il traite le Pape de "plus grand serial-killer de tous les temps", suite à ses prises de position sur le préservatif. Mais alors, que va-t-il rester aux autres !

● Au rayon du plagiat sans peine (pénale ?), les cinéphiles attentifs auront sans doute reconnu le scénario (original ?) du spot contre le sida "écrit par un jeune" et réalisé par Gérard Jugnot. En fait de création scénaristique, il y est question d'un gars achetant des préservatifs et découvrant en allant chercher sa nana que son père n'est autre que le pharmacien (pas content !). Cela ne vous rappelle rien ? Allez, cherchez un peu, quoi. S'agit-il d'une coïncidence ? Blobablement (je vous aide à mort, là !).

● Stoppez tout, place à l'info. Dans le *Libé* du 24 juin, nous apprenons que le petit *Lu* change de recette. Oui, ça vous intéresse, hein ? Bon, je continue, alors. De 12% de beurre dans la recette originale, le fameux biscuit passe carrément à 13,5 %, nous signale le directeur marketing de chez *Lu*. Et tout ça dans la rubrique "économie", quand même. Incroyable, il ne se passait rien ce jour-là ? Le Rwanda, le chômage, la Coupe du Monde de foot (s'ils pouvaient nous foot la paix avec ça, tiens...), Wimbledon, ou bien Toubon qui aurait dit une bêtise, non rien vraiment ? Ah bon !

Jean-Pierre PUTTERS

TONTON MAD VS. THE FLYING JAQUETTE

MUTILATOR MAN

PIECES. MILL GRITTE TIEN EN LA NOCHE. Espagne. 1982. De Juan Piquer Simon. Avec Christopher George, Paul Smith, Linda Day, Gérard Tichy, Edmund Purdom. Dist.: Casa, CVC, Farah Films, Atlantic...



On ne sait pourquoi, ce psycho-killer excita l'imagination des distributeurs vidéo au point de nous offrir des titres aussi variés que **Meurtre au Campus, Mutilator Man, Le Maniac, Le Cri du Cobra** (!) ou **Un Tueur dans le Campus**. Un seul le sortit sous son véritable titre français de **Sadique à la Tronçoneuse** (avec une faute d'orthographe en prime, comme on peu le voir !).
Le récit démarre fort. Un gamin surpris en train de composer un puzzle érotique trucide sa mère à coup de hache. La police ne soupçonne rien et attribue le drame à un rôdeur, ce qui permet l'intrusion du traditionnel carton : "40 ans plus tard..."
De nos jours, donc, un maniaque découpe des étudiantes à la tronçonneuse ou autres ustensiles, afin de reconstituer physiquement le puzzle inachevé. Au bout de tant d'années, on comprend son ardeur à ce malheureux. Le phénomène de compensation, ça s'appelle. Ainsi moi, tenez : très jeune je jouais au docteur avec ma petite cousine, or il arriva qu'un jour... mais est-ce vraiment là notre propos, je vous le demande ?
Christopher George, en inspecteur de police, promène un flegme amusé et enquête le plus doucement possible afin de permettre le spectacle très gore de plusieurs meurtres avant l'arrestation finale. Curieusement, il soupçonne le pauvre Paul Smith, roulant des yeux sournois à en faire accourir les menottes, alors que le réel assassin est là devant nous, évident, satisfait et toujours insoupçonné. Dans la salle, le public se lève, dénonce le coupable à grand fracas, parle de passer des fax au commissariat le plus proche, mais peine perdue, le film doit durer 90 minutes et l'inspecteur ne voit rien.
Juan Piquer Simon reproduit ici le syndrome psycho-killer à l'américaine avec l'application louable du mec qui a vu **Massacre à la Tronçonneuse** et tient à le faire savoir. Tout juste se permet-il de légers emprunts à une œuvre méconnue de son compatriote Narciso Ibanez Serrador, **La Résidence**, où John Moulder-Brown assemblait les parties anatomiques de ses victimes afin de présenter une fiancée parfaite à sa maman inflexible, Lilli Palmer.
Le Sadique à la Tronçonneuse explore la plaisanterie de potache, avec ses excès gore, ses jets de sang explosifs, ses fausses surprises, ses vannes typiquement estudiantines et aussi quelques nus féminins d'une tendance encore assez "trou de serrure". Une façon d'étayer vaille que vaille un scénario convenu et balisé de toutes les conventions du genre, auquel Juan Piquer Simon confère parfois des mouvements de caméra d'une indéniable originalité. Hélas, la suite de sa carrière démentira d'aussi prometteuses dispositions.

Paul Smith, trop suspect pour un coupable...



LA CHUTE DE LA MAISON USHER

EL HUNDIMIENTO DE LA CASA USHER/ NEVROSE/ NEUROSIS. Espagne. 1983. De Jésus Franco. Avec Howard Vernon, Daniel Williams, Lina Romay, Olivier Mathot. Dist.: Century, Fil à Film, Arwen International.



Quand on a goûté au petit Jésus, c'est terrible, on s'arrête plus ! Après **Christina** dans le précédent numéro, voici le Dr. Orlof, dans sa plus incroyable apparition. Pourquoi incroyable ? Tout simplement parce qu'il n'apparaît pas vaiment ! Déjà, pour saisir le vrai synopsis du film, mieux vaut se reporter à la presse étrangère car la version exploitée en France regroupe trois vagues de séquences tournées à différentes époques. La dernière ayant surtout pour mission (impossible...) de recoller les deux autres sans que le spectateur s'en aperçoive, et il s'en aperçoit quand même, le spectateur.
Au départ, **El Hundimiento de la Casa Usher** reprend le conte d'Edgar (*) Allan Poe mâtiné d'un soupçon de trame "à la Orlof" et bien spécifique d'une inspiration franquiste aimant à retrouver ses marques de film en film. Le Dr. Usher soigne sa fille Mélissa atteinte d'une maladie du sang et n'obtient sa survie qu'au prix de transfusions successives auprès de donneuses involontaires trouvant généralement la mort au cours de l'opération. Il subit l'influence de son inquiétante maison (pour ceux qui viennent d'arriver : la maison Usher, donc...), chasse les apparitions cauchemardesques des membres de la faculté de médecine l'ayant exclu pour ses travaux interdits, et reçoit enfin la visite du spectre de sa femme l'invitant à venir la rejoindre au royaume des ombres. Tout cela finira par la chute de la maison Usher (et ceux qui ne l'ont pas vu venir resteront après la classe), ceci dans une économie de moyens typiquement *Eurociné*.
Là-dessus, ce même *Eurociné* juge le travail de Franco par trop romantique, esthétisant et surtout volontairement focalisé sur les états d'âme d'un Howard Vernon prodigieux dans son rôle de démiurge centenaire et tourmenté. Du coup, il décide de raccorder au métrage une bonne quinzaine de minutes de **l'Horrible Dr. Orlof,** datant de 1961 et tourné en noir et blanc. Pour crédibiliser le passage d'un matériel à l'autre, Olivier Mathot, maquillé en Morpho vieillissant, se lamente devant le corps inerte de la Mélissa d'aujourd'hui, tandis que Vernon tourne les séquences censées annoncer les pseudo flashes-back. Evidemment, les puristes crient au scandale. Usher s'attribue là des meurtres commis en fait par Orlof, et ce pour un mobile différent puisque Orlof prélevait à ses victimes de l'époque, non pas du sang comme le prétend le dialogue, mais la peau du visage, ceci afin de guérir sa fille horriblement défigurée.
Malgré ce caviardage éhonté et ce glissement narratif hasardeux, **La Chute de la Maison Usher** reste d'une beauté troublante grâce à sa photographie superbe et un sens de la mise en scène digne des meilleurs Franco. La musique de Daniel White, tout en violon et violoncelle, participe à ce succès et trouve des mélodies lancinantes traduisant bien la mélancolie suave d'un récit éminemment crépusculaire et qui ne méritait pas un tel traitement.
(*) "Edgard", avoue (*) le générique !
(*) Repos !

*Howard Vernon dans **L'Horrible Dr. Orlof**. Un rajeunissement miraculeux de 22 ans, et qui ne coûte rien en maquillage.*



PASSION D'OUTRE-TOMBE

THE HAUTING PASSION. USA. 1983. De John Korty. Avec Jane Seymour, Gerald McRaney, Millie Perkins, Ruth Nelson, Paul Rossilli, Ivan Bonar. Dist.: APA, Initial Vidéo.



De **The Haunting Passion**, *American Producers Associated*, dit *APA* pour les intimes, fit **Passion d'Outre-Tombe** et c'était bien vu. Tout juste peut-on remettre en cause le slogan affirmant sans rire "si un homme tombe amoureux de vous, assurez-vous qu'il soit toujours vivant...". Oui, attention les filles, hein !

blante Jane Seymour - emménage dans une luxueuse demeure bâtie en surplomb de la mer. Aussitôt un esprit traque la jeune femme de plus en plus troublée par ce qui se révèle devenir une véritable passion amoureuse. Au fil du récit, nous apprenons l'identité et les motivations de ce revenant, dont l'erreur sur la personne n'a d'égale que la profonde détresse amoureuse.

Passion d'Outre-Tombe réactualise le fameux triolisme qui fait les histoires simples et place le mari, la femme et l'amant dans un huis clos pervers et parfois humoristique. Quand le mari surgit à l'improviste, trouve sa femme alanguie au coin du feu, deux coupes de champagne sur le guéridon, et se met à chercher l'amant évidemment invisible, puisqu'il s'agit d'un spectre. Ou lorsque le même époux, ancien footballeur professionnel reconverti dans la chronique sportive et mal remis de son licenciement, pleure sa gloire passée en étreignant... un ballon de rugby ! Comme quoi le foot, c'est très dangereux pour la santé mentale, on n'arrête pas de vous le dire.

John Korty, après **L'Aventure des Ewoks**, un des avatars TV de la **Star Wars's** saga, explore un univers très redevable aux films de fantômes à la britannique. Il fait monter le suspense



Jane Seymour et son footballeur/ Rugbyman/ joueur de mandoline préféré (rayez les mentions inutiles...).

En éditant ce même téléfilm où le suspense le dispute au romantisme, *Initial Vidéo* ignorant sans doute tout de l'histoire le baptisa gaillardement **House Massacre II.** Pourquoi "massacre" puisque le seul mort rencontré ici (à l'état de spectre) s'empoisonna lui-même cinquante ans plus tôt suite à un désespoir amoureux ? Et pourquoi "II", d'abord ? Réponse d'*Initial* : "Euh..."

Merci *Initial*, à vous les studios.

Comme l'évoque assez le titre utilisé lors d'un passage sur *M6*, **La Maison sur la Falaise**, un jeune couple - dont la trou-

à grand renfort de faits paranormaux et brosse une atmosphère à la fois sensitive et doucement perverse. La jeune femme vivant des rêves érotiques dont elle ne sait trop s'il s'agit de phantasmes gardés secrets ou d'une réalité de plus en plus oppressante.

La conclusion viendra logiquement remettre les éléments et les personnages en place, juste avant que le couple de héros n'engendre toute une équipe de rugby qui viendra étourdiment s'entraîner au terrain de foot. La vie continue, quoi !

LADY FRANKENSTEIN

LA FIGLIA DE FRANKENSTEIN. Italie. 1971. De Mel Welles (Ernst Von Theumer). Avec Joseph Cotten, Rosalba Néri, Paul Muller, Mickey Hargitay. Dist.: Proserpine.

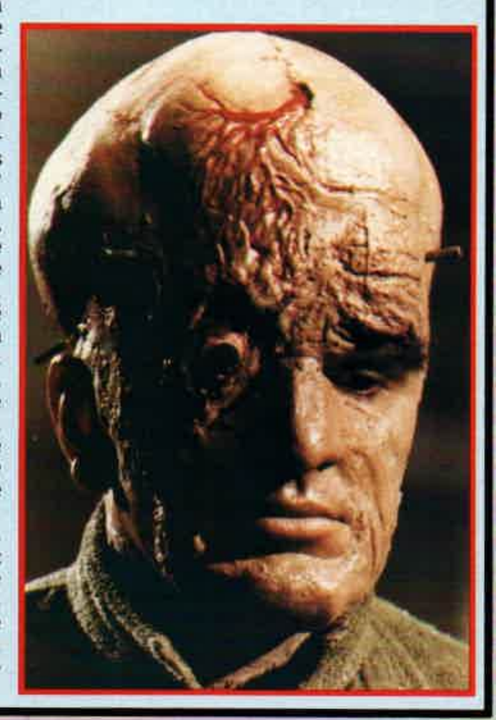


Pour évaluer jusqu'où peut aller une pub mensongère, il suffit de comparer le monstre de Frankenstein promis par la jaquette et le vrai personnage tiré du film (voir plus bas). Y'aurait comme une petite distorsion, on dirait. Et il ne s'agit nullement d'un concours de circonstances puisque le verso propose une autre photo de Boris Karloff, toujours tirée de **La Fiancée de Frankenstein** (1935 !).

Ceci posé, reconnaissons à cette **Lady Frankenstein** des qualités certaines la hissant aisément au-dessus des versions italiennes du moment (**Les Orgies de Frankenstein, House of Freaks, Necropolis, Dracula Contre Frankenstein**, pour ne pas parler du **Plus Moche que Frankenstein tu Meurs** de l'insupportable Aldo Maccione).

Mel Welles, déjà responsable d'un curieux **Baron Vampire** en 1967, tente la délicate symbiose d'un classicisme, aussi bien tendance *Universal* que *Hammer-Films*, et de l'époque contemporaine visuellement plus démonstrative, notamment en matière d'érotisme. Pas l'érotisme mercantile au sens où l'entendaient les distributeurs français quand ils l'affublèrent du titre stupide de **Lady Frankenstein, Cette Obsédée Sexuelle**, mais l'érotisme en tant que force vive confrontée aux pulsions essentielles de vie et de mort. Trois éléments récurrents qui articulent le scénario.

Frankenstein veut créer la vie, mais sa créature au cerveau perverti le tue dès son éveil. Sa fille et Marshall, l'assistant du baron Frankenstein, donnent vie à une seconde créature élaborée grâce au cerveau du même Marshall et du corps d'un domestique, athlétique mais à l'esprit attardé. La fille de Frankenstein désire-t-elle vraiment réhabiliter la mémoire de son père à travers cette expérience, ou sacrifie-t-elle plutôt à un phantasme secret offrant du même coup à sa libido une intelligence supérieure dans un corps parfait ? Mel Welles, en bon illustrateur pervers, nous réserve la mise en scène significative de l'assassinat du domestique étouffé par Marshall lors d'un ébat sexuel avec la fille de Frankenstein. Le geste mortel, le dernier sursaut de la victime, le plaisir de la jeune femme, le regard réprobateur de Marshall, assassin mais aussi jaloux, coïncident exactement dans cette étonnante séquence parmi les plus vénéneuses de l'histoire du cinéma fantastique. Une séquence qui explique



aussi le meurtre final prétendument "inexpliquable" : en fait, la créature se souvient plus tard de la scène, et elle se venge...

Outre une propension du monstre à déranger les couples en pleine fornication, prétexte à quelques scènes de nus champêtres imposées par la production, **Lady Frankenstein** ne se complait pas toujours dans la facilité. Les décors intérieurs tranchent d'une façon inhabituelle sur ce genre de petits budgets. Le laboratoire, notamment, évoque celui des premiers films de l'*Universal*, tandis qu'une musique solennelle retrouve des accents typiquement *Hammer-films* (flagrant dans la séquence d'ouverture avec les résurrectionnistes dans le cimetière).

Au-delà des incidences opportunistes, du titre racoleur, et aussi du mépris des distributeurs vidéo (grosse coupure vers la fin, nous privant de la bagarre entre les deux monstres...) **Lady Frankenstein** porte en lui un souffle provocateur, nocif et irrévérencieux qui annonce déjà les outrances d'un **Chair pour Frankenstein** typiquement fin de siècle.

Jean-Pierre PUTTERS

COURRIER DES

LECTEURS

Sacha Povse, Tourcoing

Merci mille fois d'avoir consacré un grand article à la série ***Batman***. C'est effectivement ce que vous pouviez faire de mieux ces temps-ci. Tout y est excellent, c'est incroyable. J'avais lu dans une revue américaine que la beauté sombre des décors était due notamment au fait qu'ils sont peints sur fond noir (avis aux graphistes en herbe qui voudraient s'en inspirer). Il me faut l'avouer, je craque complètement pour les filles de cette série : Ivy l'empoisonneuse, Catwoman, Zatanna, Batgirl et surtout, ma préférée, Harley Quinn (voyez le mec mal barré : son idéal féminin est un toon). Remarquez, ça ferait un bon sujet de récit : un mec amoureux d'une toon. Il sait qu'elle n'existe pas mais il ne peut s'empêcher de l'aimer, alors qu'est-ce qu'il fait ? (*dis vite, j'en peux plus...*) Il essaie de rencontrer celle qui lui prête sa voix, il se renseigne auprès des concepteurs du personnage, au cas où ils se seraient inspirés d'une cousine ou d'une sœurette. Il y aurait vraiment de quoi faire...
O.K., j'ai un peu divergé mais ce genre d'idées me fournit souvent l'argument des scénarios de courts métrages que je réalise en vidéo. Mon premier racontait l'histoire d'un homme ruiné qui reçoit un coup de fil extraterrestre : il a été sélectionné pour participer au jeu TV *Le Millionnaire Interplanétaire*.
Et j'ai déjà un second film en chantier. Seulement il y a un problème. Où les montrer, ces courts métrages ? Votre festival a disparu depuis belle lurette et en consultant les six derniers numéros, je n'ai relevé que quatre manifestations du genre. C'est faible, d'autant qu'elles ne me semblent pas recueillir beaucoup d'échos. Peut-être devraient-elles s'unir ?
Merci de me répondre, je crois que cela intéresse pas mal de lecteurs. Et merci encore de signaler que je recherche tout documents et infos sur Harley Quinn (uniquement pour développer mon récit, cela va sans dire...). Sacha Povse, 38, rue d'Haubourdin, 59200 Tourcoing.

Le festival amateur le plus important, le plus ancien, et qui comporte une section vidéo, se déroule à Bruxelles chaque année au mois de novembre (Festival International du Super 8 et Vidéo, 12, Rue P. E. Janson, 1050 Bruxelles, Belgique). J.P.P.



Gaëlle Genet, Nantes

Cela va faire un peu plus de dix ans que je lis *Mad Movies* et je suis heureuse de constater que votre revue est la seule à avoir réussi à survivre à la crise que traverse aujourd'hui le cinéma fantastique. Que sont devenues ces suberbes séries B, inventives et surprenantes, telles que **Cabal** ou **Tremors** ? Films où la créativité remplaçait le manque d'argent.
Votre dernier numéro m'a remplie de bonheur lorsque j'ai vu le nombre de films à sortir prochainement. En particulier **The Crow**, dont j'aimerais bien connaître la date de sortie. Bisous à toute l'équipe.

*Encore un peu de bonheur, s'il te reste une place, puisque **The Crow** figure au menu de l'été, et donc au sommaire de ce numéro (sortie le 3 août). J.P.P.*

Sylvie Felez, Dôle

Je vous écris pour vous faire part de mon inquiétude concernant toutes les infractions commises en ce magazine à l'égard de l'article L. 227-24. Dans le n°89 vous nous apprenez que toutes ces ligues moralistes de merde (oh, excusez-moi, j'ai dû faire une infraction. Vous pensez que j'aurai 500.000 F d'amende ? Enfin, au moins c'est français...), qui fleurissent comme des boutons d'acné sur le visage d'un adolescent pubère, ne vont pas se gêner pour porter plainte chaque fois qu'elles se sentiront constipées. Et qu'est-ce qu'on fera si vous êtes transférés à la Santé (*c'est surtout ce qu'on y fera nous-mêmes qui nous inquiéterait plutôt, tu vois !*). Ben, on aura plus qu'à lire *Glzobzezee* pour se marrer.
Enfin, tout ça pour vous poser une question essentielle : avez-vous déjà subi des représailles ? Et notre ami Tout-bon, alors, que pense-t-il de la prolifération de termes anglais dans votre magazine ? Tout cela m'inquiète fortement, répondez vite...

Ecoute, tu vas rire : contre toute attente ce brave Toubon n'est pas encore abonné à notre magazine. Ce qui fait qu'il n'a pu relever aucune infraction (pas vu, pas pris !). Ne lui dis rien, surtout, il doit nous prendre pour une revue étrangère. J.P.P.





Pierre Gonzales, Soues

Lecteur assidu de *Mad Movies* dès l'âge où d'autres en sont encore au biberon, permettez-moi de vous envoyer les clichés représentant deux de mes récentes illustrations. L'une s'intitule "La Danse des Ames" et l'autre "Dieu est un fumeur de gitanes".
Le métier d'illustrateur est à mon humble niveau une course effrénée pour la survie et laisse de ce fait peu de place aux projets fantastiques. Alors, il existe votre revue qui demeure le dernier terrain privilégié d'échanges d'idées entre passionnés du genre.
Ainsi, j'aimerais établir des contacts avec les correspondants, simples lecteurs ou professionnels susceptibles d'être intéressés par mon travail. J'ai déjà œuvré dans le story-board et en ce qui concerne l'illustration, j'utilise l'aérographe (voir ci-dessus), mais je peux m'adapter à d'autres techniques, selon la demande. Bonne continuation, en souhaitant que le grand Cthulhu vous accorde longtemps sa protection. Pierre Gonzales, 19, rue Georges-Nérisson, 65430 Soues.



Ciné-World, Bègles

Merci d'avoir mentionné dans vos colonnes nos activités de vidéo-club fantastique sur la région bordelaise. Je me permets de vous envoyer quelques photos de masques et de figurines (Pinocchio) que nous fabriquons en latex, pour notre propre plaisir et aussi pour nos clients. Si cela peut intéresser vos lecteurs, voici notre adresse : *Ciné-World*, 9 rue du Chevalier de la Barre, 33130 Bègles.

Gontran de Meyer, Paris

J'aimerais vous raconter une belle histoire. En juin 1988, je trouvai par terre un magazine (snif !) super, magnifique. J'ai donc décidé de le prendre et de le lire. Depuis je suis tombé fou amoureux de *Mad* que j'achète aujourd'hui régulièrement. Cela pour vous dire que je vous adore et que je m'abonne.

Cédric Rognon, St. Marcel

Face à vos inquiétudes, je vois plusieurs solutions. Premier scénario (la déroute !) : *Mad* disparaît des kiosques, JPP ne passe pas par la case départ et va directement en prison en payant de surcroît une lourde amende (*flûte alors !*).
2ème scénario (JPP sauve sa peau) (*je sens que je préfère ce scénario...*) : *Mad* édulcore ses propos pour ne pas choquer les plus jeunes. Résultat, on le retrouve entre *Okapi* et *Mickey Parade*.
3ème scénario (Reality mix) : *Mad* est égal à aujourd'hui.
4ème scénario (The last One, dixit Allgood) : *Mad* radicalise son propos et fait disparaître de ses pages les sous-merdes grand public au profit d'œuvres plus personnelles (les films d'Ossang, Richard Kern, ou les délires crade de Jörg Buttgereit)..
Halte à la censure, cet outil fasciste. la liberté passe d'abord par la liberté de la presse. Halte à la pornographie, dit-on ? Mais où est la vraie pornographie, dans un journal qui traite de cinéma (et donc de fiction, ne l'oublions pas) ou chez certaines personnes qui utilisent la détresse des gens, les atrocités de la guerre pour vendre leurs torchons ou pour faire de l'audience ? Je me pose la question. Je crois connaître la réponse.

Fabien Legros, Angres

Votre dernier numéro m'a beaucoup intéressé. La suite d'articles consacrés aux héros ciné passant à la télévision était de loin supérieure à certaines previews et dossiers des précédents *Mad*. Mais la cerise sur le gâteau, c'était bien sûr "*Un Monde parfait ?*". Vous avez mille fois raison de nous avertir du retour pernicieux de la censure. Je me suis d'ailleurs procuré le journal *Maintenant : La Censure*, où l'on trouve un sujet sur la violence par J.P.P. et j'ai vite renvoyé la pétition signée.
Je constate que le retour de dame anasthasie est accompagné du "revival" Pompidou. Si je ne me trompe, en ces douces années la commission de contrôle ne s'occupait pas seulement des films qui nous sont chers mais aussi de magazines aussi nocifs que *Creepy*, *Vampirella* ou *Fantask*. *Métal Hurlant* était interdit aux mineurs et Hulk considéré comme une BD réservée aux adultes. Pour éviter que cela ne se reproduise, j'invite tous les lecteurs à lire *Maintenant* et à signer la pétition contre ce texte de loi.
Pour ceux qui veulent en savoir plus sur le sujet, je signale, si vous m'autorisez à citer des titres, d'intéressants articles dans *Starfix* n° 76, *Les Cahiers du Cinéma* n° 262/63 et, the last but not the least, *Mad Movies* n° 36 et 46.
Si par l'abus de visions prolongées d'émissions de *TF1* et de lecture de *Gala*, je devenais un tueur psychopathe, sachez que je brûlerais ma collection de *Mad* afin que vous ne soyez pas suspectés d'influence néfaste sur mon esprit.
Dernière minute : j'apprends que Quentin Tarantino vient d'obtenir la Palme d'Or. J'ai explosé de joie en même temps que le public du Festival. Le jury de Cannes vient une fois de plus de récompenser un cinéaste novateur (après Lynch, Cohen bros...), alors que je pensais qu'il allait l'éreinter, comme Ferrara l'an passé. Bye.

Jean-Philippe Bredel, Le Havre

Chers amis de chez (ex) *Mad Movies*.
Je ne croyais pas vraiment à votre changement de nom. Première surprise. Et puis voilà qu'en plus vous passez hebdomadaire. Ah la la, mon portefeuille risque de "criser". Mais non, ça va, vous avez baissé le prix : 3F50. Encore heureux pour le nombre de pages (16). Mais le pire, vous avez pris des pseudos et vous vous faites passer pour des reporters, alors là je m'exclaffe !
Et qui c'est qu'a trouvé ce nom idiot d'*Infos du Monde* ? C'est pire que *Glbe Hbdo*, et de fantastique il n'y a guère que la connerie.
Allez, je plaisantais, les gars, restez comme vous êtes, c'est-à-dire parfaits.

Tu rigoles, mais mine de rien, ces gens-là tirent aujourd'hui à 300.000 exemplaires et se la jouent sérieuse en prétendant (émission de Nulle Part Ailleurs*, en mai dernier) publier des faits divers authentiques. Par ce biais, ils ciblent deux publics : les amateurs de canular et de second degré et les clients habituels de* Mystères*. Cela, c'est très fort à défaut d'être très honnête. Mais on ne peut pas être partout.*
Pour faire remonter les ventes de Mad*, nous comptons d'ailleurs adopter le même système et taper dans le titre vendeur. Voici donc le sommaire de notre prochain n°91, mais tu n'en parles à personne, hein ? (Fais pas le con, on saura que c'est toi). Et allons-y, demandez* Mad Movies *: Week-end tragique à Crystal Lake : 13 morts ! Incroyable, une femme de 20 mètres écrase huit piétons : Darryl Hannah entendue chez le juge Jean-Pierre. Toutes les photos de Toullec, nu sur la plage : déjà 37 lectrices au couvent et deux lecteurs dans le coma. L'affaire Ciné-News : meurtre ou suicide ? Quoi qu'il en soit* le Cinéphage *nie toujours...*
Si avec ça, on vend pas davantage, c'est à désespérer de la nouvelle presse.J.P.P.

Raphaël Ganzitti, Souffelweyersheim

Maquilleur amateur depuis six ans, j'aborde toutes les facettes de cet art tant bien que mal (*oui, on ressent bien la souffrance de cet effort créatif à travers ton œuvre...*).
Voici deux travaux dont une tête de monstre articulée (mâchoire, lèvre supérieure, langue, yeux) et celle de droite ayant les même fonctions (*c'est ma foi vrai, y'en a deux, dis donc !*).
Egalement un modelage et un effet gore (poitrine en latex + tronc en grillage de renfort, plastique et colle patex). Merci pour l'éventuelle publication.

T'inquiète pas, on a trop la fibre surréaliste à Mad Movies *pour louper ça. Six ans quand même... On a beau dire, c'est hyper dur les effets spéciaux ! J.P.P.*

Hervé Gandy, Oyonnax

Si je vous écris de nouveau ce n'est pas pour râler sur *Mad Movies* comme je l'avais fait lors de ma précédente lettre qui, d'ailleurs, je l'avoue, n'était pas très constructive (mais les coups de gueule le sont rarement), surtout que depuis sa publication vous avez fait des efforts (même si le n° 89 était plutôt moyen. Oups ! ça y est, je replonge...). Non, je vous écris d'abord pour m'abonner, mais surtout pour vous parler de l'article L. 227-24 qui nous prouve, si besoin était, que la droite est bien décidée à gouverner avec toute la dégueulasserie dont elle est capable.
Ceci dit, cette loi peut-être utilisée contre ceux qui espèrent en tirer le plus de profit : les culs-bénits. Par exemple, elle interdit de "diffuser un message à caractère violent..." Et le Christ sur sa croix avec des clous plantés dans les pieds, les mains, avec sa couronne d'épines enfoncée dans le crâne et tout ce sang qui coule de partout. Et l'inquisition, les guerres de religion, la Saint-Barthélémy, le Pape Pie XII bénissant les armées d'Hitler et de Mussolini, c'est pas du message violent, peut-être?
"Faire le commerce d'un tel message..." Et les quêtes dans les églises, la vente d'objets pieux, de bibles et autres livres "saints", etc. ? Lorsque ce message est susceptible d'être vu ou perçu par un mineur..." Que je sache, les églises ne sont pas interdites aux mineurs et le cathéchisme leur est d'ailleurs réservé. C'est pourquoi j'invite tous les lecteurs (et lectrices, bien sûr) de *Mad* à venir manifester devant les églises afin que cessent ces ignominies.
Je vous invite également à contacter une association pour la liberté d'expression qui vient de se créer suite à cette loi : le *Réseau Voltaire*, 8, rue Auguste Blanqui, 93200 St. Denis (tél.: 48-09-22-10). Et enfin, pour finir et aggraver mon cas, j'aimerais dire que la censure me brouille l'écoute, na !

T'as raison, et on aurait dû couper les nouilles au sécateur, parce que ce n'est pas un métier de faire du ciné (pas facile, la deuxième, hein ?). J.P.P.





Mlle Polka, Marseille

Cher Jean-Pierre Papin. Je suis ravie de constater que vous avez su vous reconvertir brillamment après votre effarante carrière sportive. Votre magazine est superbe. Encore bravo !
Suite à votre appel, je vous propose comme nouveau titre à votre revue, *Le Sublunaire*. C'est chic, c'est choc, et c'est un clin d'œil à l'univers aristotélicien du cinéma fantastique. "Sublunaire" étant un terme aristotélique (*ne t'excuse pas, personne n'est parfait...*).
J'avais aussi d'autres titres que j'aimerais soumettre à votre haute appréciation : Mégazarbi, La Haine aux Tripes, Le Bimestriel qui Tue, Freak Assez de Monster, La Curée chez les Nudistes (*hors sujet évidemment, mais à retenir !*), Jours de France, Hopital Warriors, Jean Paul II VS. Frankenstein, Balladur t'as le Bout Dur, La Nuit où le Jour se Leva (*trop panthéiste, laisse tomber...*), Toullec Gars du Monde, R'Allouch pas Tant, J.P.P. et les P'tites Pépées, Mansartium Coït, L'Ecran Fantastique (*je préfère me taire, tiens !*), Le Lac des Singes, Le Sac de Linge, Le Cobra et la Mangouste, Le Connard et la Langouste, Ouste, Non, Oui, Si, Encore Vas-y, J'aime Quand tu me Fais ça, Mais C'est Pas Possible Vous Etes Plusieurs ! Le Vibro ma Sœur !, Les Films de Peur, Les Films qui Tuent les Gens, Les Zombis de la Rue Mansart, Mansart's Boys Versus Alain Schlockoff, Mansart's Chainsaw Massacre...

Je t'arrête là parce que j'en vois encore toute une page et on n'aura jamais la place. Bon, si tu veux y'a plein d'excellentes idées, là-dedans. Tellement excellentes que tu devrais même aller les proposer à nos confrères. Mais tu ne dis pas que tu viens de notre part, surtout.
Finalement, je me demande si l'on ne va pas garder Mad Movies*, quand même. C'est bien* Mad Movies*. Et puis on y est habitué maintenant... J.P.P.*

Franck Debernardi, Houilles
(*mais non, c'est rien !*)

Je viens juste de recevoir le n°89 de *Mad* et, comme à mon habitude, je l'ai commencé par l'édito pour enchaîner sur la *Mad Rubrik* (au fait vous êtes sûr que ça s'écrit comme ça, *Rubrik* ? Oui ? j'aurais plutôt pensé que... enfin !), les petites annonces et le courrier des lecteurs. Et c'est là où je vis apparaître un nom qui m'est familier, surtout en ce moment.
Dans sa lettre Christelle Jugé fait allusion à Jack l'Eventreur et à ses soit-disant carnets retraçant ses mémoires, et bien évidemment la description de ses crimes. Sans avoir apparemment compris la question, vous avez bien répondu à celle-ci, je vous cite : "c'est sûrement bidonné."
Je termine actuellement un dossier sur les serial killers, comportant deux pages sur les agissements du Ripper et une interview de Stéphane Bourgoin, spécialiste, s'il en est, des tueurs en séries en général et de Jack l'Eventreur en particulier. Dans sa description du meurtre de Mary Jane Kelly, qui fut retrouvée chez elle, bien amochée, l'auteur de ces carnets avoue qu'il a découpé les seins de la jeune femme, puis les a déposés sur la table de chevet. Or, si on lit les rapports de police de l'époque, on s'aperçoit que l'un des seins a été retrouvé sous le pied de la victime et le second sous la nuque (*arrête, on est à table, hé !*). Le pseudo Jack l'Eventreur déclare également avoir emprunté un itinéraire bien précis la nuit du double assassinat. Seulement voilà, s'il avait consulté les plans cadastraux de l'époque, il se serait rendu compte que certaines des rues citées étaient alors des impasses closes par des murs. Difficile à traverser quand on ne s'appelle pas garou-garou !
Ces deux éléments permettent de rayer le doute qui pouvait encore habiter quelques lecteurs crédules. Toujours est-il que *Lattès* a réussi son coup en publiant cette énième thèse sur l'identité du plus célèbre et du plus mystérieux des tueurs en série.
PS.: ce dossier de 14 pages paraîtra dans le n° 6 de *Faille Temporelle*.

Ilan Leban, Marseille

Lecteur assidu et de longue date, je me permets de vous adresser ces photos de créations personnelles. Il s'agit de moulages en polyester et autres matériaux de récupération, transformés et adaptés à mon concept et destinés à être exposés.
Je suis à la recherche de nouveaux débouchés pour mon travail, et je serais prêt, entre autre, à les proposer à des groupes de Death et Trash Métal en vue de pochettes d'albums ou démos diverses. Merci de me joindre à cet effet à l'adresse suivante : Ilan Leban, Traverse Marie Louise, "Le Millefiori", Bt.B, 13008 Marseille.
Je suis aussi à la recherche d'un mannequin de femme d'occasion, genre gratos ou presque en plastique ou résine pour une future création (*évidemment, y'aurait bien la poupée gonflable à Rallouch, mais il s'en sert en ce moment...*).





MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE

AURORE SUR UN JARDIN DE PALMES
Philip K. Dick
Omnibus

Après **Substance rêve**, **Dédale sans fin**, et en attendant **La porte obscure**, *Omnibus* édite la troisième fournée de sa sélection de K. Dick, huit récits du maître de la science-fiction décalée réunis sous le très joli titre d'**Aurore sur un jardin de palmes**. Dans ce recueil, on trouve **La machine à illusion**, **Blade runner**, **Le bal des schizos**, **Ubik**, **Le guérisseur de cathédrales**, **Au bout du labyrinthe**, **Message de Frolix-8** et **Coulez mes Larmes, dit le Policier**. Le tout suivi d'une intéressante post-face rédigée par quelques spécialistes français de la littérature de science-fiction où est intelligemment analysée l'influence de Dick dans tous les domaines artistiques, aussi bien en écriture qu'en cinéma et musique. Pas besoin de convaincre les fans de Dick, qui possèdent sans doute déjà cet ouvrage indispensable en trois exemplaires. Quant aux autres, ils peuvent se laisser entraîner dans l'univers étrange de cet auteur unique. Un univers où se baladent des mutants télépathes et des androïdes rêveurs. Une promenade insolite dans l'imaginaire fertile qui vous aidera à mieux comprendre pourquoi Philip K. Dick fait partie des deux ou trois plus grands écrivains de SF de ce siècle.

SCARE TACTICS
John Russo
A Dell Trade Paperback

Qu'a donc bien pu faire l'auteur du scénario de **La Nuit des Morts-Vivants** depuis 1968 ? A cette question brûlante, on peut répondre : pas grand-chose. Quelques scénarios peu passionnants comme **Voodoo Dawn**, un seul film en tant que réalisateur, **Heartstopper**, qui n'est pas resté dans les mémoires, plusieurs romans d'horreur et deux bouquins "pratiques" **Making movies** et ce **Scare tactics**, où il explique comment réussir à faire un film (dans le premier) et comment faire un film fantastique à succès (dans le second). On ne peut s'empêcher de penser que si ces deux méthodes marchaient, on aurait largement plus entendu parler de ce John Russo. Mais laissons là le cynisme et regardons en détail ce **Scare tactics**, qui ressemble comme deux gouttes d'eau aux autres soi-disant méthodes (commençant d'ailleurs toutes par une préface vous expliquant qu'il n'y a pas de méthode et que la meilleure façon d'agir est la vôtre !). Les conseils donnés sont donc basiques et n'importe quel apprenti cinéaste pas trop idiot aurait pu y penser seul. Seul intérêt de l'ouvrage, les interviews de quelques grands noms du fantastique : Clive Barker, Joe Dante, John Landis, Wes Craven et Rick Baker. Enfin, intérêt, il faut le dire vite. Aucun d'entre eux ne donne vraiment son avis sur les tactiques de l'effroi et les interviews vont dans n'importe quel sens. Ainsi Russo demande-t-il à Wes Craven si son éducation religieuse a influencé ses films, à Barker s'il croit au surnaturel et à Landis comment c'est de travailler avec Stallone. Intéressant mais un peu hors-sujet !

LA SUITE AU PROCHAIN EPISODE...
Jean-Pierre Jackson
Yellow Now

Jean-Pierre Jackson, grand amateur de cinéma devant l'Eternel, se propose de raconter l'histoire du serial, ces courts films à suivre qui était diffusés dans les salles à double programme. Dans une touchante préface pleine de nostalgie, il présente son ouvrage comme "un simple guide". Trop modeste, car **La suite au prochain épisode...** est tout bonnement l'un des livres les plus documentés et les plus exhaustifs sur la question. Jackson y répertorie tous les serials existants, les résume clairement, les analyse avec intelligence, et n'oublie pas de parler des étapes de la production de ces petits films conclus par d'alléchants "cliffhanger". L'ouvrage étonne non seulement par l'impressionnante somme d'informations qu'il contient mais aussi par son incroyable iconographie, l'auteur ayant réussi à dégoter des affiches et des photos d'époque qu'une maquette très "livre d'art" met parfaitement en valeur. Les documents inédits pullulent dans cet ouvrage conséquent que les amateurs dégusteront avec un plaisir évident.



DISQUES

LE GRAND SAUT
Carter Burwell
Phonogram

Carter Burwell continue sa collaboration avec les frères Coen pour lesquels il compose depuis **Sang pour Sang**. **Le Grand Saut** est un peu passé inaperçu sur nos écrans malgré sa présence en Sélection Officielle au Festival de Cannes. A défaut d'avoir vu cette brillante comédie, ne ratez pas la bande originale, une composition très spéciale puisqu'elle s'inspire de deux célèbres morceaux de Khatchatourian. Certes, on a donc vraiment l'impression d'avoir déjà entendu ça quelque part, mais l'intelligence de Burwell est d'avoir d'une part parfaitement intégré ces airs classiques et, d'autre part, d'avoir su adapter sa composition à leur présence tout en gardant ses tonalités toujours aussi riches et inspirées. Burwell, c'est la classe, un des tout meilleurs, travaillant peu en dehors des films des Coen (**Psychose 3**, **Wayne's World 2**), mais les choisissant avec soin, préférant faire bien que faire plein. Du coup, toutes ses compositions sont attendues avec impatience. Celle du **Grand Saut** est évidemment exceptionnelle.



SERIAL MOM
Basil Poledouris
MCA

Attention, vous les fans de la comédie hilarante de John Waters, ce disque est pour vous. Vous y trouverez la chanson préférée de Beverly Sutphin, un Barry Manilow pur souche, la composition de Poledouris et surtout les historiques monologues de Beverly où elle imite les petits oiseaux, insulte ses voisines au téléphone et s'insurge contre les changements de mode vestimentaire. Coté musique, Poledouris ne nous avait pas habitué à une telle légèreté et un tel sens de la parodie. Sa composition parodie à fond la musique de **Psychose**, se permet de tourner en dérision les ambiances musicales présentes dans tous ces films familiaux que Beverly trouve de mauvaise influence et diffuse un faux air de sympathie doucereuse à l'image de son héroïne. Une musique qui colle parfaitement. Bref, vous devez acheter ce disque. C'est un ordre. Sinon, je vous envoie ma mère. Et si vous croyez que la mère Sutphin était redoutale, attendez de voir la mienne !

THE FLINTSTONES
David Newman (entre autres)
MCA

Autant être honnête, j'étais prêt à dégommer la BO du gros succès de l'été aux USA avant même de l'écouter. Mais en fait, c'est qu'il est très sympa ce disque. Je sais, cela vous étonne. Il faut dire que c'est de plus en plus difficile de supporter ces BO qui ne sont en fait que des compilations des groupes à la mode. Grosse différence entre le disque des **Flintstones** et le commun de ce genre d'album : le concept. La seule mode présente ici, c'est le préhisto-rock. Tous les groupes ont joué le jeu, mis leur style à la sauce Pierrafeu, et le résultat est très agréable et drôle. Green Jelly donne une version étonnante de "Anarchy in UK" des Sex Pistols, Weird Al Jankovic s'éclate, Stereo MC's scratche sur du roc, et tous emploient au moins une fois le fameux Ya-Bah-Dah-Bah-Doo dans leur morceau. Le clou de l'album : la nouvelle version du générique interprétée par les B-52's, pardon, les BC 52's. Bref, ça swingue chez les Pierrafeu !

Interview DAN SIMMONS

Auteur de "L'Echiquier du Mal", "Hyperion" et "Nuit d'Eté", Dan Simmons nous offre avec "L'Homme Nu" une très belle histoire navigant entre science-fiction et fantastique. Et prouve de nouveau qu'il fait partie du haut du pavé de la littérature américaine...

"L'Homme Nu" se balade entre science-fiction, mysticisme, thriller, fantastique, romantisme...

Dans les librairies américaines, tous les livres sont classés par genre. Les libraires ont mis "L'Homme Nu" dans le rayon fantastique mais, à mon avis, c'est uniquement parce que Stephen King a eu la gentillesse de m'écrire une petite phrase élogieuse pour la quatrième de couverture. "L'Homme Nu" était à l'origine une nouvelle d'une cinquantaine de pages. J'y traitais de la réaction du personnage télépathe à la mort de sa femme. J'ai toujours été déçu de la façon dont a été traitée la télépathie dans la littérature. On ne cherche jamais à donner la moindre explication satisfaisante. On se contente de dire que tel personnage est télépathe et voilà. Il n'y a peut-être que "Dying Inside" de Robert Silverberg qui aborde correctement le thème. En relisant ma nouvelle, j'ai eu envie de la prolonger en un roman qui essaierait à la fois de donner sa propre explication tout en développant quelque chose de totalement différent. J'ai eu envie de donner une version nouvelle de l'Enfer de Dante. En fait, je n'avais pas envie de faire un remake mais d'adapter la structure de l'œuvre de Dante. Mon héros allait donc traverser les neuf cercles d'un enfer revisité. Un exercice délicat car la structure de Dante est très complexe et, en même temps, il fallait que la lecture du livre soit claire. C'est sans doute à cause de cela que le récit se balade entre les genres. J'espère que ça ne met pas le lecteur trop mal à l'aise.

Peut-on dire que "L'Homme Nu" est l'histoire d'un type qui n'a vraiment pas de chance ?



Dan Simmons

C'est vrai que tout va de mal en pis pour Bremen. Petit à petit, sa vie devient un véritable cauchemar. Mais c'est difficile de parler de chance puisque c'est un personnage qui ne croit en rien et donc ni en la chance ni en une quelconque fatalité. D'autre part, les différentes épreuves qu'il rencontre symbolisent les neuf cercles d'un enfer dantesque dans lequel il s'enfonce inexorablement.

Quand vous écrivez, vous laissez-vous guider par vos personnages, ou tout est-il programmé à l'avance ?

Un peu des deux. J'ai toujours une structure que je garde en tête tout au long de l'écriture. Mais chaque livre devient rapidement une sorte de créature organique qui se développe par elle-même. Dans le cas de "L'Homme Nu", je suis parti d'une structure déjà existante qu'il a fallu adapter. Ce ne fut pas très facile. Paradoxalement, le récit a coulé tout seul.

Croyez-vous en l'existence de la télépathie ?

La télépathie est un sujet fascinant, mais de là à dire que j'y crois... Bien sûr, j'ai entendu parler des expériences tentées dans les université américaines. Ce qui me gêne dans ces expériences, c'est qu'on essaie seulement de voir les effets de la télépathie. Personne ne tente d'en comprendre le fonctionnement ni d'analyser le cauchemar que pourraient vivre les télépathes. Vous vous rendez compte que, si les télépathes existent réellement, ils reçoivent des dizaines d'informations sensorielles en même temps. Comme si on avait une dizaine de radios allumées sur des stations différentes en même temps. L'enfer. De toute façon, niveau croyance, je suis du genre sérieux cynique. Je crois en la science parce qu'on n'a pas trouvé de meilleure réponse pour le moment. Mais je sais que ce n'est pas la panacée. La seule chose dont je suis parfaitement sûr, c'est qu'on vit dans un monde cruel et perverti. Même si je suis persuadé qu'il reste encore de l'espoir.

Pas dans "L'Homme Nu" en tous cas : Gail, le personnage qui souffre le moins, meurt au tout début du récit...

Elle ne pouvait pas survivre. Son décès est le point de départ du livre puisque, on le découvre plus tard, sa mort n'est pas une fin. Etant télépathe comme son mari, leurs esprits restent en contact. Cela dit, comme tout le monde, j'ai vu des gens que j'aimais souffrir tellement qu'ils attendaient la mort avec impatience. Cela ne veut pas dire que "L'Homme Nu" est un livre desespéré. Même sa fin est, je crois, optimiste. L'acte final de Bremen est un moyen de transformer sa théorie en action, et non pas un acte désespéré. C'est un moyen de sortir de son enfer pour passer à un autre stade. La conclusion est là pour le prouver.

Pourquoi l'un des personnages-clé de l'histoire est-il sourd-muet ?

Pendant des années, j'ai été enseignant. L'été, je me suis même occupé de camps de vacances d'enfants handicapés. La plupart de ces gosses étaient à la fois aveugles, sourds et muets. Et depuis cette époque, je me suis toujours demandé quelle était la perception que ces gamins avait de notre monde. Ce sujet m'a carrément obsédé pendant un moment et j'ai donc trouvé naturel de faire d'un de ces enfants un télépathe, et de l'inclure dans mon histoire.

Qu'avez-vous mis de vous-même dans le héros de "L'Homme Nu" ?

Il est difficile pour un auteur de dire en quoi ses personnages lui ressemblent. Comme la plupart de mes autres "héros", Bremen souffre d'un affreux sentiment de perte. Peut-être cela vient-il de ma personnalité ? On me dit aussi que tous mes personnages sont combatifs. Excepté Jeremy Bremen qui est incroyablement passif. Mais il ne peut en être autrement puisque je dois faire en sorte de l'intérioriser complètement, je dois faire rentrer en lui tous les malheurs qui le frappent. Les deux seules fois où il réagit, il le fait par instinct, sans réfléchir.

Vous dévelopez une théorie mathématique dans le livre pour expliquer la télépathie. Est-elle possible, envisageable ?

Oh, vous savez, je suis aussi bon en maths qu'en claquettes ! Je n'en ai plus fait depuis l'école. Il faudrait presque que je sois télépathe pour comprendre quelque chose aux maths aujourd'hui. Mais attention, pour le livre, je me suis informé. Tout le côté maths de "L'Homme Nu" est vrai. Toutes les équations sont exactes. Ce sont les conclusions que j'en tire qui sont imaginaires. En fait, ces équations n'ont été intégrées que l'an dernier par les mathématiciens. Dieu seul sait les applications qu'ils vont en tirer. Pourquoi n'en tireraient-ils pas les mêmes conclusions que moi ? Après tout, la réalité virtuelle a été un sujet de science-fiction avant de faire partie de notre univers quotidien.

Etes-vous un gros lecteur de science-fiction ?

J'ai grandi en lisant de la SF. J'ai écrit "Hyperion" pour célébrer la SF. Mais depuis que j'en écris, j'en lis un peu moins. Actuellement, je trouve que les standards de l'édition de SF sont très bas. Aujourd'hui, il est plus facile de publier un premier récit si c'est de la science-fiction. C'est inquiétant pour l'avenir mais, en même temps, commercialement parlant, la SF ne s'est jamais portée aussi bien. On est en plein âge d'or. Mais les meilleurs bouquins sont écrits par des vieux croutons de mon âge. C'est cela qui est inquiétant.

Cela ne vous empêchera pas de continuer à œuvrer dans la SF ?

Ma carrière est en dents de scie pour ce qui est des genres que j'aborde. Depuis "L'Homme Nu", j'ai écrit deux suites à "Nuit d'Eté" : "Children of the Night" (*à paraître cet automne chez* Albin Michel) et "Elly's Fire" que je viens de terminer. Ce sont deux bouquins purement fantastiques. J'aime me balader dans les genres. A propos de "Nuit d'Eté", je viens d'apprendre que David Cronenberg avait pris une option sur les droits du livre. J'en suis très fier et très heureux. J'adorerais collaborer avec lui, même si je trouve très étrange son choix puisque ce récit ne correspond que très peu à son univers. Je suis très curieux de savoir ce qu'il fera de mon livre. Personne n'a encore pris d'option sur "L'Homme Nu" même si je sais que Jeff Bridges, l'acteur, est très intéressé. Cela dit, ce sera une histoire extrêmement délicate à adapter.

Duquel de vos livres êtes-vous le plus fier ?

Certainement de "L'Homme Nu" même si j'ai une affection toute particulière pour "L'Echiquier du Mal". Mais ils me tiennent tous à cœur. Un vieux dicton dit qu'un écrivain ne termine jamais un livre, il l'abandonne. Quand je finis un livre, je passe toujours plusieurs semaines à m'en remettre. Je ne sais plus quoi faire de moi. Je déprime. Seule ma famille est soulagée !

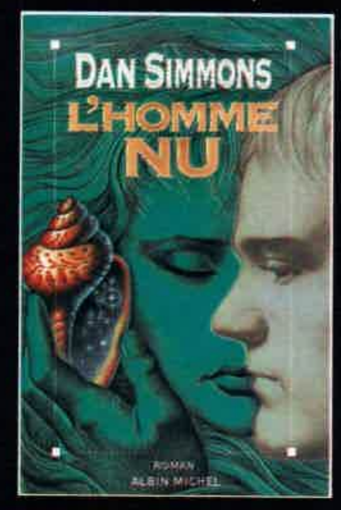
Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**

L'HOMME NU
Dan Simmons
Albin Michel

Jeremy et Gail Bremen forment un couple parfait. Ils s'aiment énormément et ont beaucoup de choses en commun, notamment un don de télépathie qui rend leur union totale. Ils partagent tout, de la moindre sensation à la plus petite pensée. Ils vivent un vrai bonheur. Mais Gail, victime d'une tumeur, meurt, laissant Jerry totalement désespéré. Ce dernier va alors errer dans un monde hostile avec l'ultime espoir de rejoindre un jour Gail...

Pas très gai tout ça, hein ? Ne vous attendez pas à un roman qui respire la joie de vivre. Comme il l'explique dans l'interview, Dan Simmons impose à son héros une descente dans un enfer dantesque qui n'est autre que notre monde. Dans son périple, guidé par le désespoir, Jerry se retrouve face à une serial-killer redoutable, deviend clochard, affronte des tueurs de la mafia... C'est dans son étrange et audacieuse construction que "L'Homme Nu" prend toute sa dimension. L'histoire est en fait en fait construite en deux parties parallèles : le récit linéaire des déboires de Jerry, et une vision de la vie de Gail et de Jerry par des yeux extérieurs qui prendront toute leur importance dans la suite du roman.

En lisant "L'Homme Nu", on pense à K. Dick, à Thomas Harris, on pense aussi à King, mais on finit par se dire que ce que l'on vient de lire est complètement unique. Et même si Dan Simmons semble plus à l'aise dans la science-fiction et le fantastique que dans les passages thriller du livre, "L'Homme Nu" est un roman puissant et d'une intelligence rare.



PETITES ANNONCES

Vds + de 800 BD (*Lug, Semic, Aredit*), comics Us (*DC, Marvel, Dark Horse, Valiant*). Liste contre enveloppe timbrée à Sébastien Vock, 22 rue Belle Vue, 67490 Dettwiller.

Vds 3000 BD (*Lug, Semic, Aredit*...), comics, jouets **Star Wars**, *E.F.* et *Métal Hurlant*. T. Allié, 5 rue Jean Giraudoux, 89300 Joigny.

Vds divers jouets **Star Wars**. Liste contre 1 timbre à Adam Marchand, 9 rue J.J. Rousseau, 94100 St Maur.

Rech. tout sur Boris Karloff, Frederich March et Bela Lugosi (VHS, affiches, jaquettes, magazines, poupées...), et le livre "Halls of horrors". Marc Torrisi, Le Chalet, 3 chemin des Chaffards, 13350 Charleval (*euh, la famille Torrisi, merci pour vos 18 autres P.A., mais on sait pas où les mettre*).

Rech. VHS de **Creepshow 1 et 2, Mr Joe, Nuits Sanglantes**, rens. sur Marilyn Burns (**Massacre à la Tronçonneuse**) et BD *Poche* "King Kong" du 1 au 31. Jean-Jacques Prunlere, Les Cuisines, 46200 Soulllac.

Vds 90 F pièce affiches 120 x 160 de **Cannibal Ferox, Carnage** et **Street Trash**, et VHS (70 F pièce) de **L'Eventreur de New York, Maniac, L'Au-Delà, Frayeurs** et **La Maison près du Cimetière**. Alain Vidal, 6 rue de Bougainville, 86280 St Benoit.

Rech. série ***Joe 90*** en VF. Vds séries complète d'***Au-Delà du Réel*** et ***Robinson Crusoë sur Mars***, + nbreux films et séries inédits en France. Tayeb Benchicha, 93 quai Godefroid-Kurth, 4020 Liège, Belgique.

Vds/éch. nbreux livres fantastique/SF toutes collections + "Bob Morane" et livres dont vous êtes le héros. Liste gratuite à Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Velizy.

Ach. 10 F pièce *Impact* 1 à 40 (*compte pas sur nous*...). Vds livres de poches *J'ai Lu* ou *Presses Pocket* ("T2", "RoboCop 2"...), et cartes postales d'affiches de films. Fabrice au 20 96 81 80.

Ach. VHS de **Zombi 2, Gunhed, Les Nouveaux Barbares, FX** + revue *Nostra*. Philippe Antonio, Quintigny, 39570 Lons le Saunier.

Ach. à prix cool VHS de **Bad Taste, Evil Dead, Freddy 4, Massacre à la Tronçonneuse 1** et **2**, ainsi que "Cliff'em all" et "2 ofone" de Metallica. Thomas Lauglé, Allée Saint-Michel, 33690 Grignols.

Ch. VHS de **Home Movies** de Brian de Palma. Patrice au 26 82 43 62.

Vds laserdics VF de **Akira** (200 F) et "Best of Imagina" (130 F), + *M.M.* 48, 49, 51, 52, 54, 55, 57, et 58 à 80 (13 F pièce). Ach. BO CD de **Ladyhawke**. Georges Lourencon, 165 av. des Alpes, 74130 Bonneville.

Vds VHS films rares (**Orange Mécanique, La Créature du Lac Noir, Métal Hurlant, XM, Spiderman**...). Liste contre 2 timbres à Gilles Zobiri, Bât. B, Le Cap Vert, Domaine la Coudoulière, 83140 Six Fours.

Illustrateur bénévole ch. place dans fanzine ou magazine de ciné-BD SF & cie. Orlando, 34 rue Raynouard, 75016 Paris.

MAG vient de sortir "La Lettre de Baker Street, hors série 1994". 84 pages de nouvelles et de BD sur Sherlock Holmes. 50 F port compris à MAG, 10 rue Jean-Baptiste Boudin, 21000 Dijon.

Vds fanzine "Fantastic Bazar" n°1, 20 F port compris. Ch. toujours collaborateurs (dessinateurs surtout). Christophe Chrétien, 57 rue du Faubourg Montmartre, 75009 Paris.

Ch. "Les classiques du cinéma fantastique (*Balland*), "Boris Karloff" (*Henri Veyrier*), "Cent monstres du cinéma fantastique" (*Glénat*), "Cinéma fantastique et ses mythologies" (*Henri Veyrier*), "Les vampires du cinéma" (*Vander Oyez*). David Nuez, 21 rue Louise Michel, 59176 Masny.

Ch. tous les livres de la collection *Gore* (sauf 1, 3, 6, 9, 45 et 55) et docs sur **Les Nerfs à Vif** de Martin Scorsese. Julie Martin, 31 rue des Romains, 57110 Yutz.

Vds *Première* 59 à 134 (15 à 20 F pièce). C. Le Marquier au 49 22 53 36.

Ch. posters et livres sur Peter Cushing, Christopher Lee et Bela Lugosi. D. Julien, 45 St-Theophile, Beauport, Québec, G1C 3B5, Canada.

Scénariste spécialisée en fantastique et fiction rech. dessinateur et place dans fanzine. Stéphanie Degouy, 11 rue Haxo, 75020 Paris.

Rech. épisodes de la série TV ***Vendredi 13*** diffusée sur *La 5* en 1989-90. Jean-Francois Maquin, 53 allée des Jonquilles, 51450 Betheny.

La femme qui m'a contacté pour **Jaws 3D** et **Vendredi 13 3D** peut-elle me rappeler ? (*oui, peut-elle me rappeler, aussi ?*). Rech. merchandising sur **Orange Mécanique**. Bruno au 93 57 27 93.

Vds BD (*Lug, Strange, Conan*...), posters super-héros, trading cards, comics, VHS. Liste sur demande à S. Calearo, 2 rue Fabien Calloud, 74000 Annecy.

Vds nbreuses jaquettes. Liste contre 1 timbre à Christelle Signoret, 104 rue de Lanveur, 56100 Lorient.

Rech. jouets *Star Wars*, l'album Stickers, les émissions "Vendredi 13" avec Sangria (*La 5*), et VHS de **Pump up the Volume**. Fabien Zviadadze, Au Bois de Buisson, 19270 Ussac.

Vds 1500 comics et BD francaises (*Lug, Aredit*) et nbreuses affiches de films. Liste contre 1 timbre à Jérôme Pescheloche, 37 bis rue Hoche, 92130 Issy-les Moulineaux.

Rech. "Lancedragon volume 2" (*Carrère*) et "Tarzan" numéro 9 (*Néo*), + docs sur Wendy Makkena (**Sister Act 1 & 2**) et Jamie Lee Curtis. S. Hannequin, 2 bis rue Contant, 93220 Gagny.

Vous recherchez des vidéos death metal (*juste un seul, alors, j'esssaie d'arrêter en ce moment*), HC, gore, documentaires insolites, SM... Contactez-nous dès maintenant pour échanges ou vente à prix raisonnable. Kapital, BP 22, 94111 Arcueil Cédex.

Rech. tout ce qui concerne les 3 **Star Wars**. Sandrine Toutirais, 47 rue de Belle Epine, 35510 Cesson-Sévigné.

Films de cinéma pellicule 8, Super 8, 9,5 et 16mm. Toutes époques, achat et vente, expertise, dépôt vente. Liste de vente contre 10 F à Michel Nouchy, VPC, 5 allée L.A. de Bougainville, "Les Miquelots", 33260 La Teste-de-Buch.

Vds/éch. divers vaisseaux et figurines **Star Wars**. Laurent au 38 59 85 48 après 20 h.

Rech. *M.M.* 1, 2, 3, 4 et 5, *Midi-Minuit* 13, *E.F.* (1ère série) 1 à 6, *Toxic* 8, 9 et 10, *Vendredi 13* 13, 14 et 15, *Film Horreur* 1 et 5, *Science Fantasy* 2 et 4, *SFX* 1 à 10, *Monster Mag* (VF) 1 à 7, *Nostalgia* 2 à 8, et *Génération Séries* 1. Jon Older, 53 Exeter Rd, Southville, Bristaol, BS3 1LY, Angleterre.

Rech. tous les films de Ken Russel (VO de préférence) + BO de **Videodrome**. Marc au 74 43 28 08.

Rech. tous docs concernant Bruce Lee (photos, posters, *Karaté-Bushido* HS 1 à 6...) + livres de caricatures de Jean-Claude Marcloisme. Christophe au 64 35 58 85.

Vds ordinateur *Amstrad* CPC 6128 + moniteur couleurs + 561 jeux et programmes + 1 joystick + nbreux magazines + notice 6128. Prix à débattre : 1500 F. Julien Valla, Lot. La Grange, 07570 Desaignes.

Vds *M.M.* 43, 44, 47, 49, 51, 52, 54, 60 à 63, 67, 70, 74, 75 et 78 (*en période de vacances, certains lecteurs abandonnent leurs* Mad *après des années de vie commune. Quelle cruauté !*) et *Impact* 1, 8, 11, 13, 18 et 26 + affiche du **Punisher**. Frédéric au 29 70 59 41 après 18 h.

Rech. VHS de **Comme un Chien Enragé, La Dernière Vague** et **L'Etrange Rendez-vous** + sommaires des numéros de *M.M.* et de l'*E.F.* antérieurs à 1982. Laurent Naulleau, 36 Bd Alonneau, 49100 Angers.

Ech. K7 officielle *Harley Davidson* et VHS d'**Alien 3** contre films de **Freddy, Vendredi 13** ou **Hurlements**. Philippe Roman, Villa Les Frênes, 138 ch. du Moulin, 13140 Miramas.

Collectionneur vds nbreux films SF/horreur années 20 à 90. Ch. *Star Ciné Cosmos* en bon état. Fabrice Lambot, 4 square du Colonel Sutterlin, appt 129, 60200 Compiègne.

Vds *M.M.* 23 à 62, 64, 66 à 80, 82 et 84, *E.F.* 15, 16, 33, 38, 60 à 111, et 115 à 118, *Vendredi 13* 1 à 7 et 10 à 15 + *Ciné News*, *Starfix*, *Clap*, diverses revues, posters... 1400 F le tout. Stéphane au 93 78 23 57.

Rech. tout sur MKB, le groupe de J.F. Ossang ("Hôtel du labrador", Split LP lucrate MILK/MKB, 45 t "Je hais la terre entière" et maxi "Pop sida". Hervé Gandy, 18 rue Jean Donier, 01100 Oyonnax.

Rech. *M.M.* 1 à 21, *E.F.* 1 à 95, t-shirts américains ayant un rapport avec les films d'horreur et t-shirt *Mad Movies* (*On avait sorti des pyjamas* Mad Movies *aussi, mais finalement ça n'a pas pris*). Julien Alexandre, 47 av. Foch, "Les Maréchaux", 94100 St Maur des Fossés.

Rech. "Dur à mourir" d'Ed Mc Bain, et "Les balancoires de Central Park" et "Les lumières de Broadway" de William Goldman. Alain Thia, 2 Terrasse du 8 mai, Le Ponant, 33000 Bordeaux.

Rech. 22 épisodes de ***Magnum*** (saison 1 à 4). Patrick Giuliano, Elodia Parc A1, 496 ch. des Ames du Purgatoire, 06600 Antibes.

Vds 20 F pièce livres dont vous êtes le héros, BO K7 de **Platoon**, livre de poche "RoboCop".

Rech. personnes fans de BO et de cinéma en général. David Sigonney, 6 bis av. Charles De Gaulle, 21200 Beaune.

Vds comics US (*Semic, Aredit*) + BD franco-belges + jeux de rôle + figurines **Star Wars**. Rech. *Playboy* avec Sherilyn Fenn (*coquin !*). Liste contre 1 timbre à Adam Joffrain, 1 Place Marconi, 37100 Tours.

Jamais vous ne vous remettrez de la mort de Laura Palmer. N'oublions jamais ce drame avec le "Twin Peaks Club International". TCPI/Pascal Pigot, 33 rue Jean Moulin, 78200 Mantes la Ville.

Vds ou éch. BD *Lug, Aredit*, comics, tirage de luxe du "Rail" de Schuiten contre posters *Lug, Strange, Marvel, Fantask*, comics *Valiant*, tout sur Kirby, Byrne... S. Almosnino, 80 galerie des Baladins, 38100 Grenoble.

LE TITRE MYSTERIEUX

- Ah, ma chérie, c'est merveilleux, j'ai rêvé que j'écrivais toute la nuit...
- Et quand je pense qu'on m'envie de vivre avec Stephen King...



Encore un titre difficile à découvrir, surtout si on se fie au dialogue ci-dessus.
Notre précédent film s'intitulait **Destroy All Monsters (Les Envahisseurs Attaquent)** et Jacques Pradeaux, Sabine Ruel, J.S. Gaboury, Anthony Coste et Gérard Brouillou furent les cinq premiers à le découvrir. Suivis de Arnaud Bethot, Philippe Viotti, Ivan Berneuil, J.B. Pujolle, Ludovic Lecomte et Christian Krouch.

Rech. tout doc sur **Star Wars** et principalement les "Art of..." et "Sketchbook". Ivan Hoedts, 13 rue des Bois, 92220 Bagneux.

Vds, éch., ach. jouets **Star Wars**, ainsi que livres et gadgets. Jérôme au 47 37 13 91, ou au 47 94 15 60.

Rech. BO de **L'Arme Fatale** et **Blade Runner**. Vds *Strange* 2 à 280, *Sp. Strange* 1 à 80, *Titans, Conan, Lug, Aredit*... Gilles Maréchal, 262 ch. des Fourniers, 83210 La Farlède.

Vds 12 F pièce *M.M.* 49 à 88 + jeux plateaux : *Full Metal Planet* (170 F) et *Res Publica Romana* (200 F). Stéphane Fugier, 32 allée Perriere, 38190 Villard-Bonnot.

Vds *Impact*, *E.F.* 110 et 119, VHS (50 F pièce) de **Magic, X-Tro, Evil Dead, Burnt Offerings**. Guillaume au 32 39 06 33.

Vds et ach. BD *Lug, Marvel* et *DC* + toutes figurines de super-héros + toutes trading crads (*tu voulais dire Trading cards, je suis sûr*). Liste contre 1 timbre à Frédéric Fabry, 13 rue Maillol, 66120 Font-Romeu.

Vds nbreux CD soul, funk, newjack. Stephen Perdreau, 25 rue Gourien, 22000 Saint-Brieuc.

Rech. BO de **Shocker**, K7 ou CD. Sabrina Auclair, 51 rue A. de Vigny, 03100 Montluçon.

Vds 100 F pièce VHS de **Tetsuo 1 et 2, Orange Mécanique, Métal Hurlant, Forbidden Zone, Le Seigneur des Anneaux, Le Village des Damnés**, etc. Antoine au 48 33 82 22.

Vds docs cinéma : jaquettes, magazines, films... Liste contre 3 F en timbres à Nicolas Guibreteau, 4 route de Nieul, 17810 St Georges des Coteaux.

Vds *Strange* 5 à 9, *Marvel* 2 à 7, *Conan* (*Lug*) 1 à 9, *Les Fantastiques* (*Lug*) 1 à 6 + nbreux livres *Marvel* et VHS de **Métal Hurlant** et **XMen**. Liste contre 2 timbres à Claudie Mira, 723 ch. de la Forêt, 83140 Six Fours les Plages.

Ach. *M.M.*, *E.F.*, *Filmfax*, et *Starlog* 112, 120 et 122. Pierre-Luc Desforges, 4932 Fabien, Pierrefonds, PQ, H8Z 2N6, Canada.

Vds 90 F BO CD des **Valeurs de la Famille Addams**. Cédric Rémy, 4 rue de l'Ile d'Yeu, 51510 Fagnières.

Ach. BD "Creepshow" et "Tales from the crypt" ainsi que tout doc sur les deux films. Wilfried Auclair, 9 rue Neuve, 03230 Lusigny.

Vds premiers numéros de la collection *Gore*. Rech. corr. belges, suisses, espagnols, canadiens, allemands, anglais et américains pour éch., achat et vente de cartes postales d'affiches de films. Aldo Dunyach, 23 rue Paul Langevin, 66270 Le Soler.

Vds 50 F pièce affiches 120 x 160, jeux de photos couleurs des films de De Palma, et VHS PAL (100 F pièce). Liste contre enveloppe timbrée à Pascal Daurat, 16 bis rue Jules Guesde, 94190 Villeneuve St Georges.

Vds *M.M.* 22 à 89, "Dictionnaire du ciné et de la TV" (2000 pages, 1971, Ed. *Pauvert*), disque de **Suspiria**, *Midi-Minuit* 22 et 24. Faire offre à Christian au 44 76 18 21.

Vds affichettes 20 x 30 (*si c'est des mètres, prévoir énorme chambre*...), posters de films fantastiques, BD *Marvel* et *Semic*. Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves Richemont.

Ach. tout doc francais et étranger sur les films de Clint Eastwood. Fabrice Fonte, 6 rue Belvédère, 14000 Caen.

Vds 90 F double CD de la BO de **Star Wars** + VHS (**Alien, Star Trek, Leviathan, Legend**...). Liste contre 1 timbre à Samuel Trotignon, 13 rue de la République, 54290 Virecourt.

Vds nbreux comics, BD *Lug, Aredit*, franco-belges, affiches et livres de SF. Liste contre env. timb. à Jérôme Pescheloche, 37 bis rue Hoche, 92130 Issy les Moulineaux.

Vds fanzine *Cinescores* 2 consacré aux musiques de films. 15 F en timbres ou 60 F pour un an. Manuel Riesco, 29 Boulevard du Général Vanier, 14000 Caen.

Vds nbreux jouets **Star Wars**, objets et autres articles de collection de la saga. Liste contre enveloppe timbrée à Geoffrey Montfort, 21 rue de Bièvre, 75005 Paris.

Vds nbreux numéros de *M.M.*, *E.F.* et *Starfix*. Robert au 40 35 34 62.

Rech. et éch. BD *Glénat/Comics USA* (*Rocketeer, Batman/ Predator, Cadillacs & Dinosaurs*...) + comics *Marvel, Image, DC*, et figurines *PUC* de héros. David Guastamacchia, BP 606, 57998 Metz Armées cédex 1.

Ach. bon prix VHS du **Voyeur** et du **Cirque des Horreurs**, ainsi que films de *Cinéma de Quartier* (**Moulin des Supplices, Lisa et le Diable**...). Faire offre à Frédéric, au 88 30 27 72 (azprès 19h).

Vds affiches 160 x 60 de **Retour vers le Futur 2** et **3**. Stéphane au 34 71 96 09.

Vds VHS de **Star Trek** et **Au-Delà du Réel**. J.L. Finotto, 14 rue Virgile, 42100 St Etienne.

Vds 10 F pièce *M.M.* 45 et 53 à 89, *Toxic* 7 et 8, *Vendredi 13* 7 et 14, *Vidéo 7* spécial Avoriaz (15 F). Guillaume Chesneau, 88 av. de Saumur, Etables, 86170 Neuville.

Disques et nbreuses VHS HC, punk, trash, horreur... Catalogue contre 1 timbre à Guess What ?, 23 allée des Vitterons, 26000 Valence.

Vds 250 VHS (horreur, SF) à partir de 50 F. Liste contre 1 timbre à Vincent Cyril, 2 rue de la Cisoye, 60410 Verberie.

Rech. affiches de films de Russ Meyer, press books, photos d'exploitation. Sam au 73 24 19 99.

Vds 100 F pièce VHS PAL : **Mad Max, Les Aventuriers de l'Arche Perdue, Abyss, L'Empire Contre-Attaque, La Compagnie des Loups**. Bertrand Sauvaud, 197 av. du Gal Leclerc, 94700 Maisons-Alfort.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondants pour échanger des BO. Liste contre 2 timbres à Michael Biraud, 19 rue des Mottes, 17137 Nieul sur Mer.

- correspondant(e)s aimant les super-héros et la SF. Sébastien Pécot, La Tinalière, 53800 Saint Saturnin du Limet.

- correspondant(e)s 18-22 ans sur Paris/RP accros de fantastique et de techno (*ah mon Dieu, quelle horreur, ne compte déjà pas sur moi*...) pour sorties. Julien Moryoussel, 16 rue Dagorno, 75012 Paris.

- personnes motivées, techniciens, acteurs..., proches région Nord pour tournage du long métrage **Pallrose Crime**. Didier au 21 51 03 03.

- correspondantes sympas 17-21 ans fondues de fantastique (films, BD, romans, nouvelles) habitant Lyon ou sa région. Ludovic Corcelle, 2 rue du Mont Cindre, 69300 Caluire.

- équipe technique en vue d'un tournage d'après un super scénario (*ouais, super branchouille le scénar*...). David Fontaine, 11 allée des Réblots, 14123 Cormelles le Royal.

- dessinateur(trice) 20-30 ans France et pays francophones, en vue création albums BD SF/fantastique ou érotiques. Stéphane Rio, 10 domaine la Chesnaie, 83310 Cogolin.

- correspondant(e)s 13-18 ans fans de **DBZ, R 1/ 2** et de toutes autres japoniaiseries. P. Ferreira, HLM Beauregard, Bât D1, 05000 Gap.

- filles de 15 ans cherchent jeunes gens motivés de 15 ans ou plus, sachant jouer de la batterie, de la guitare électrique (*moi, j'en joue, hé, mais je serais plutôt dans les 15 ans, faut dire*...) ou du synthé en vue de monter un groupe. Céline Lebode, rue Sacco et Vanzetti, appt 1147, Tour Pablo Neruda, 93700 Drancy.

- correspondantes 16-18 ans européennes (sauf françaises) parlant un peu notre langue et aimant le cinéma. David Nadaud, 5 allée de l'Orangerie, 95600 Eaubonne.

- fans de James Cameron en vue de la création d'une association. Carole Tramier, 18 rue St Beuve, 84100 Orange.

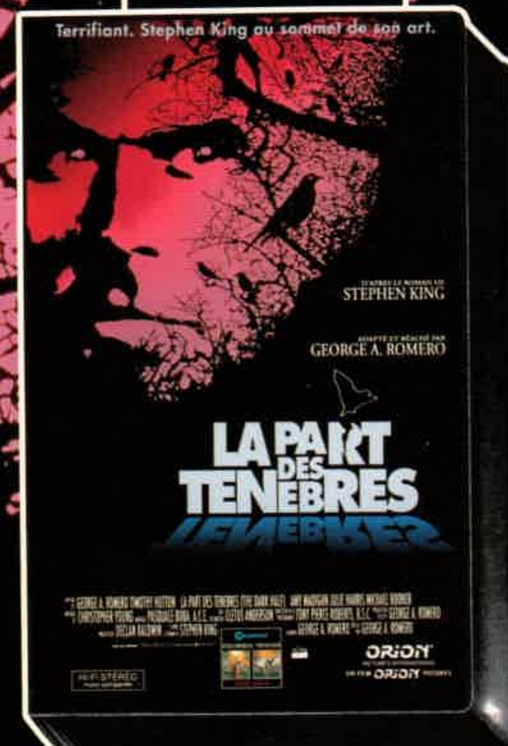
- correspondant(e)s intéressé(e)s par l'animation japonaise, les images de synthèse, les jeux vidéo, 2 Unlimitted, A-Ha, Depeche Mode, Aenigma, le ciné fantastique et l'humour noir. Laurent Bertazzo, C/O HTV Corporation, 172 rue Jules Destrée, 6040 Jumet, Belgique.

- correspondantes 7 à 77 ans aimant la poésie, l'informatique, les images de synthèse, l'humour noir, Depeche Mode, Goldman, Bruel... Michel Bosseaux, 123 rue Bois Monceu, 6061 Montignies/Sambre, Belgique.

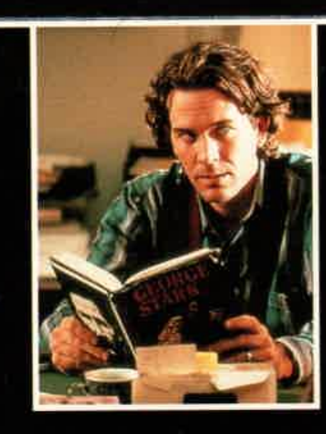
STEPHEN KING
Le maître du suspense
et GEORGE A. ROMERO
Le spécialiste du fantastique
enfin réunis.







LA PART DES TENEBRES



SORTIE LE 5 JUILLET 1994

Pour la première fois, George A. Romero (réalisateur de La Nuit des Morts-Vivants, Zombie...) et Stephen King (auteur de Shining, Misery...) collaborent ensemble pour le meilleur de l'horreur.
A présent, les forces du mal se déchaînent en vidéo.
Disponible en vidéocassette et disque laser.

En vente dans les grandes surfaces et magasins spécialisés

